CONTES NOCTURNES

DE

E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS.

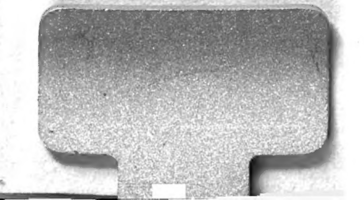
TOME V.

BRUXELLES.

LOUIS HAUMAN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXXI.


6
10
560
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



CONTES
NOCTURNES.

CONTES
NOCTURNES

DE

E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS.



TOME V.

BRUXELLES.

LOUIS HAUMAN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXXI.

LA MAISON DÉSERTE.

CONTES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

LA MAISON DÉSERTE.

Après avoir long-temps causé, nous étions tombés d'accord et nous avions reconnu que les apparitions de la vie réelle se présentaient souvent sous une forme plus merveilleuse que toutes les créations de l'imagination la plus dévergondée.

— Je pense, dit Lélio, que l'histoire nous fournit des preuves irrécusables à cet appui, et c'est là ce qui rend si fatigans et si absurdes les prétendus romans historiques, où l'auteur ose rattacher les folies de sa cervelle oisive aux actions de la puissance éternelle qui régit le monde.

— C'est la vérité profonde de ces secrets impénétrables qui nous saisit avec tant de

force, dit Franz, qu'elle nous fait reconnaître l'esprit auquel nous sommes tous soumis.

— Ah! reprit Lélio, c'est justement cette connaissance qui nous manque; c'est celle qui nous fut ravie après la chute de notre premier père.

— Beaucoup sont appelés, et peu sont élus, dit Franz. Ne penses-tu pas que la connaissance ou le pressentiment du merveilleux, qui est un plus beau sentiment encore, est accordée à quelques-uns comme un sens particulier? Pour moi, il me semble que ces hommes, doués d'une seconde vue, sont assez semblables à ces chauves-souris en qui le savant anatomiste Spallanzani a découvert un sixième sens, plus accompli à lui seul que tous les autres.

— Oh! oh! s'écria Franz en riant, alors les chauves-souris seront les véritables somnambules. Mais pour abonder dans ton sens, j'ajouterai que ce sixième sens, si admirable, consiste à saisir instantanément dans chaque objet, dans chaque personne, dans chaque événement, le côté excentrique, pour lequel nous ne trouvons pas de point de comparaison dans la vie commune, et que nous nous plaisons à nommer le merveilleux. Mais qu'est tout cela, sinon la vie ordinaire?

— Tourner toujours dans un cercle étroit, contre lequel on se cogne sans cesse le nez, quand on a l'envie de faire quelques bonds qui rompent un peu cet exercice monotone. Je sais quelqu'un en qui l'esprit de vision dont nous parlions tout-à-l'heure semble une chose toute naturelle. De là vient qu'il court des journées entières après des inconnus qui ont quelque chose de singulier dans leur marche, dans leur costume, dans leur ton ou dans leur regard; qu'il réfléchit profondément sur une circonstance contée légèrement et que personne ne trouve digne d'attention; qu'il rapproche des choses complètement antipodiques, et qu'il en tire des comparaisons extravagantes et inouies.

Lélio s'écria à haute voix : — Arrêtez! c'est là notre Théodore. Voyez, il semble avoir quelque chose de tout particulier dans l'esprit, à en juger par la manière dont il regarde le bleu du ciel.

— En effet, dit Théodore qui jusque-là avait gardé le silence, mes regards doivent porter le reflet d'une pensée singulière, du souvenir d'une aventure passée depuis longtemps.

— O! raconte, raconte-nous la, s'écrièrent à la fois tous les amis. 1.

— Volontiers, dit Théodore. A ces mots, il tira son portefeuille, où il recueillait toutes sortes de notes sur ses voyages, et raconta l'histoire suivante, en jetant de temps en temps un regard sur ses feuillets, comme pour aider à sa mémoire.



CHAPITRE PREMIER.

Vous savez (ainsi commença Théodore), vous savez que je passai tout l'été dernier à Berlin. Le grand nombre de vieux amis et de connaissances que j'y trouvai, la vie libre et commode, l'attrait diversifié des arts et des sciences, tout cela me retenait puissamment. Jamais je n'avais été plus satisfait et plus disposé à me livrer à mon ancien penchant de me promener seul dans les rues, de me réjouir à la vue des images suspendues aux boutiques, des affiches, ou de contempler les tournures des gens qui passaient et de faire leur horoscope, sans compter que j'avais encore, pour compléter mon plaisir, la vue des ouvrages des arts et celle des magnifiques édifices. L'allée ceinte de constructions de ce genre, qui mène à la porte de Brandenbourg, est le rendez-vous du monde appelé, par son rang ou par sa richesse, à jouir de tous les avantages

de la vie. Dans les bas étages de tous ces beaux palais sont des magasins où l'on débite tous les objets de luxe, tandis que les étages supérieurs sont habités par la classe de gens dont je viens de parler. Les plus belles hôtelleries sont dans cette rue; presque tous les ambassadeurs y demeurent, et un mouvement tout particulier se fait remarquer dans ce quartier qui semble plus populeux que tout le reste de la ville. L'affluence qui s'y porte fait que chacun se contente d'une demeure très-étroite, et que plus d'une de ces maisons, habitée par différentes familles, ressemble à une ruche d'abeilles. Je m'étais souvent promené dans l'allée, lorsqu'un jour mes yeux furent frappés par une maison qui se distinguait des autres d'une façon bien singulière. Représentez-vous une maisonnette à quatre croisées, resserrée entre deux hauts édifices, dont tout l'étage s'élevait à peine au-dessus du rez-de-chaussée de la maison voisine. Le toit délabré, les vitres remplacées par du papier collé, et les murs décolorés, attestaient l'extrême négligence du propriétaire. Imaginez combien une telle maison devait ressortir entre tous ces bâtimens décorés avec tout le luxe du goût moderne. Je m'arrêtai, et en l'examinant avec

plus d'attention, je remarquai que les fenêtres étaient hermétiquement fermées, qu'un mur avait été élevé devant celles du bas étage, et que la porte, où manquait la sonnette, n'offrait pas une serrure, ni même un bouton. J'étais bien convaincu que cette maison était inhabitée; car jamais, jamais, à quelque heure du jour que je vinsse à passer, une trace de créature humaine ne s'était offerte à mes yeux. Une maison inhabitée dans ce quartier de la ville! Merveilleuse apparition, et cependant elle pouvait avoir un motif bien naturel et bien simple, si le propriétaire se trouvait entraîné dans un long voyage ou s'il habitait des propriétés éloignées, et qu'il tînt à se conserver cette habitation pour son retour. Ainsi pensais-je, et cependant je ne sais comment il se faisait que je m'arrêtais involontairement chaque fois que je passais devant la maison déserte, et que je m'enfonçais dans des méditations bizarres. — Vous savez, chers compagnons de mon enfance, que j'ai toujours passé pour un visionnaire, et que vous avez été sans cesse occupés à me retirer du monde imaginaire où je suis toujours plongé. Eh! prenez vos airs frondeurs et intelligens, si vous le voulez; j'avouerai franchement que je

me suis souvent mystifié moi-même, et que je craignais encore une déception de ce genre, avec cette maison vide ; mais la morale viendra à son tour : marchons au fait.

Un jour, et à l'heure même où le bon ton ordonne de se promener de long en large dans l'allée, j'étais arrêté, comme d'ordinaire, devant la maison déserte, et je me livrais à mes réflexions. Tout-à-coup je remarquai que quelqu'un s'était placé près de moi et me regardait. C'était le comte P., en qui j'avais déjà reconnu, sous plus d'un rapport, quelque sympathie avec moi, et aussitôt je fus assuré que le mystère de cette maison l'avait également frappé. Lorsque je lui parlai de la singulière impression que ce bâtiment désert, au milieu du quartier le plus animé de la résidence, avait produite sur moi, il se mit à sourire ironiquement. Le comte P. s'était avancé beaucoup plus loin que moi ; il avait déjà fait maintes suppositions sur cette maison, et son histoire allait bien au-delà de tout ce que j'aurais pu inventer. Je devrais vous rapporter l'histoire du comte, dont je me souviens encore parfaitement ; mais je préfère ne pas interrompre le fil de mon récit. Après avoir fait son histoire, le comte s'était ensuite in-

formé. Quel avait été son étonnement, en apprenant que la maison vide n'était autre chose que le laboratoire du pâtissier-confiseur, dont la magnifique boutique était tout proche. C'est pourquoi les fenêtres du rez-de-chaussée où se trouvait le four avaient été murées, et celles des chambres hautes garnies d'épais rideaux, pour préserver les sucreries du soleil et des insectes. Lorsque le comte me fit cette communication, j'éprouvai à mon tour un désappointement cruel.

En dépit de cette explication prosaïque, je ne pouvais m'empêcher de regarder en passant la maison vide, et toujours des images bizarres semblaient en sortir et me causaient un léger frisson. Je ne pouvais pas à toute force m'accoutumer à l'idée des tourtes, des bonbons, des massepains et des fruits confits. Une singulière combinaison d'idées me faisait prendre toutes ces choses pour des paroles de douceur, à peu près comme celles-ci : — N'ayez pas peur, mon cher ami, nous sommes des créatures tout de sucre et de miel ; mais un coup de tonnerre donnera un peu de vigueur à tout cela. Puis je me disais : — N'es-tu pas bien insensé de mêler toujours les merveilles aux choses les plus ordinaires ? et tes amis n'ont-ils

pas raison lorsqu'ils se traitent d'incurable visionnaire? — La maison restait toujours la même; mon regard s'y accoutuma peu à peu, et les images folles qui semblaient sortir de ces murailles s'évanouirent insensiblement. Un hasard réveilla en moi toutes les idées qui commençaient à s'assoupir.

Vous pouvez imaginer que je ne laissais pas que de regarder la maison avec attention, chaque fois que je passais dans l'allée. Il arriva de la sorte qu'un jour, comme je me promenais de ce côté vers l'heure de midi, mes regards s'arrêtèrent sur une des fenêtres voilées de la maison vide. Je remarquai que le rideau de la fenêtre la plus voisine de la boutique du confiseur commençait à s'agiter. Je tirai ma lunette de spectacle de ma poche, et j'aperçus alors distinctement une main de femme d'une blancheur éclatante et d'une forme gracieuse. Un brillant étincelait à son petit doigt, et un riche bracelet entourait l'extrémité de son bras voluptueusement arrondi. La main posa devant la fenêtre un flacon de cristal d'une forme bizarre, et disparut derrière le rideau. Je m'arrêtai tout ébloui; un singulier sentiment agitait tout mon être; je ne pouvais me détacher de la contemplation de cette fenêtre,

et j'éprouvais quelque peine à respirer. Enfin je revins à moi et je me trouvai entouré d'un grand nombre de gens de toute espèce, qui me regardaient d'un air de curiosité. Cela me chagrina fort, mais je pensai aussitôt que le peuple est le même dans toutes les grandes villes ; je m'enfuis doucement, et le démon prosaïque me glissa fort distinctement à l'oreille que j'avais vu la femme du confiseur, dans son habit des dimanches, posant une bouteille d'eau rose devant la fenêtre. — Tout-à-coup il me vint une pensée fort raisonnable. — Je revins sur mes pas, et j'entrai dans la belle boutique ornée de glaces, qui avoisinait la maison vide.

Tout en soufflant sur l'écume brûlante d'une tasse de chocolat que j'avais demandée *, je me mis à dire d'un air distrait : — Vous avez bien agrandi votre établissement en prenant la maison voisine.

Le confiseur jeta encore quelques bonbons sur le gâteau qu'attendait une jolie fille, et me regarda en souriant d'un air interrogatif,

* C'est chez les conditors ou confiseurs qu'on prend le café, etc. Ces conditors sont ordinairement des Italiens ou habitans de la Suisse italienne.

comme s'il n'eût pas compris mes paroles. Je répétai qu'il avait agi fort judicieusement en plaçant son laboratoire dans la maison voisine, bien que ce bâtiment désert fît un fâcheux contraste avec les brillans édifices de cette rue.

— Eh! monsieur, me dit le confiseur, qui vous a dit que la maison voisine m'appartienne? Malheureusement, toutes les tentatives que j'ai faites pour l'acquérir ont été inutiles ; et après tout, je n'en suis pas fâché, parce qu'il se passe de singulières choses dans cette maison.

Vous pouvez imaginer combien la réponse du confiseur me frappa. Je le priai en grâce de m'en dire davantage sur cette maison.

— Monsieur, me dit-il, je ne suis pas moi-même fort bien instruit à ce sujet; tout ce que je sais, c'est que la maison appartient à la comtesse de S***, qui habite ses terres et qui n'est pas venue à Berlin depuis nombre d'années. On m'a dit que la maison était déjà dans l'état de délabrement où elle se trouve aujourd'hui, avant même qu'on n'eût élevé tous les beaux édifices qui ornent notre rue. Il n'y demeure que deux créatures vivantes, un vieil intendant misanthrope et un misérable

chien las de la vie, qui passe les nuits dans la cour à aboyer après la lune. On croit généralement qu'il apparaît des spectres dans ce bâtiment vide, et véritablement mon père et moi nous avons souvent entendu des gémissemens plaintifs, surtout au temps de Noël, où les commandes nous forcent souvent de travailler toute la nuit. C'étaient des bruits étranges qui nous faisaient frissonner. Il n'y a pas long-temps non plus que dans le silence de la nuit j'ai entendu un chant si singulier que je ne pourrais pas vous en donner une idée. C'était évidemment la voix d'une vieille femme; mais les tons étaient si éclatans, les cadences si variées, que moi, qui ai entendu tant de cantatrices en Italie, en France et en Allemagne, je n'ai jamais rencontré rien de semblable. Il me semblait qu'on chantait des paroles françaises, mais je n'ai jamais pu les entendre distinctement; et d'ailleurs, je n'ai pas écouté long-temps cette folle chanson de revenant, car mes cheveux se dressaient sur ma tête. Quelquefois, lorsque le bruit de la rue vient à cesser, nous entendons, du fond de la chambre, de profonds soupirs, et puis un rire étouffé qui semble venir du plancher; mais en plaçant son oreille contre la muraille,

on s'aperçoit facilement que ce rire et ces soupirs viennent de la maison voisine. — Remarquez (il me conduisit dans son arrière-boutique et me plaça près d'une fenêtre), remarquez bien ce tuyau de fonte qui sort de la muraille ; il en sort quelquefois une fumée si épaisse, même dans l'été, que mon frère a souvent querellé le vieil intendant, en lui disant qu'il mettra un jour le feu à la maison. Celui-ci s'excuse en disant qu'il fait sa cuisine; mais pour ce qu'il mange, Dieu le sait, car il sort de là une odeur endiablée.

La porte de la boutique s'ouvrit, et le confiseur courut à son comptoir en m'indiquant par un regard significatif la figure qui entrait.

Je le compris parfaitement. Cette bizarre tournure pouvait-elle appartenir à quelque autre qu'à l'intendant de la maison mystérieuse ? — Figurez-vous un petit homme sec, un visage couleur de momie, le nez pointu, les lèvres serrées, des yeux de chat verts et étincelans, le sourire perpétuel d'un fou, un toupet étagé à la mode antique avec des ailes poudrées et une grande bourse, un habit couleur de café, vieux et pâli, mais bien brossé ; des bas gris, et de grands souliers à boucles.

Cette petite figure a des mains énormes et des doigts extrêmement longs et nerveux; elle s'avance avec raideur vers le comptoir, regarde en souriant les friandises renfermées dans des bocaux de cristal, et dit d'une voix faible et plaintive : — Deux oranges confites, deux macarons, deux marrons glacés, etc.

Le confiseur mit à part tout ce que cet homme lui demandait. — Pesez, pesez, mon digne voisin, dit l'intendant en tirant de sa poche une petite bourse de cuir. Je remarquai que l'argent, qu'il posait sur le comptoir, se composait de diverses sortes de monnaies hors de cours. Il les compta en murmurant tout bas : — Très-doux, très-doux. Il faut que tout cela soit très-doux. Je le veux bien. Que le diable emmielle sa femme, je ne m'y oppose pas.

Le confiseur me regarda en riant, et dit au vieil intendant : — Vous ne me paraissez pas bien portant; oui, oui, l'âge ôte les forces petit à petit.

Sans changer de visage, le vieil intendant répondit d'une voix forte : — L'âge? l'âge? Perdre mes forces? Oh! oh! oh!

En parlant ainsi, il frappa si violemment ses mains l'une contre l'autre que les vitraux

en retentirent, et fit un bond si vigoureux que toute la boutique et les verres placés sur le comptoir en tremblèrent long-temps. Mais au même moment, un grand cri se fit entendre; le vieil intendant avait marché sur son chien noir, qui s'était glissé derrière lui et qui se tenait couché à ses pieds.

— Maudite bête! chien d'enfer! dit-il avec son premier ton de voix doux et affaibli; et ouvrant son cornet, il en tira un macaron qu'il présenta au pauvre animal. Le chien, dont les cris avaient dégénéré en gémissemens, se tut aussitôt, et se dressant sur ses pattes de derrière, se mit à manger le macaron dans l'attitude d'un écureuil.

— Bonne nuit, mon voisin, dit l'intendant en tendant la main au confiseur et en lui serrant la sienne si fortement qu'il en poussa un cri de douleur. — Le pauvre vieillard affaibli vous souhaite une bonne nuit, mon cher voisin. — Et il sortit avec son chien qui le suivit, la bouche pleine de macarons.

—Voyez-vous, dit le confiseur, voilà comme il vient ici de temps en temps, ce vieux diable; mais je ne puis rien tirer de lui, si ce n'est qu'il était autrefois valet-de-chambre du comte de Z***; qu'il a soin de la maison où il est,

et qu'il attend chaque jour la famille du comte (il l'attend depuis je ne sais combien d'années). Mon père lui parla une fois du bruit qui se fait dans la nuit; mais il lui répondit fort tranquillement : — Oui, oui, on dit qu'il y a des revenans dans la maison; mais ne le croyez pas, il se peut bien que l'on mente.

L'heure où le bon ton amène le beau monde chez les confiseurs en vogue était arrivée; une foule d'élégans se précipita dans la boutique, et je ne pus en apprendre davantage.

CHAPITRE II.

Il m'était bien prouvé que les renseignemens du comte P... étaient inexacts ; que le vieux intendant ne demeurait pas seul dans la maison, en dépit de toutes ses dénégations, et qu'il cherchait à dérober quelque mystère aux yeux du monde. Le chant dont on m'avait parlé me fit souvenir du bras gracieux que j'avais aperçu à la fenêtre. Ce bras ne pouvait appartenir au corps d'une vieille femme, et cependant le chant dont m'avait parlé le confiseur ne pouvait, disait-il, être que celui d'une jeune personne. Je pensai alors à la fumée, à cette singulière odeur, à cette carafe bizarrement taillée, et bientôt il se forma devant moi l'image d'une créature ravissante, mais dangereuse et entourée de charmes magiques. Le vieil intendant devint un magicien qui exerçait ses sortiléges dans cette maison déserte. Mon imagination était en travail, et dans la

même nuit je revis, non pas en rêve, mais dans le délire de l'assoupissement, la main blanche avec son diamant au doigt, et le bras arrondi avec son riche bracelet. Peu à peu sortant d'épais nuages, un charmant visage aux yeux bleus et douloureusement supplians m'apparut, et aussitôt se forma devant moi l'image merveilleuse d'une jeune fille dans tout l'éclat de la jeunesse. Bientôt je remarquai que ce que j'avais pris pour un nuage était la vapeur qui s'échappait de la carafe de cristal que tenait la jeune beauté, et qui s'élevait en spirales légères.

— O charmante apparition! m'écriai-je, dis-moi où tu résides et pourquoi l'on te retient captive? Oh! comme tes regards son pleins de douleur et d'amour! Je sais qu'un art infernal te rend l'esclave d'un démon qui erre dans les boutiques de sucreries, sous un costume café, avec une bourse à poudre, suivi d'un chien infernal qu'il nourrit de macarons. Oh! je sais tout cela, ravissante et délicieuse créature. Le diamant est le reflet du feu de l'âme; et si tu n'avais pas teint celui-ci du sang de ton cœur, il n'étincèlerait pas ainsi de mille couleurs. Je sais que le bracelet qui entoure ton bras est l'anneau d'une chaîne ma-

gnétique qui te lie au sorcier que tu suis; mais je te délivrerai. O! parle, dis un seul mot, jeune vierge, ouvre tes lèvres de rose.

En ce moment, une main osseuse saisit, par-dessus mon épaule, la carafe de cristal, qui éclata en mille morceaux dans les airs; et la figure merveilleuse disparut dans les ténèbres, en poussant un long soupir. — Je vois déjà, à votre rire, que vous retrouvez en moi le rêveur visionnaire; mais je puis vous assurer que tout ce rêve, si vous tenez absolument à lui donner ce nom, avait le caractère accompli d'une vision. N'importe, continuons. A peine le jour fut-il venu, que je courus dans la grande allée et que je me postai devant la maison vide. Outre les rideaux intérieurs, les fenêtres étaient fermées par d'épaisses jalousies. La rue était encore déserte; je m'approchai fort près de la fenêtre du rez-de-chaussée, et j'écoutai; mais aucun bruit ne se fit entendre, tout était silencieux comme dans un tombeau. La rue devint animée; les boutiques s'ouvrirent, et je fus forcé de m'éloigner. Je ne vous dirai pas combien de fois je passai devant la maison sans rien découvrir, ni les informations inutiles que je pris de toutes parts, et comme enfin ma vision commença à s'effacer de mon esprit. Enfin, un soir en passant

devant la maison, je remarquai que la porte était à demi ouverte; je m'approchai; le vieil intendant était sur le seuil. Mon parti fut aussitôt pris.

— Le conseiller de finances Binder ne demeure-t-il pas dans cette maison ? Telle fut la question que je lui fis en le repoussant en quelque sorte dans un petit vestibule faiblement éclairé par une lampe. Il me lança un regard étincelant et me dit d'une voix douce et traînante : — Non, il ne demeure pas ici, il n'y a jamais demeuré, il n'y demeurera jamais, il n'a même jamais demeuré dans toute l'allée. — Mais les gens disent qu'il vient des revenans dans cette maison ? — Je puis vous assurer que cela n'est pas vrai, que c'est une jolie maison fort tranquille, et que la comtesse de S... y arrive demain. Bonne nuit, mon cher monsieur.

A ces mots, le vieil intendant me repoussa poliment et ferma la porte derrière moi. Je l'entendis murmurer et tousser, puis s'éloigner, autant que j'en pus juger, et descendre plusieurs marches. Durant le peu de momens que j'étais resté dans le vestibule, j'avais remarqué qu'il était tendu de vieilles tapisseries, et meublé, comme une salle, de grands fauteuils couverts de damas rouge.

C'est alors que la maison mystérieuse se remplit pour moi d'aventures. Or, figurez-vous qu'à force de passer et de repasser je vois un jour briller quelque chose à la dernière fenêtre de l'étage supérieur, le diamant scintillait à mes yeux. O ciel! la figure de ma vision me regarde douloureusement appuyée sur son bras. S'il était possible de rester quelques momens immobile au milieu de cette foule qui passe et qui repasse! J'aperçois un banc placé vis-à-vis de la maison, mais de telle sorte qu'en s'y asseyant il faut tourner le dos à l'édifice. Je m'appuie sur le dossier, et je puis continuer mes observations à mon aise.

Oui, c'est elle, c'est elle trait pour trait, la céleste créature! Mais son regard paraît incertain : il me semble qu'elle ne regarde pas de mon côté; ses yeux ont quelque chose de vide; je serais tenté de croire que ce que je vois est un portrait, si je n'avais remarqué un mouvement du bras et de la main. Entièrement perdu dans la contemplation de cette créature merveilleuse, je n'avais pas entendu la voix du brocanteur italien qui m'offrait sans relâche sa marchandise. Enfin il me tira par le bras, et me retournant je le repoussai avec colère. Il ne cessa pas toutefois de me prier et de me tourmenter. — Je n'ai encore

rien gagné aujourd'hui, monsieur. Une paire de crayons. Un paquet de cure-dents. — Plein d'impatience, et jaloux de me débarrasser de cet importun, je cherche quelques pièces de monnaie dans ma bourse. — J'ai encore ici de jolies choses, me dit-il, et il me montre à distance un petit miroir de poche. En y apercevant la maison qui était derrière moi et la fenêtre où se tenait la personne mystérieuse, je me hâtai de l'acheter, et il me fut possible d'observer commodément, assis et le dos tourné sans attirer l'attention des voisins. Mais en regardant de plus en plus ce miroir, je tombai dans un état que je serais tenté de nommer un songe éveillé. Je ne pouvais détacher mes regards de ce miroir, qui semblait me fasciner; et j'avoue que je ne pus m'empêcher de songer à un conte que me faisait ma nourrice, lorsque je me plaisais le soir à me regarder dans le grand miroir de la chambre de mon père. Elle me disait que lorsque les enfans se mettaient la nuit devant une glace, un horrible visage étranger s'y plaçait devant eux. Une fois je crus voir deux yeux terribles briller dans le miroir; je poussai un grand cri et je tombai évanoui. Je fus long-temps malade, et maintenant encore je crois fermement que ces yeux m'avaient en effet regardé. Bref, toutes ces folies de mon enfance

me revinrent à l'esprit ; un froid glacial parcourut toutes mes veines ; je voulus jeter le miroir loin de moi ; tout-à-coup deux yeux célestes se tournèrent de mon côté, leur regard était dirigé vers le mien et pénétrait jusqu'au fond de mon cœur. J'étais plongé dans une mer de délices !

— Vous avez là un joli miroir, dit une voix près de moi. Je me réveillai comme d'un songe ; plusieurs personnes avaient pris place sur le banc, et je leur avais sans doute donné un spectacle réjouissant, par mon regard égaré et mes paroles entrecoupées.

—Vous avez là un joli miroir, répéta l'homme en voyant que je ne répondais pas. Mais pourquoi donc y regardez-vous si singulièrement ? Apercevez-vous des esprits ?

Cet homme déjà âgé, bien vêtu, avait dans le ton de ses paroles et dans ses regards quelque chose de bienveillant qui attirait la confiance. Je n'hésitai pas à lui dire que je regardais dans ce miroir une charmante fille qui se tenait derrière la fenêtre de la maison abandonnée. Je demandai même au vieillard s'il ne la voyait pas.

— Là-bas, dans la vieille maison, à la dernière fenêtre ? me demanda-t-il d'un air tout étonné.

— Sans doute, sans doute, lui dis-je.

Le vieillard se mit à sourire. — C'est une singulière illusion. Que Dieu fasse honneur à mes vieux yeux. Eh! eh! monsieur, j'ai bien vu sans lunettes cette jolie figure à la croisée, mais il m'a bien semblé que c'est un bon portrait, peint à l'huile.

Je me tournai vivement vers la fenêtre; tout avait disparu; la jalousie était baissée.

— Oui, monsieur, oui, continua le vieillard; mais il est trop tard pour s'en assurer, car je viens de voir le domestique, qui est, je le sais, l'intendant de la comtesse de S***, secouer la poussière du tableau et baisser la jalousie.

— Était-ce donc vraiment un portrait? demandai-je tout stupéfait.

— Croyez-en mes yeux, répondit le vieillard. Comme vous ne regardiez dans votre miroir que la réflexion du portrait, vous avez été abusé par un effet d'optique; mais à votre âge, j'aurais été plus clairvoyant.

— Mais la main et le bras remuaient, lui répondis-je.

— Oui, oui, ils se remuaient, tout remuait, dit le vieillard en souriant et en me frappant doucement sur l'épaule. Alors il se leva et prit congé de moi en me saluant et me disant: —Gardez-vous des miroirs qui mentent si bien. Votre très-humble serviteur.

CHAPITRE III.

Je rentrai chez moi avec la résolution de ne plus songer à cette maison, et d'éviter de me promener dans l'allée durant quelques jours. Je tins fidèlement cette promesse, et je passai les journées à écrire et le soir avec quelques amis. Cependant il m'arrivait de m'éveiller quelquefois subitement, comme frappé d'un coup électrique, et alors je m'apercevais que c'était le souvenir de ma vision et de la croisée mystérieuse qui me faisait tressaillir. Même pendant mon travail, au milieu de mes entretiens les plus animés avec mes amis, cette pensée traversait subitement mon âme comme une étincelle électrique ; mais ce n'était là qu'un moment passager. J'avais consacré le petit miroir de poche, qui m'avait tant abusé, à un usage domestique bien prosaïque. Je le plaçais devant moi lorsque je voulais attacher ma cravate. Un jour, comme je me disposais à

vaquer à cette importante affaire, il me parut un peu terne, et j'essayai de lui rendre son éclat en le frappant de mon haleine et le frottant ensuite; tous mes nerfs tremblèrent, je frissonnai; car dès que mon souffle eût répandu une vapeur sur la glace, j'aperçus au milieu d'un nuage bleuâtre le charmant visage qui m'avait déjà blessé au cœur par ses regards douloureux. — Vous riez? —Vous voilà unanimes sur mon compte, vous me tenez pour un rêveur incurable; mais dites, pensez tout ce que vous voudrez, n'importe, cette beauté me regardait du fond de ce miroir, et dès que la vapeur se dissipa, ses traits disparurent sous les feux prismatiques que lançaient les rayons du soleil qui se réfléchirent dans la glace. Je ne veux point vous fatiguer, je ne veux point vous décrire toutes les sensations que j'éprouvai; sachez seulement que je renouvelai sans cesse l'épreuve du miroir, qu'il m'arriva souvent de rappeler par mon haleine l'image chérie, mais que souvent aussi toutes mes tentatives furent infructueuses. Alors je courais comme un insensé vers la maison déserte; j'en contemplais les fenêtres durant des heures entières, mais pas une créature humaine ne consentait à s'y montrer. Je ne vivais que

dans mes pensées à elle; tout le reste était mort pour moi; je négligeais mes amis, mes études. Souvent, quand cette image commençait à pâlir, une douleur violente s'emparait de moi; alors elle reparaissait avec plus de force et de vivacité que jamais. Une apathie totale résultait de cet état pénible, qui me laissait toujours dans un épuisement affreux. Dans ces momens-là, tous les essais que je tentais avec le miroir étaient inutiles; mais dès que j'avais repris mes forces, l'image y reparaissait avec de nouveaux charmes. Cette tention continuelle agissait sur moi d'une manière funeste: j'errais sans cesse pâle comme un mort et l'air défait; mes amis me regardaient comme un homme fort malade, et leurs avertissemens continuels me portèrent à réfléchir sérieusement sur ma position. Fut-ce à dessein ou par hasard qu'un de mes amis, qui étudiait la médecine, laissa chez moi l'ouvrage de Reil sur les aberrations mentales, je l'ignore; mais je me mis à le lire, et cette lecture m'attacha irrésistiblement. Que devins-je en reconnaissant en moi-même tous les symptômes de la monomanie? L'horrible effroi que je ressentis en me voyant sur le chemin de la maison des fous, me fit prendre promptement une résolution. Je

mis mon miroir dans ma poche, et je courus chez le docteur R***, médecin célèbre par son habileté à traiter les maladies cérébrales, par ses vues profondes sur le principe intellectuel qui fait naître tant de maladies physiques. Je lui racontai tout; je ne lui cachai pas la plus petite circonstance, et je le conjurai de me sauver du sort affreux dont je me croyais menacé. Il m'écouta fort tranquillement, mais je remarquais bien dans son regard une surprise profonde.

— Le danger n'est nullement aussi proche que vous le pensez, me dit-il, et je puis vous affirmer avec certitude qu'il me sera possible de le détourner. Il n'est pas douteux que votre esprit ne soit attaqué d'une manière inouie, mais la connaissance même de votre mal vous fournit les moyens de vous en défendre. Laissez-moi votre miroir; ne vous contraignez à aucun travail qui irrite votre imagination; évitez la grande allée; ne travaillez que le matin et sans vous fatiguer; puis allez faire une longue promenade, et passez la journée avec vos amis que vous évitez depuis si longtemps. Nourrissez-vous de mets succulens, et buvez des vins vigoureux. Vous voyez que je m'attache uniquement à éloigner votre idée

fixe, c'est-à-dire l'image que vous voyez dans cette glace ou à la fenêtre de la maison déserte, et que je veux surtout fortifier votre corps. Secondez-moi donc activement.

J'avais peine à me séparer du miroir; le docteur, qui l'avait déjà pris, parut le remarquer; il fit naître en aspirant une vapeur à sa surface, et me dit en me le présentant :

— Voyez-vous quelque chose?

— Rien, répondis-je; ce qui était exact.

— Aspirez donc vous-même, me dit le médecin en mettant le miroir dans ma main.

Je fis ce qu'il me disait, et l'image merveilleuse m'apparut distinctement.

— C'est elle! m'écriai-je à haute voix.

Le médecin regarda la glace et me dit :

— Je ne vois pas la moindre chose, mais je ne veux pas vous cacher qu'au moment où je regardais le miroir j'éprouvais une certaine terreur qui se dissipa aussitôt. Vous voyez que je suis sincère, et que je mérite toute votre confiance. Recommencez donc cet essai.

Je le fis, et pendant ce temps le médecin me tint sa main placée sur l'épine dorsale. La figure reparut; le docteur, qui regardait avec moi dans la glace, pâlit; puis il prit le miroir, le regarda encore, le renferma dans un pupi-

tre, et revint à moi, après être resté quelques secondes à méditer, la main sur son front.

— Suivez exactement mes prescriptions, me dit-il. Je dois convenir que ces momens où vous vous trouvez hors de vous-même, sont encore fort mystérieux pour moi; mais j'espère pouvoir bientôt vous en dire davantage.

Dès ce moment, quoi qu'il m'en coûtât, je vécus exactement comme me l'avait recommandé le médecin; et quoique je sentisse les effets bienfaisans de ce régime, je ne fus cependant pas totalement délivré de ces atteintes terribles auxquelles j'étais sujet, particulièrement à midi et la nuit. Ainsi, dans la plus joyeuse réunion, en buvant, en chantant, je me sentais tout-à-coup comme percé de mille poignards, et toutes les forces de mon esprit ne suffisaient pas pour rétablir l'équilibre; il me fallait m'éloigner pour ne reparaître que lorsque l'accès aurait cessé.

Il arriva qu'un soir je me trouvai dans une société où l'on parla des effets et des influences du magnétisme. On discuta surtout de la possibilité de l'influence d'un principe occulte, et on s'appuya de beaucoup d'exemples. Un jeune médecin, fort zélé pour le magnétisme, prétendit que lui-même et tous les magnéti-

seurs agissaient de loin sur les somnambules par la seule force de leur volonté. On rappela tout ce que Kluge, Schubert, Bartels ont dit à ce sujet.

— Le plus important, dit un des assistans, médecin fort connu; le plus important, c'est que le magnétisme me semble nous révéler maint mystère que nous regardions comme une chose commune et prouvée. Maintenant on doit seulement procéder à l'œuvre avec prudence.

— Comment se fait-il que, sans motif connu, et brisant même la chaîne de nos idées, l'image d'une personne ou d'un événement s'empare subitement de notre pensée, avec tant de force qu'elle nous frappe de surprise? Les rêves surtout offrent des exemples merveilleux, et souvent même ils nous montrent des personnes qui nous sont complètement étrangères et que nous ne devons connaître que plusieurs années après. Ces paroles si communes : « Mon Dieu! cet homme, cette femme me sont connus depuis long-temps; il me semble que je les ai vus quelque part », ne sont peut-être souvent que le souvenir confus d'un tel rêve. Ne serait-il pas possible qu'il y eût entre les esprits un rapport si énergique qu'on y obéisse contre sa volonté?

— De la sorte, dit un autre, nous arriverions sans beaucoup d'effort à la doctrine des sorcelleries, des enchantemens, des miroirs magiques, et à toutes les folies du vieux temps.

— C'est une chose singulière, reprit le médecin, que de vouloir nier ce qui est prouvé physiquement; et quoique je ne sois pas de l'avis qu'une seule lumière brille pour nous dans le royaume inconnu, qui est la patrie de nos âmes, je pense toutefois que la nature ne nous a pas refusé le talent et l'instinct des taupes. Nous cherchons, aveugles que nous sommes, à nous frayer un chemin sous ces voûtes sombres; mais comme l'aveugle, qui reconnaît au murmure des arbres, au bruit du ruisseau, le voisinage de la forêt qui le rafraîchit de son ombre, de la source qui apaise sa soif et qui atteint de la sorte au but de ses désirs, ainsi nous pressentons au battement des ailes, au souffle de l'ange inconnu et invisible qui plane sur nos têtes, que ce pélerinage nous conduit à la source de lumières où nos yeux s'ouvriront!

Je ne pus me contenir plus long-temps.

— Vous reconnaissez donc, dis-je au médecin, vous reconnaissez donc l'influence d'un principe intellectuel, étranger à nous, auquel nous sommes forcés d'obeïr.

— Je ne reconnais pas seulement cet effet comme possible, me répondit-il ; mais j'en reconnais beaucoup d'autres encore, qui résultent de l'état magnétique.

— Alors, repris-je, il serait possible aux esprits infernaux d'agir sur nous d'une manière funeste.

— Tour de passe-passe d'esprits déchus, répondit le médecin en riant. Non, non, ceux-là nous ne les reconnaissons pas. En général, je vous prie de ne prendre nos assertations que pour de simples conjectures, auxquelles j'ajouterai que je ne crois nullement à la puissance absolue d'un principe intellectuel sur un autre, mais que j'admets seulement une dépendance résultat d'une faiblesse de volonté, dépendance qui alterne et réagit selon la disposition des sujets.

— Maintenant, dit un homme âgé qui jusque là s'était contenté d'écouter avec attention, maintenant je puis, à l'aide de vos singulières pensées, m'expliquer des secrets qui devaient sembler impénétrables. Je veux parler des enchantemens amoureux dont sont remplies toutes les chroniques, et des procès de sorcellerie. Dans le code d'un peuple fort éclairé, ne trouve-t-on pas des dis-

positions contre les breuvages d'amour, qui entraînaient irrésistiblement une personne vers une autre ? Vos discours me rappellent un événement tragique qui se passa, il y a peu de temps, dans ma propre maison. Lorsque Bonaparte inonda notre pays de ses troupes, un colonel de la garde noble italienne fut logé chez moi.

C'était un de ces officiers, en petit nombre dans la prétendue grande armée, qui se distinguaient par une conduite noble et décente. Son visage pâle, ses yeux creusés, annonçaient une maladie d'un chagrin profond. Il ne logeait chez moi que depuis peu de jours, lorsque se trouvant dans ma chambre il porta subitement, avec un grand soupir, la main sur son cœur ou plutôt sur son estomac, comme s'il y ressentait une douleur mortelle. Il ne pouvait pas articuler une parole; il fut forcé de se jeter sur un sopha où ses yeux se fermèrent, et y resta quelque temps immobile comme une statue. Tout-à-coup il se leva par un mouvement brusque, mais il conserva une faiblesse extrême. Un médecin que je lui envoyai, ayant infructueusement employé divers remèdes, eut recours aux moyens magnétiques, qui semblèrent plus efficaces. Il fallut cependant les abandonner aussi, car le malade ne

pouvait les supporter. Au reste, mon médecin avait gagné la confiance du colonel, et celui-ci lui raconta que, dans ce moment de faiblesse qu'il avait éprouvé, l'image d'une femme qu'il avait connue à Pise s'était offerte à ses yeux; les regards brûlans qu'elle lui lançait, lui avaient causé une douleur si violente, qu'il en avait perdu l'usage de ses sens. Il lui resta de sourdes douleurs de tête, et un état d'abattement singulier. Jamais il ne fit connaître le genre de relations qu'il avait eues avec cette femme. Les troupes étaient sur le point de se mettre en marche; la voiture du colonel était déjà chargée de bagages et devant la porte. Pour lui, il déjeûnait; mais tout-à-coup il poussa un cri violent et tomba de sa chaise. Il était mort. Les médecins reconnurent qu'il avait été frappé d'apoplexie. Quelques semaines plus tard, une lettre adressée au colonel me fut apportée. Je n'hésitai pas à l'ouvrir, dans l'espoir d'y trouver quelques renseignemens sur les parens de cet officier, et de pouvoir leur annoncer sa mort. La lettre venait de Pise, et ne renfermait que ces mots sans signature : « Malheureux! aujourd'hui le 7, à midi précis, Antonia, embrassant ton image trompeuse, est tombée morte! » J'avais noté le jour et l'heure de la mort du colonel; il était mort au même moment qu'Antonia.

Je n'entendis plus rien de ce que raconta le vieillard; car dans l'effroi qui m'avait saisi, en reconnaissant que ma situation était semblable à celle du colonel, je m'élançai hors du salon et je courus vers là maison mystérieuse. Il me sembla de loin que je voyais briller des lumières à travers les jalousies fermées, mais la clarté disparut lorsque j'approchai. Éperdu de désirs et d'amour, je m'élançai vers la porte; elle céda sous mon impulsion, et je me trouvai dans le vestibule faiblement éclairé, au milieu d'une atmosphère lourde et épaisse. Le cœur me battait violemment. Tout-à-coup un cri de femme prolongé et perçant retentit dans la maison, et je ne sais moi-même comment il se fit que je me trouvai dans un salon éclairé par un grand nombre de bougies, orné, avec tout le luxe antique, de meubles dorés et de vases du Japon. Des nuages bleus et épais remplissaient la chambre.

— Sois le bien venu! Bien venu mon fiancé! L'heure est arrivée, la noce approche.

Ainsi cria une voix de femme; et aussi peu que je savais comment j'étais venu jusque-là, aussi peu sais-je comment il se fit qu'une charmante figure, richement vêtue, sortit du milieu de cette vapeur. Elle me répéta d'une

voix perçante : « Sois le bien venu, mon doux fiancé ! » et s'avança vers moi les bras étendus.

Un horrible visage, vieux et jauni, me contemplait d'un air effaré. Je chancelai d'effroi ; mais comme fasciné par un serpent, je ne pouvais détourner mes regards de cette horrible femme, ni reculer d'un pas. Elle s'avança si près, qu'il me sembla que cette hideuse face n'était qu'un mince masque de crêpe, sous lequel m'apparaissaient les traits charmans du miroir. Déjà je sentais ses mains osseuses, lorsqu'elle fondit en arrière et qu'une voix s'écria derrière moi : « Le diable fait-il » déjà son jeu avec votre grâce ? Au lit, ma gra» cieuse dame; sans cela il y aura des coups !»

Et je vis auprès de moi le vieil intendant en chemise, agitant un grand fouet au-dessus de sa tête. Il se disposait à battre la vieille, qui se roula en hurlant sur le tapis ; j'arrêtai le bras prêt à frapper, mais le vieil intendant me repoussa en s'écriant : « Savez-vous, Monsieur, que ce vieux démon vous eût étranglé si je n'étais pas arrivé ? Partez, partez, partez ! »

Je m'élançai hors de la salle, cherchant en vain, dans les ténèbres, la porte de la maison. J'entendais les sifflemens du fouet et les cris plaintifs de la vieille. J'allais appeler du

secours, lorsque le sol manqua sous mes pas; je fis une chute de plusieurs marches sur une petite porte que mon poids fit ouvrir, et je tombai de tout mon long dans une petite chambre. Au lit, qu'on venait évidemment de quitter, à l'habit couleur de café étendu sur une chaise, je reconnus aussitôt l'appartement du vieil intendant. Quelques instans après, il descendit lourdement, entra et tomba à mes pieds.

— Au nom du Ciel, me dit-il les mains jointes, qui que vous soyez, et quel que soit le motif qui vous ait amené près de cette vieille diablesse, gardez le silence sur ce qui s'est passé, ou il m'en coûtera mon emploi et mon pain! Son Excellence a été bien châtiée, et je l'ai attachée dans son lit. Bonne nuit donc, mon cher Monsieur, je vous souhaite un bon sommeil, bien doux et bien paisible. — Oui, oui, allez vous coucher. — Voilà une belle nuit de juillet, bien chaude; pas de clair de lune, il est vrai, mais des étoiles bien brillantes. Une bonne, une excellente nuit, Monsieur!

En parlant ainsi, le vieil homme s'était relevé, avait pris une lumière, m'avait emmené hors de la chambre, poussé sous le vestibule, puis sur le seuil, et avait refermé la porte.

CHAPITRE IV.

Plus tard il arriva que, dans une réunion nombreuse, je rencontrai le comte P. qui me prit à part et me dit en riant : « Savez-vous bien que les mystères de notre maison déserte commencent à se dévoiler? » Je me disposais à l'écouter; mais au moment où il allait continuer, les portes de la salle à manger s'ouvrirent, et l'on se rendit à table. Perdu dans la pensée des secrets que le comte allait me divulguer, j'avais offert machinalement le bras à une jeune dame, et je suivais les rangs cérémonieux des convives. Je conduis la dame à la première place qui s'offre à moi; alors je la regarde et..... j'aperçois les traits fidèles de l'image de mon miroir! Vous ne doutez pas que je frissonnai involontairement; mais je puis vous assurer que je n'éprouvai pas le moindre symptôme de ce délire funeste qui s'élevait en moi lorsque cette image de femme m'apparaissait dans la glace obscurcie par la vapeur de

mon haleine. Mon étonnement ou plutôt mon effroi dût se peindre dans mon regard, car la jeune femme me regarda d'un air si surpris que je crus nécessaire de me remettre aussi bien que je le pus, en lui disant que je croyais déjà l'avoir vue quelque part. La courte objection qu'elle me fit en répondant que la chose lui paraissait peu probable, puisqu'elle était arrivée de la veille et qu'elle venait pour la première fois de sa vie à Berlin, me rendit stupéfait, dans toute l'étendue du mot. Je gardai le silence. Le regard angélique que me jeta la jeune personne me rendit seul quelque force. Vous savez comme, en telle occasion, on tâte doucement les touches intellectuelles, jusqu'à ce qu'on retrouve le ton convenable. Je fis ainsi, et je vis bientôt que j'avais auprès de moi une tendre et gracieuce créature, dont l'âme était malade d'exaltation. Quelque joyeuse tournure que prît notre conversation, surtout lorsque j'y jetais, pour l'animer, un mot hardi et bizarre, elle souriait, il est vrai, mais si douloureusement qu'il semblait qu'elle eût été touchée avec trop de rudesse.

— « Vous n'êtes pas gaie, gracieuse dame, c'est peut-être la visite de ce matin », lui dit un officier qui était assis un peu plus loin ; mais en ce moment son voisin lui prit le bras et lui dit

quelque chose à l'oreille, tandis qu'à l'autre extrémité de la table une femme parlait, les joues brûlantes, du bel opéra qu'elle avait vu représenter à Paris, et qu'elle comparait à celui du jour.

Les larmes vinrent aux yeux de ma voisine : « Ne suis-je pas un fol enfant ? » dit-elle en se tournant vers moi.

Elle s'était deja plainte de la migraine. — C'est l'effet d'un mal de tête nerveux, répondis-je d'un air détaché. Rien ne vous conviendrait mieux que l'esprit vif et léger qui jaillit de l'écume de ce breuvage de poete.

A ces mots, je lui versai du vin de Champagne qu'elle avait d'abord refusé; et tout en portant le verre à ses lèvres, elle laissa couler des larmes qu'elle ne s'efforçait plus de cacher. Tout semblait réparé, et le calme avait reparu dans son âme, lorsque je choquai par inadvertance le verre de cristal anglais placé devant moi, qui rendit un son prolongé et éclatant. Ma voisine fut aussitôt frappée d'une pâleur mortelle, et une horreur secrete s'empara aussi de moi, car ce son me rappelait la voix de la vieille femme folle de la maison déserte.

Tandis qu'on prenait le café, je trouvai

moyen de me rapprocher du comte P. Il remarqua bien pourquoi.

— Savez-vous bien, me dit-il, que votre voisine était la comtesse Edwine de S*, et que la sœur de sa mère, qui est folle, est renfermée depuis plusieurs années dans la maison déserte? Ce matin, la mère et la fille sont allées rendre visite à cette infortunée. Le vieil intendant, qui seul est en état de gouverner la vieille comtesse, est mortellement malade, et l'on dit que la sœur de la comtesse a enfin confié son secret au docteur K., qui s'est rendu auprès de la malade pour lui donner des soins. Je n'en sais pas davantage pour le moment.

D'autres personnes s'approchèrent, et notre conversation cessa. Le docteur K. était justement le médecin à qui j'avais confié mon singulier état. Je n'hésitai pas à me rendre auprès de lui et à lui demander ce qu'il savait. Il ne fit aucune difficulté de me confier ce qui suit.

« Angélique, comtesse de Z*, me dit le docteur, quoique âgée de trente ans, était encore dans tout l'éclat de sa beauté, lorsque le comte de S*, beaucoup plus jeune qu'elle, la vit à la cour de **, et se prit si bien à ses charmes qu'il s'empressa aussitôt auprès d'elle; au printemps, lorsque la comtesse revint dans

les terres de son père, il la suivit pour aller s'ouvrir au vieux comte. Mais à peine le comte était-il arrivé, qu'en apercevant Gabrielle, la sœur cadette d'Angélique, il crut sortir d'un songe. Angélique semblait fanée et décolorée auprès de sa sœur, dont la beauté et la grâce entraînaient irrésistiblement le comte S*; sans plus faire attention à Angélique, il demanda la main de Gabrielle, que le vieux comte lui accorda d'autant plus volontiers que celle-ci témoignait déjà un vif penchant pour lui. Angélique ne témoigna pas le moindre chagrin de l'infidélité de son amant. — Il croit m'avoir abandonnée. Le pauvre garçon! il ne voit pas qu'il m'a servi de jouet, et que c'est moi qui l'ai laisé là! C'est ainsi qu'elle parlait dans son orgueilleux mépris, et en vérité toutes ses manières témoignaient la plus parfaite indifférence pour le déloyal. Au reste, dès que l'union du comte avec Gabrielle fût déclarée, on vit très-peu Angélique.

Elle ne paraissait pas à table, et l'on dit qu'elle passait son temps dans un petit bois qui avait été long-temps sa promenade favorite. Un singulier événement troubla la tranquillité qui régnait dans le château. Il arriva que les chasseurs du comte Z**, soutenus par un grand

nombre de paysans, réussirent enfin à prendre une bande de Bohémiens, qu'on accusait de tous les meurtres et de tous les brigandages qui se commettaient depuis quelque temps dans la contrée. On amena dans la cour du château les hommes attachés à une chaîne, et les femmes et les enfans garottés sur une charrette. Plus d'une figure audacieuse qui regardait autour d'elle avec des yeux sauvages et étincelans, comme un tigre enchaîné, trahissait le meurtrier et le brigand déterminé; mais une femme surtout attirait les regards : elle était enveloppée, depuis les pieds jusqu'à la tête, d'un schall couleur de sang; sa maigreur était extrême, sa taille très-élevée, et elle cria, d'une voix impérative, qu'on la fît descendre de la charrette; ce qui fut exécuté. Le comte de Z* s'était rendu dans la cour du château, et il donnait des ordres pour renfermer la bande dans différens cachots, lorsque la comtesse Angélique accourut les cheveux épars, et tombant à ses genoux lui cria : — Délivrez ces gens, délivrez ces gens ! ils sont innocens ! Mon père, délivrez-les ! Une seule goutte de leur sang, et je me plonge ce couteau dans le sein.

En parlant ainsi, la comtesse agitait un long

couteau au-dessus de sa tête, mais elle tomba évanouie.

— Eh! ma jolie pouponne, mon bel enfant, je savais bien que tu ne le souffrirais pas. Ainsi causait la vieille. Puis elle se replia auprès de la comtesse, et couvrit son visage et son sein de baisers dégoûtans, en répétant : — Belle enfant, belle enfant, réveille-toi; le fiancé vient, le fiancé va venir!

La vieille tira une fiole où s'agitait un petit poisson doré dans une belle liqueur argentée, et la posa sur le cœur de la comtesse, qui reprit ses sens aussitôt. Dès qu'elle aperçût la vieille Bohémienne, elle l'embrassa vivement et s'enfuit dans l'intérieur du château. Le comte de Z*, Gabrielle et son fiancé, qui étaient accourus, étaient frappés de surprise. Les Bohémiens restaient complètement indifférens et tranquilles; on en détacha quelques-uns, et on les conduisit dans les prisons du château. Le lendemain matin on fit assembler la commune; les Bohémiens furent amenés; le comte déclara hautement qu'ils étaient innocens de tous les brigandages qui avaient eu lieu dans la contrée, et qu'il leur accordait libre passage sur son territoire. On les délivra alors de leurs chaînes, et au grand éton-

nement de tous, ils furent mis en liberté. La femme au schall rouge avait disparu. On prétendait que le capitaine des Bohémiens, reconnaissable à la chaîne d'or qu'il portait autour du cou, à son chapeau à plumes rouges, avait été admis pendant la nuit dans la chambre du comte. Quelque temps après, on eut en effet la certitude que les Bohémiens n'avaient pris aucune part aux désordres du pays.

Le mariage de Gabrielle approchait. On vit un jour, avec étonnement, que plusieurs charriots chargés de meubles, d'habits, de linge, enfin de tous les objets nécessaires à un ménage, quittaient le château. Le lendemain, on apprit que Gabrielle, accompagnée par le valet de chambre du comte S*** et par une femme voilée, qu'on crut reconnaître pour la Bohémienne, était partie pendant la nuit. Le comte Z*** dévoila cette énigme, en déclarant qu'il s'était vu forcé par certaines raisons de céder aux désirs d'Angélique et de lui donner en toute propriété sa maison de Berlin, avec la permission d'y vivre à part, et de ne le recevoir lui-même qu'autant qu'elle le voudrait bien. Le comte ajouta qu'à la prière d'Angélique il lui avait permis d'emmener un valet de chambre, qui était parti

avec elle. Le mariage fut célébré; le comte S*** partit pour D*** avec sa jeune femme, et y passa une année dans une joie sans mélange; mais alors la santé du comte commença à s'altérer : il lui semblait qu'une secrète douleur lui ravît tous les plaisirs, toutes les forces de sa vie, et il chercha vainement à cacher à la comtesse l'état funeste où il se trouvait. De longs évanouissemens l'affaiblirent bientôt davantage, et les médecins lui ordonnèrent d'aller résider quelque temps à Pise. La comtesse Gabrielle, qui était sur le point d'accoucher, ne put l'accompagner, mais dut le suivre quelque temps après. — Ici, me dit le docteur, les écrits de la comtesse Gabrielle de S* sont tellement irréguliers, qu'il est difficile d'en suivre l'enchaînement. Bref, un enfant, sa fille, disparaît de son berceau d'une manière inconcevable; toutes les recherches qu'on fait pour la retrouver sont inutiles. Son chagrin va jusqu'au désespoir; et pour l'accroître, le comte de Z*, son père, lui écrit que son gendre, qu'il croyait sur la route de Pise, a été trouvé frappé d'apoplexie, dans la maison d'Angélique à Berlin; il ajoute qu'Angélique est tombée dans un délire effrayant, et que lui-même il ne pourra long-temps sup-

porter tous ces maux. Dès que Gabrielle eût repris quelques forces, elle courut se retirer dans les terres de son père. Durant une nuit sans sommeil, où les images de son enfant, de son mari, perdus, se présentaient à ses pensées, elle croit entendre un léger bruit à la porte de sa chambre; elle se lève précipitamment, allume une bougie à la flamme de sa lampe de nuit. Grand Dieu! roulée sur le plancher, enveloppée dans son schall rouge, la Bohémienne lui lance des regards fixes et étincelans, et berce dans ses bras un petit enfant qui vagit douloureusement. Le cœur de la comtesse est prêt à se rompre dans son sein! C'est son enfant, c'est sa fille perdue! Elle l'arrache des mains de la Bohémienne, mais au même instant celle-ci roule comme un automate sans vie. Aux cris de la comtesse, tout le monde se réveille; on accourt, on trouve la femme morte; rien ne peut la ranimer, et le comte la fait ensevelir. Que faire, sinon courir auprès de l'insensée Gabrielle, pour tâcher de lui arracher son secret? La folie furieuse d'Angélique ne permettait de laisser approcher d'elle que le valet-de-chambre; mais elle devient tout-à-coup calme et raisonnable, lorsque le comte lui dit l'histoire

de l'enfant de Gabrielle. Elle frappa ses deux mains l'une contre l'autre et s'écria : — Votre pouponne est arrivée, bien arrivée? et l'autre enterrée, enterrée? Oh le brave faisan! comme il agite ses ailes dorées! Ne savez-vous rien du lion vert avec ses yeux de feu?

Le comte remarqua avec humeur le retour de la folie de sa fille, et il voulait l'emmener dans ses terres; mais le vieux valet-de-chambre lui conseilla de n'en rien faire, car la fureur d'Angélique augmentait chaque fois qu'on voulait lui faire quitter la maison. Dans un moment lucide, Angélique conjura le comte de la laisser mourir dans cette maison, et celui-ci lui accorda sa demande, bien que l'aveu qu'elle fit en même temps lui semblât l'expression de sa folie qui reprenait son empire. Elle assura que le comte S* était revenu dans ses bras, et que l'enfant que la Bohémienne avait porté dans la maison du comte de Z* était le fruit de cet amour. On croit encore à Berlin que le comte a emmené cette infortunée dans ses terres, tandis qu'elle est ici cachée à tous les yeux, dans cette maison abandonnée. Le comte de Z* est mort il y a quelque temps, et la comtesse Gabrielle de S* est venue avec Edmonde pour régler ses affaires de famille.

Elle n'a pu se défendre d'aller voir sa malheureuse sœur. Il faut qu'il se soit passé dans cette visite des choses merveilleuses ; mais la comtesse ne me les a pas confiées, elle m'a seulement dit qu'il était devenu indispensable d'éloigner le vieux valet-de-chambre. Il avait d'abord essayé de dompter la folie de la comtesse en la soumettant à des traitemens barbares; puis il s'était laissé séduire par la promesse qu'elle avait faite de lui enseigner le secret de faire de l'or, et il s'était livré avec elle à toutes sortes d'opérations. — Il serait inutile, ajouta le médecin en terminant son récit, il serait inutile de vous faire remarquer le singulier enchaînement de toutes ces choses; mais il m'est bien prouvé que c'est vous qui avez amené la catastrophe qui causera la guérison ou la mort prochaine de la comtesse. Au reste, je ne veux pas vous cacher que je n'ai pas éprouvé peu d'effroi, lorsqu'en me mettant en rapport magnétique avec vous, j'aperçus aussi une image dans le miroir. Nous savons maintenant tous deux que cette image était le portrait d'Edmonde.

Ainsi que le médecin, je crois inutile de m'appesantir sur les rapports mystérieux qui se trouvèrent entre Angélique, Edmonde, le

vieux valet-de-chambre et moi. J'ajouterai seulement qu'un malaise accablant me chassa de la capitale et ne me quitta que quelque temps après, à l'époque, je crois, de la mort de la comtesse folle.

Théodore termina de la sorte son histoire. En nous séparant, François lui prit la main, et lui dit en la secouant doucement et en le regardant avec un sourire presque douloureux : — Bonne nuit, chauve-souris spalanzanique !

FIN DE LA MAISON DÉSERTE.

LE DIABLE.

LE DIABLE.

CHAPITRE PREMIER.

GRACE à un orage qui avait passé rapidement, et qui n'avait fait qu'humecter les buissons et les arbres, l'accablante chaleur du jour se trouvait dissipée. Le feuillage brillait d'un éclat nouveau ; le doux parfum des fleurs s'était ranimé, et les oiseaux chantaient et voltigeaient au milieu des branches, ou se baignaient dans l'eau qui en découlait.

— Que je me sens donc soulagé! s'écrie Théodore * après avoir pris place avec ses amis, sous un épais tilleul. Toute trace de malaise a disparu, et il me semble qu'une double vie a pénétré en moi. Il faut avoir été aussi malade que je le fus pour être suscepti-

* On sait que Hoffmann se met toujours en scène sous ce nom, qui était le sien. TR.

ble d'une telle sensation. Il me semble que je plane, dégagé du fardeau de mon corps, dans ce ciel bleu qui s'élève au-dessus de nous.

— Ce ravissement nous annonce ta guérison parfaite, dit Ottmar. Grâces soient rendues à la puissance éternelle, qui t'a doué d'une organisation assez forte pour résister à de semblables maux. Il n'est pas moins étonnant de te voir aussi bien portant que guéri avec autant de promptitude.

— Pour moi, dit Lothaire, je ne m'étonne pas du tout de la prompte guérison de Théodore, car je n'en ai pas douté un instant. Tu peux m'en croire, Ottmar : quelque pitoyable que parût l'état physique de notre ami, il n'avait jamais été psychiquement malade ; et tant que l'esprit se conserve sain... N'est-il pas désespérant que Théodore, tout malade qu'il était, se trouvât dans une disposition d'esprit infiniment meilleure que la mienne, moi homme bien portant, et que, dès que la douleur était passée, il eût toujours quelque folle plaisanterie à débiter, qu'il trouvât même la force de se souvenir des songes de sa fièvre? Le docteur lui avait défendu de parler ; mais s'il me prenait envie, dans ses heures calmes, de lui raconter quelque chose, ne m'invitait-il pas à le laisser en silence se livrer

à ses pensées ? car il travaillait, disait-il, à une grande composition, dans laquelle....

— Oh ! s'écria Théodore en riant, c'est une affaire toute particulière que l'histoire des récits de Lothaire. Vous ne sauriez vous figurer quelle singulière idée s'était emparée de lui pendant ma maladie. Un jour, il s'approcha de mon lit et me dit : Les mines les plus riches pour des contes, des nouvelles ou des drames, sont les vieilles chroniques. Cyprien l'a déjà dit, et il avait raison. Dès le jour suivant, quoique fort accablé par mon mal, je remarquai que Lothaire était assis non loin de moi, lisant dans un vieil in-folio. Bref, il courut chaque jour à la bibliothèque publique, et traîna ici toutes les chroniques qu'il pût se procurer. Sa tête se remplit des aventures les plus folles, et dans mes momens tranquilles je n'entendais de lui, pour me distraire, que des récits de guerres, de pestes, d'assauts, de comètes, de sorcières, d'auto-da-fés, de sorcelleries, et particulièrement du diable, qui joue, comme on sait, dans toutes les chroniques un rôle si important qu'on a peine à comprendre comment il se tient si coi aujourd'hui, à moins toutefois qu'il n'ait pris un autre costume, qui le rende méconnaissable. Or je te prie de me dire, mon cher Ottmar, si de tels

discours sont fort réjouissans pour un malade.

— Il ne faut pas me condamner sans m'entendre, dit Lothaire : il est vrai qu'il y a dans les vieilles chroniques beaucoup de choses à l'usage des conteurs qui ont l'envie d'imiter ; mais vous savez que je ne me suis jamais beaucoup occupé de toutes ces diableries, sans lesquelles, depuis quelque temps, un romancier ne peut pas se présenter dans le monde. Mais un jour j'eus une grande querelle avec Cyprien, qui avait, selon moi, beaucoup trop affaire avec le diable et sa famille ; et je lui déclarai que je regardais son histoire des *Maîtres Chanteurs*, qu'il nous lut alors, comme une œuvre manquée. Il s'échauffa alors singulièrement, et me raconta tant de choses des vieilles chroniques, que la tête m'en tourna. Théodore étant malade, je ne sais comment les histoires de Cyprien me revinrent à l'esprit, et je résolus de connaître aussi les histoires lugubres du temps passé et de les mettre en œuvre.

— Toi, s'écria Ottmar en riant, toi, tu veux être lugubre ! Toi, dont l'imagination ne marche qu'au bruit des grelots !

— Oui, reprit Lothaire, telle était mon idée, et le premier pas que je fis pour l'accomplir fut d'aller fouiller dans les vieilles chroniques

que Cyprien regardait comme des trésors de diableries. Mais j'avoue que j'éprouvai une toute autre sensation que celle que j'attendais.

— Oh! c'est ce dont je puis témoigner, s'écria Théodore; apprends, mon cher Ottmar, comment j'eus un échantillon des travaux du brave Lothaire. Il venait de me quitter; je commençais à recouvrer quelque force et à marcher dans la chambre. Je m'approchai de son pupitre et j'y trouvai le livre remarquable, *Hafflitii Microchronicon Berolinense*, ouvert à ce passage : Dans cette année le diable se promena publiquement dans les rues de Berlin, suivit les enterremens et se montra fort triste. — Tu penses bien, mon Ottmar, que cette courte narration me réjouit fort; mais ma curiosité fut encore plus excitée par quelques feuillets écrits de la main de Lothaire, qui se trouvaient près du livre, et dans lesquels, comme je m'en aperçus au premier coup d'œil, ce singulier caprice du diable était narré à la manière de notre ami. Voici ces feuillets; je les ai apportés pour vous édifier tous.

Théodore tira quelques feuillets de sa poche et les présenta à Ottmar.

— Quoi! s'écria violemment Lothaire, tu

m'as soustrait malicieusement une production manquée, que je croyais anéantie depuis longtemps, et tu l'as conservée pour me mettre en discrédit auprès des gens d'esprit et de goût! Pourquoi cela? Rendez-moi ce misérable gribouillage, afin que je le déchire en mille pièces et que je le livre au vent.

— Du tout, dit Théodore; il faut que tu nous lises ta nouvelle, afin d'expier les tourmens que tu m'as causés dans ma maladie, avec tes apparitions tirées des vieilles chroniques.

— Puis-je te refuser quelque chose, mon Théodore? dit Lothaire en reprenant ses feuillets; et il se mit à les lire.

CHAPITRE II.

En l'an mil cinq cent cinquante et un, un homme d'une belle apparence se montra le soir et la nuit dans les rues de Berlin. Il portait un beau pourpoint garni de martre, de larges chausses de peluche, des souliers pointus, et sur sa tête une barette de velours avec une plume rouge. Ses manières étaient agréables : il saluait chacun poliment, mais surtout les femmes et les jeunes filles ; et il avait coutume de leur adresser des discours flatteurs et agréables.

— Madame, disait-il aux femmes de rang, commandez à votre très-humble serviteur; si vous portez quelque désir en votre cœur, il se dévouera pour accomplir vos volontés.

Et aux jeunes filles : — Que le ciel vous donne un époux qui soit digne de vos vertus et de votre beauté!

Il se conduisit avec autant de courtoisie en-

vers les hommes ; et il n'était pas étonnant que chacun aimât l'étranger et vînt à son aide, lorsqu'il se trouvait dans quelque cas sans pouvoir avancer ou trouver son chemin; car, bien que fort grand et d'une taille avantageuse, il boitait d'un pied et il était forcé de s'appuyer sur une béquille. Lorsque quelqu'un lui tendait la main, il s'élançait avec lui à plus de six pieds de haut, et retombait à douze pas de là, ce qui ne surprenait pas peu les gens ; et plus d'un bourgeois s'en trouva fort mal, mais l'étranger s'excusait en disant qu'avant d'être boiteux il avait été danseur à la cour du roi de Hongrie, et que, dès qu'on le soutenait un peu, sa vieille habitude de cabrioles le reprenait aussitôt. Le monde s'accoutuma à ses façons, et l'on se réjouissait fort lorsqu'on voyait un conseiller, un prêtre ou quelque homme grave sauter malgré lui avec l'étranger. Quoique l'étranger semblât d'une humeur joviale, sa manière d'être changeait quelquefois d'une façon singulière; car il lui arrivait de temps en temps de se promener la nuit dans les rues, et de frapper aux portes. Si les habitans de la maison ouvraient, il se présentait devant eux couvert d'un long linceul blanc, et poussait des cris lamentables;

mais le lendemain il courait s'excuser, en disant qu'il se sentait involontairement poussé à agir de la sorte, pour rappeler aux fidèles l'idée de la mort, et leur annoncer qu'il fallait songer au salut de leur âme. Alors il versait quelques larmes, ce qui touchait fort ses auditeurs.

L'étranger suivait d'un pas solennel tous les convois funéraires et s'y comportait fort décemment, accompagnant les cantiques pieux par ses plaintes et ses sanglots; mais si en de telles circonstances il s'abandonnait sans réserve à la compassion et au chagrin, il déployait l'humeur la plus gaie aux noces des bourgeois, qui dans ce temps avaient lieu à l'Hôtel-de-Ville: là il chantait toutes sortes de chansons d'une voix fort agréable, jouait du cistre, dansait des heures entières avec la fiancée et les jeunes filles, dissimulant fort adroitement son infirmité, et gagnait les bonnes grâces de toute la compagnie. Ce qui plaisait surtout aux époux, c'est qu'il ne manquait pas, à leur noce, de leur faire présent de quelque chaîne d'or et d'ustensiles précieux.

Le bruit de la piété, de la vertu, de la libéralité de l'étranger se répandit dans la ville de Berlin et vint jusqu'aux oreilles de l'élec-

teur. Ce prince pensa qu'un homme aussi honorable devait faire l'ornement de sa cour, et lui fit demander s'il consentirait à accepter une charge; mais l'étranger écrivit à l'électeur une lettre sur un parchemin de deux aunes de long, avec de beaux caractères de cinabre, par laquelle il le remerciait humblement de l'honneur qu'il lui faisait, le suppliant de le laisser jouir de la paisible vie bourgeoise qu'il menait et qui lui donnait tant de jouissance. Il avait, disait-il, choisi Berlin pour y résider, parce que dans aucune autre ville il n'avait trouvé autant de loyauté et de sincérité, des mœurs aussi douces et aussi agréables. L'électeur et sa cour admirèrent cette réponse.

Il arriva que dans le même temps la femme du conseiller Walter Lutkens devint grosse pour la première fois. La vieille matrone Barbara Rolloffin prophétisa que cette jolie femme accoucherait à coup sûr d'un charmant garçon, et la joie du conseiller fut grande.

L'étranger, qui avait assisté à la noce du conseiller, venait de temps en temps le voir, et il se fit ainsi qu'il se trouva un jour chez lui en présence de Barbara Rolloffin.

Dès que la vieille Barbara aperçût l'étranger, elle poussa un grand cri de joie; les rides de

son visage semblèrent s'effacer tout-à-coup, ses lèvres pâles se colorer : bref, on eût dit que la jeunesse et la beauté qui lui avaient depuis long-temps fait leurs adieux, venaient subitement de reparaître.

— Ah! ah! messire écuyer, êtes-vous réellement bien revenu? je vous salue de toute mon âme. Ainsi s'écria Barbara Rolloffin, et elle fut sur le point de se précipiter aux genoux de l'étranger. Celui-ci la regarda d'un air irrité; ses yeux semblaient vomir des flammes; mais personne ne comprit ce qu'il dit à la vieille, qui se retira dans un coin, murmurant à voix basse, pâle et effarée.

— Mon cher M. Lutkens, dit alors l'étranger au conseiller, prenez bien garde qu'il n'arrive quelque mal en votre maison, et que la délivrance de votre femme se fasse heureusement. La vieille Barbara Rolloffin n'est pas aussi adroite dans son art que vous pourriez le penser. Je la connais depuis long-temps, et je sais qu'elle a souvent laissé périr l'accouchée et l'enfant.

Cette rencontre produisit une profonde impression sur le conseiller et sa femme. Ils ne doutaient pas que la vieille Barbara ne se livrât à des pratiques malfaisantes; ils lui dé-

fendirent donc de revenir dans leur maison et se pourvurent d'une autre matrone.

La vieille Barbara entra dans une grande fureur et s'écria que le conseiller et sa femme auraient à se repentir de l'injustice qu'ils lui faisaient.

L'espérance et la joie que nourrissait messire Lutkens se changèrent en une douleur amère, lorsque sa femme, au lieu d'accoucher d'un charmant garçon, mit au monde une affreuse créature. Ce monstre était d'un brun châtain; il avait deux cornes, de gros yeux, point de nez, une large bouche, et une langue blanche et contournée.

Messire Lutkens gémit et se lamenta beaucoup.

— Juste ciel! s'écria-t-il, que vais-je devenir? Mon fils pourra-t-il jamais marcher sur les traces de son père? a-t-on jamais vu un conseiller avec deux cornes sur la tête?

L'étranger consola le pauvre Lutkens, comme il le put faire. Une bonne éducation opérerait beaucoup de choses, lui dit-il. Bien que le nouveau-né ne fût pas d'une forme très orthodoxe, il osait affirmer que ses gros yeux annonçaient beaucoup d'intelligence, et que la sagesse semblait résider sur son front,

entre ses deux cornes. Sans prétendre à la dignité de conseiller, il pouvait devenir un grand savant, et alors sa laideur lui siérait à merveille, et l'on ne pourrait contempler ses traits sans avoir un profond respect pour sa science.

Messire Lutkens ne pouvait se défendre d'attribuer sa disgrâce à la vieille Barbara Rolloffin, qu'on avait vue assise sur le seuil de la porte durant tout le temps de l'accouchement de sa femme. D'ailleurs, la conseillère assurait en pleurant qu'elle n'avait cessé de voir devant ses yeux la laide figure de la vieille matrone.

Messire Lutkens ne put parvenir à former une plainte juridique contre elle, mais le ciel voulut que bientôt tous les méfaits de la matrone vinssent à la lumière du jour.

Un jour, vers midi, il s'éleva un vent terrible et une violente tempête, et les gens de la ville virent la vieille Barbara élevée dans les airs, au-dessus des tours et des toits, retomber doucement dans une prairie, devant la porte de la ville.

Dès ce moment, on ne put douter des rapports de la matrone avec le diable. Messire Lutkens porta sa plainte, et Barbara fut arrêtée.

Elle nia long-temps avec obstination, jusqu'au moment où on lui appliqua la question. Ne pouvant plus supporter cette douleur, elle avoua qu'elle était depuis long-temps en commerce avec Satan en personne, et qu'elle pratiquait toutes sortes de sorcelleries. Elle avait, entre autres, jeté un sort à la femme du conseiller, et, de compagnie avec deux autres sorcières, égorgé beaucoup d'enfans pour faire servir leur graisse à ses compositions magiques.

La vieille sorcière fut condamnée à être brûlée vive sur la place du Marché-Neuf.

Le jour de l'exécution venu, Barbara fut amenée en ce lieu, où l'on avait construit un échafaud. Elle était accompagnée d'une foule innombrable. On lui ordonna de se dépouiller de la belle pelisse qu'elle avait jetée sur ses épaules, mais elle s'y refusa absolument et exigea qu'on l'attachât au poteau ainsi vêtue, ce qui lui fut accordé.

Le bûcher brûlait déjà aux quatre extrémités, lorsqu'on aperçut l'étranger, dont les épaules dépassaient toute la multitude et qui jetait des regards étincelans à la vieille.

De noirs tourbillons de fumée s'élevaient dans les airs; les flammes pétillantes embra-

saient déjà les vêtemens de la vieille, lorsqu'elle s'écria : — Satan! est-ce ainsi que tu tiens le pacte que tu as fait avec moi? A mon secours, Satan! mon temps n'est pas fini.

Et tout-à-coup l'étranger se changea en un rat qui s'élança sous la pelisse de la vieille et l'emporta dans les airs, loin du bûcher, qui s'écroula et s'éteignit.

Le peuple fut saisi d'horreur, et chacun vit que ça avait été le diable en personne qui était venu tromper le conseiller et tant d'honnêtes gens et de femmes vertueuses de la ville.

Tant est grande la puissance du démon, dont nous préserve le Ciel!

FIN DU DIABLE.

IGNACE DENNER.



IGNACE DENNER.

CHAPITRE PREMIER.

Jadis, il y a longues années, vivait, dans une forêt sauvage et solitaire du territoire de Fulda, un brave chasseur, nommé Andrès. Il avait été autrefois chasseur de monseigneur le comte Aloys de Fach, qu'il avait accompagné dans ses longs voyages à travers la belle Italie, et qu'il avait sauvé d'un grand péril, par sa bravoure et son adresse, un jour qu'ils furent attaqués par des brigands, sur une des routes dangereuses du royaume de Naples. A Naples, dans l'auberge où ils descendirent, se trouvait une pauvre et ravissante fille orpheline, que l'hôte avait recueillie par charité, et qu'il traitait fort rudement, l'employant aux plus pénibles travaux de la maison. Andrès chercha à la consoler de ses chagrins autant qu'il put se faire comprendre d'elle, et la

jeune fille conçut tant d'amour pour lui, qu'elle ne voulut plus le quitter, et résolut de le suivre dans la froide Allemagne. Le comte Fach, touché des prières d'Andrès et des larmes de Giorgina, permit à la jeune fille de prendre place sur le siége de la voiture, auprès de son amant, et de faire ainsi ce rude voyage. Déjà avant que de passer les frontière de l'Italie, Andrès se fit marier avec Giorgina; et le comte, de retour dans ses terres, crut bien récompenser son fidèle serviteur, en le nommant son premier garde-chasse. Andrès alla s'établir avec sa femme et son vieux valet, dans la forêt déserte qu'il devait défendre contre les bûcherons et les braconniers; mais au lieu de jouir de l'aisance douce et tranquille que le comte de Fach lui avait annoncée, il mena une vie laborieuse et difficile, et ne tarda pas à tomber dans le chagrin et dans la misère. Le petit traitement qu'il recevait du comte suffisait à peine pour lui procurer des vêtemens ainsi qu'à Giorgina; les légers bénéfices qui lui revenaient dans les ventes de bois étaient fort rares et incertains, et le jardin qu'il cultivait pour son existence était si souvent dévasté par les loups et les sangliers, qu'en une nuit il voyait détruire l'espoir de

toute une année. En outre, sa vie était sans cesse menacée par les brigands et les braconniers. Il remplissait cependant son emploi avec zèle et loyauté, et se fiait à ses dogues fidèles pour le prévenir des attaques nocturnes. Giorgina, qui n'était pas accoutumée à ce climat et à cette façon de vivre, traînait une existence languissante. La couleur brune et animée de son visage s'était changée en un jaune pâle; ses yeux vifs et étincelans avaient perdu leur éclat, et sa taille voluptueuse et arrondie s'amaigrissait chaque jour. Souvent, dans les nuits éclairées par la lune, elle se réveillait en sursaut. Des coups de feu retentissaient au loin dans la forêt; les dogues hurlaient, et son mari, se levant doucement, sortait avec son valet et allait battre le bois. Alors elle priait avec ardeur Dieu et les saints de préserver les jours de son bon époux, et de les retirer tous deux de cet horrible désert. Bientôt la naissance d'un fils augmenta la faiblesse de Giorgina; elle ne quitta plus le lit, et sa fin sembla proche. Le malheureux Andrès errait tout le jour d'un air sombre; la maladie de sa femme lui avait ravi tout son courage. Le gibier se montrait devant lui comme pour le braver; son fusil, dans sa main tremblante, lançait des

balles inutiles, et il était obligé de laisser à son valet le soin d'abattre les pièces qu'il était de son devoir de livrer à monseigneur le comte.



CHAPITRE II.

Un jour, Andrès était assis devant le lit de Giorgina, les yeux fixés sur sa femme chérie, qui respirait à peine, accablée sous le poids d'une douleur mortelle. Dans son désespoir, il avait pris sa main et la tenait en silence, sans entendre les cris de l'enfant qui demandait le sein de sa mère. Le valet était parti dès le point du jour pour Fulda, afin de se procurer quelques remèdes pour la malade. Aucune créature humaine n'apparaissait au loin; le vent seul faisait entendre ses longs sifflemens dans les noirs sapins, et les dogues hurlaient douloureusement, couchés aux pieds de leur malheureux maître. Tout-à-coup Andrès entendit devant la maison comme les pas d'un homme. Il crut que c'était son valet qui revenait, bien qu'il ne l'attendît pas sitôt; mais les chiens s'élancèrent et aboyèrent violemment. Ce devait être un étranger. Andrès

alla ouvrir la porte : un homme se présenta ; il était long et maigre, enveloppé d'un ample manteau, et son bonnet de voyage enfoncé sur ses yeux.

— Eh! dit l'étranger, comment ai-je pu m'égarer ainsi dans ce bois? La tempête descend des montagnes, nous allons avoir un temps terrible. Me permettrez-vous d'entrer dans votre maison, mon cher monsieur? de me reposer et de me rafraichir un peu, afin de pouvoir continuer ma route?

— Ah! monsieur, répondit le pauvre Andrès, vous venez dans une maison de douleur et de misère; et, hors la chaise sur laquelle vous pourrez vous reposer, je n'aurai rien à vous offrir; ma pauvre femme, malade, manque elle-même de tout, et mon valet, que j'ai envoyé à Fulda, ne reviendra que fort tard avec quelques provisions.

En parlant ainsi, ils étaient entrés dans la chambre. L'étranger déposa son bonnet et son manteau, sous lequel il portait une petite cassette et une valise. Il tira aussi un stylet et une paire de pistolets, qu'il mit sur la table. Andrès s'était approché du lit de Giorgina; elle y était étendue sans connaissance. L'étranger s'approcha aussi, regarda long-temps

la malade d'un air pensif, prit sa main et consulta attentivement son pouls. Lorsque Andrés, au désespoir, s'écria : «Ah mon Dieu! elle va mourir! » l'étranger lui répondit : « Nullement, mon ami, soyez tranquille. Il ne manque à votre femme qu'une bonne nourriture, et pour l'instant j'ai un cordial qui lui fera grand bien. Je ne suis pas un médecin, il est vrai, et seulement un marchand; mais je m'entends un peu en médecine, et je possède même plus d'un secret que je débite.»

A ces mots, l'étranger ouvrit sa cassette, en tira une fiole, fit tomber quelques gouttes d'une liqueur rougeâtre sur un morceau de sucre, et le mit dans la bouche de la malade. Puis il prit dans sa valise un petit flacon taillé, rempli de vin du Rhin, et en fit prendre quelques cuillerées à Giorgina. Il commanda à Andrés de placer l'enfant sur le sein de sa mère, et de les laisser tous deux prendre du repos. Andrés regardait cet étranger comme un ange descendu du ciel pour venir à son secours. Il avait d'abord jeté sur lui des regards de défiance; mais la sollicitude qu'il montrait pour Giorgina l'entraînait vers lui. Il lui raconta aussitôt comment il était tombé dans la misère par la faveur que le comte de

Fach avait voulu lui faire, et comment il ne sortirait de sa vie de cet état désespéré et accablant. L'étranger chercha à le consoler, en lui disant que souvent un bonheur inespéré apportait la joie aux plus malheureux, et qu'il fallait bien risquer quelque chose pour changer l'influence de son étoile.

— Ah Seigneur! répondit Andrès, je me fie en Dieu et en l'intercession de ses saints, à qui moi et ma femme nous nous adressons chaque jour. Que puis-je donc faire pour me procurer des biens et de l'argent? J'attends tout de la sagesse du ciel; si je désire de l'aisance, à cause de ma pauvre femme qui a quitté son beau pays pour me suivre dans ce pays sauvage, je ne risquerai pas cependant ma vie pour des biens terrestres et périssables.

L'étranger sourit d'une singulière manière et se disposait à répondre, lorsque Giorgina se réveilla par un profond soupir du sommeil dans lequel elle était plongée. Elle se sentait merveilleusement reconfortée, et son enfant souriait doucement sur son sein. Andrès était hors de lui de joie; il pleurait, il priait, il sautait dans toute la maison. Pendant ce temps le valet était revenu. Il prépara, tant bien que mal, un repas avec ce qu'il avait apporté, et

l'étranger fut invité à en prendre sa part. Celui-ci fit cuire lui-même une soupe pour Giorgina, et on le vit y mettre toutes sortes d'herbes et d'ingrédiens qu'il avait apportés avec lui. La soirée était avancée; l'étranger ne pouvait se remettre en route, il pria qu'on le laissât dormir sur un lit de paille, dans la chambre d'Andrés et de Giorgina. Cela fut accordé. Andrés, que son inquiétude pour sa femme ne laissait pas dormir, remarqua que l'étranger se levait à chaque aspiration pénible que faisait Giorgina, s'approchant tout doucement de son lit, lui tâtant soigneusement le pouls et lui versant quelques gouttes de cordial.

CHAPITRE III.

Lorsque le matin fut arrivé, Giorgina se trouva sensiblement mieux. Andrès remercia du fond de son cœur l'étranger qu'il nommait son ange protecteur. Giorgina prétendait aussi que c'était un envoyé du ciel, descendu sur la terre à sa prière. Ces vives expressions de reconnaissance semblaient un peu embarrasser l'étranger; il répéta plusieurs fois qu'il eût été un monstre, s'il ne se fût pas servi des moyens qu'il avait pour secourir la malade. Au reste, ajouta-t-il, c'était lui qui devait de la reconnaissance à ses hôtes pour l'avoir accuelli malgré leur misère, et il ne voulait pas partir sans leur témoigner sa gratitude. A ces mots, il tira une bourse bien garnie, y prit quelques pièces d'or et les présenta à Andrès.

— Ah monsieur! dit celui-ci, comment ai-je mérité de recevoir autant d'argent de vous? C'était un devoir de chrétien, que de vous rece-

voir dans ma maison, puisque vous vous étiez égaré dans la forêt; et si vous me deviez quelque remerciement, vous m'avez bien récompensé au-delà de ce que je puis dire, en sauvant ma femme d'une mort presque certaine, par votre sagesse et par votre expérience. Ah monsieur! ce que vous avez fait pour moi, je ne l'oublierai jamais; et que Dieu veuille m'accorder la joie de vous récompenser de cette bonne action au prix de ma vie et de mon sang!

A ces mots de l'honnête Andrès, un éclair rapide brilla dans les yeux de l'étranger.

— Mon brave homme, lui dit-il, il faut absolument que vous preniez cet argent; vous devez le faire pour votre femme, à qui il faut procurer une bonne nourriture, afin qu'elle ne retombe pas dans l'état où je l'ai trouvée avec son enfant.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Andrès, mais une voix intérieure me dit que je ne dois pas accepter votre argent sans l'avoir gagné. Cette voix, que je regarde comme celle de mon saint patron, m'a toujours guidé sûrement dans la vie, et m'a protégé contre tous les dangers du corps et de l'âme. Si vous voulez vous montrer généreux envers nous, laissez-moi une fiole de votre merveilleuse médecine, afin que ma

femme s'en serve pour recouvrer ses forces.

Giorgina se souleva sur son lit, et le regard douloureux qu'elle jeta sur Andrès semblait le supplier de ne pas se montrer si rigoureux, et d'accepter les dons de cet homme bienfaisant. L'étranger remarqua ce mouvement et dit : « Allons, puisque vous ne voulez pas absolument accepter mon argent, j'en fais présent à votre chère femme, qui ne se refusera pas comme vous à la bonne volonté que j'ai de vous sauver. »

Il prit de nouveau sa bourse, et, s'approchant de Giorgina, il lui donna une fois plus d'or qu'il n'en avait offert à Andrès. Giorgina regarda le bel or étincelant avec des yeux brillans de joie ; elle ne pouvait trouver la force de dire un seul mot de reconnaissance, et de grosses larmes coulaient de ses joues. L'étranger se détourna promptement d'elle, et dit à Andrès : « Voyez, bon homme, vous pouvez accepter mes dons sans scrupule, puisque je partage avec vous un extrême superflu. Je veux bien convenir que je ne suis pas ce que je semble. D'après mon modeste accoutrement, et comme je voyage à pied ainsi qu'un pauvre mercier, vous croyez sans doute que je suis pauvre, et que je vis des maigres profits que je fais dans les marchés et dans les foires : il faut

donc que je vous dise que le commerce de bijoux précieux, que je fais depuis longues années, a fait de moi un homme riche, et que je n'ai conservé cette simple manière de vivre que par une vieille habitude. Dans cette petite valise et dans cette cassette, je porte des joyaux et des pierres taillées fort anciennement, qui valent des milliers et des milliers de ces pièces d'or. J'ai fait cette fois de très-beaux gains à Francfort, et ce que je donne à votre femme n'est pas la centième partie de mon bénéfice. Au reste, je ne vous donne aucunement cet argent pour rien, mais j'exige de vous toutes sortes de complaisances. Je voulais aller, comme d'ordinaire, de Francfort à Cassel, et je me suis trompé de chemin. En marchant, j'ai reconnu que la route qui passe par cette forêt, et que les voyageurs redoutent, est fort agréable pour un piéton ; aussi je veux désormais la prendre et m'arrêter chez vous. Vous me reverrez donc chaque année deux fois, savoir : à Pâques, lorsque je vais de Francfort à Cassel ; et à la fin du printemps, quand je reviens de la foire de Saint-Michel, de Leipsick à Francfort, d'où je gagne la Suisse et quelquefois l'Italie. Alors, pour me rembourser, vous m'hébergerez un, deux ou même trois jours, et c'est la première complaisance que j'exige de vous.

» Ensuite, je vous prie de garder chez vous, jusqu'au printemps, cette petite cassette, où sont des marchandises dont je n'ai pas besoin à Cassel, et qui me gêne dans mes courses. Je ne vous cache point que ces marchandises sont fort précieuses. La loyauté et la piété que vous m'avez montrées me donnent toute confiance en vous, et je ne vous recommande point de les garder avec soin. C'est là le second service que je vous demande. Le troisième vous semblera le plus pénible ; c'est celui qui me sera le plus utile. Il faut que vous quittiez pour aujourd'hui votre femme, et que vous consentiez à me conduire, par la forêt, jusqu'à la route de Hirschfeld, où je trouverai des gens de connaissance avec qui je partirai pour Cassel. Car, outre que je ne connais pas ces bois, et que je pourrais m'y perdre une seconde fois, le chemin n'est pas rassurant pour un homme comme moi ; vous, on vous connaît pour le garde-chasse du pays, et personne ne songera à vous attaquer. On disait à Francfort qu'une troupe de brigands qui infestaient autrefois les environs de Schaffhouse, et qui s'étendait jusqu'à Strasbourg, s'était jetée dans le pays de Fulda, afin de s'en prendre aux négocians qui vont de Leipsick à Francfort. Il serait fort possible qu'en ma qualité

de marchand de diamans, je leur fusse signalé depuis Francfort. Si donc j'ai mérité quelque remercîment pour avoir sauvé la vie de votre femme, vous pouvez me rendre le même service en me servant de guide. »

Andrès se prépara avec joie à faire tout ce qu'on exigeait de lui, et il se mit aussitôt en état de partir, en endossant son uniforme et prenant son fusil à deux coups et son couteau de chasse, et en ordonnant au valet d'accoupler les deux dogues. Pendant ce temps, l'étranger avait ouvert sa cassette, et en avait tiré de magnifiques parures, des colliers, des pendans d'oreille, des chaînes qu'il étendait sur le lit de Giorgina, qui ne pouvait cacher son étonnement et son admiration pour toutes ces belles choses. Mais lorsque l'étranger la pria de passer à son cou une des plus belles chaînes, de mettre à ses bras de magnifiques bracelets, et qu'il lui présenta un petit miroir de poche pour se regarder à son aise, Andrès dit à l'étranger : « Ah monsieur ! pourquoi exciter l'envie de cette pauvre femme par des choses qui ne lui conviennent pas et qu'elle ne saurait même désirer ? Ne vous fâchez pas, monsieur, mais la simple chaîne de corail rouge que Giorgina avait à son cou la première fois

que je la vis à Naples, est mille fois plus chère pour moi que tous ces brillans trompeurs. »

— Vous êtes aussi trop rigoureux, dit l'étranger en riant d'un air moqueur, de ne pas accorder à votre femme malade l'innocent plaisir de se parer avec ces joyaux, qui ne sont pas trompeurs, mais bien réels. Ne savez-vous pas que ce sont de telles choses qui causent aux femmes leurs plus grandes joies? Et ce que vous venez de dire, que de semblables parures ne conviennent pas à Giorgina, moi je prétends le contraire. Votre femme est assez jolie pour se parer, et vous ignorez si elle ne sera pas un jour assez riche pour posséder et pour porter de tels joyaux.

Andrès dit d'un ton expressif : — Je vous en prie, monsieur, ne tenez pas ces discours séducteurs et mystérieux. Voulez-vous donc tourner la tête à ma pauvre femme, et lui donner une vaine envie de cet éclat mondain, afin qu'elle ne sente que plus durement le poids de notre misère, et qu'elle perde le peu de gaîté qu'elle a conservé? Renfermez toutes ces belles choses, monsieur; je les conserverai avec soin jusqu'à ce que vous reveniez. Mais dites-moi, au nom du ciel, s'il vous arrivait un malheur et que vous ne revinssiez pas dans ma maison, où faudrait-il porter cette cassette? combien de

temps attendrai-je avant que de la remettre à celui que vous me désignerez, et quel est votre nom, à vous-même, de grâce?

— Je me nomme, dit l'étranger, Ignace Denner, et je suis, comme vous le savez déjà, marchand et négociant. Je n'ai ni femme ni enfans, et mes parens demeurent dans le canton de Wallis; mais je ne saurais les estimer ni les aimer, puisqu'ils ne faisaient aucun cas de moi lorsque j'étais pauvre. Si je ne reparaissais pas d'ici à trois ans, gardez sans crainte cette cassette; et comme je sais que vous vous feriez scrupule d'accepter de moi ce riche héritage, je le lègue, dans le cas que j'indique, à cet enfant, à qui je vous prie de donner le nom d'Ignace.

Andrès ne savait que penser de la grandeur d'âme et de la générosité de l'étranger. Il restait tout stupéfait devant lui, tandis que Giorgina le remerciait de ses bonnes intentions, et l'assurait qu'elle prierait Dieu et les saints de le protéger dans ses voyages, et de le ramener heureusement dans cette maison. L'étranger sourit d'une singulière manière, selon sa coutume, et répondit que la prière d'un jolie femme aurait sans doute plus d'efficacité que les siennes; qu'ainsi il la laisserait prier, et que pour lui il se confierait en la

vigueur de ses membres et en la bonté de ses armes.

Cette réponse de l'étranger déplut fort au pieux Andrès; cependent, il renferma en lui-même ce qu'il allait dire, et pressa l'étranger de partir, attendu qu'il serait obligé de revenir tard dans la nuit, et que sa femme en concevrait de l'inquiétude.

En partant, l'étranger dit encore à Giorgina qu'il lui permettait expressément de se parer de ses diamans si cela lui faisait plaisir, puisqu'elle manquait totalement de distraction dans cette forêt solitaire. Giorgina rougit du plaisir secret qu'elle éprouvait de pouvoir satisfaire ce penchant particulier à toutes les femmes, et surtout à celles de sa nation, pour les pierreries et les parures; et Denner se mit en marche avec Andrès, à travers le bois sombre et désert. Dans un épais taillis, les dogues se mirent à flairer tout autour d'eux, et à regarder leur maître d'un air prudent et avisé.

— Il ne fait pas bon ici, dit Andrès en armant la batterie de son fusil, et il marcha devant l'étranger avec ses chiens fidèles. Souvent il croyait entendre du bruit dans les arbres, et quelquefois il apercevait au loin

une figure sombre qui disparaissait sous les feuilles. Il voulut découpler ses chiens.

— Ne faites pas cela, mon cher homme! s'écria Denner; car je puis vous assurer que vous n'avez pas la moindre chose à craindre.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un grand coquin aux cheveux touffus, à la longue moustache, et tenant un fusil à la main, sortit du fond du bois. Andrès le mit en joue.

— Ne tirez pas, ne tirez pas! s'écria Denner. L'homme noir fit un signe amical et se perdit dans les arbres. Enfin, ils arrivèrent à l'extrémité de la forêt, sur une route animée.

— Maintenant je vous remercie de tout mon cœur, dit Denner; retournez dans votre maison. Si vous rencontrez quelques tournures comme celle que nous venons de voir, tenez vos chiens en laisse, ne vous occupez pas d'elles, et continuez tranquillement votre chemin; vous arriverez heureusement chez vous sans danger.

Andrès ne savait ce qu'il devait penser de cet homme qui avait le pouvoir de bannir les mauvais esprits, et il ne concevait pas pourquoi il avait eu besoin de se faire accompagner à travers la forêt. Il revint, en effet, avec sécurité dans sa demeure et y trouva Giorgina levée et rétablie, qui vint se jeter dans ses bras.

CHAPITRE IV.

Grace à la libéralité du marchand étranger, le petit ménage d'Andrès prit une toute autre face. A peine Giorgina fut-elle rétablie, qu'il se rendit avec elle à Fulde, et y acheta beaucoup de choses qui donnèrent à leur maison l'apparence d'un certain bien-être. Il arriva aussi que, depuis la visite de l'étranger, les braconniers et les bûcherons semblaient bannis du voisinage, et Andrès put remplir tranquillement son poste. Son bonheur à la chasse était aussi certain, et comme jadis, il manquait rarement son coup. L'étranger revint à la Saint-Michel et resta trois jours. En dépit des refus obstinés de ses hôtes, il se montra aussi généreux que la première fois : il leur dit que c'était une fois sa volonté que de les mettre dans l'aisance, afin de se rendre à lui-même plus commode et plus agréable la maison où il avait dessein de s'arrêter quelquefois.

La charmante Giorgina put alors s'habiller avec plus de soin. Elle avoua à Andrès que l'étranger lui avait fait présent d'une belle épingle en or, travaillée artistement, semblable à celle que les femmes et les filles de certaines parties de l'Italie portent dans leurs cheveux rassemblés en grosses touffes. Andrès prit un air sombre; mais au même instant, Giorgina, qui était sortie de la chambre, revint en sautant, habillée et parée exactement comme elle était lorsque Andrès l'avait vue pour la première fois à Naples. La belle épingle d'or brillait dans ses cheveux noirs qu'elle avait ornée, avec une intention pittoresque, de fleurs variées, et Andrès ne put s'empêcher de convenir que le présent de l'étranger était bien fait pour réjouir sa Giorgina.

Andrès dit ces paroles avec simplicité; Giorgina prétendit que l'étranger était leur ange gardien, qu'il les avait tirés de la plus profonde misère pour les mettre dans l'aisance, et qu'elle ne comprenait pas pourquoi Andrès se montrait si réservé, si silencieux, et en général aussi triste avec lui.

—Ah ma bien aimée! dit Andrès, la voix intérieure qui me dit jadis que je ne devais rien accepter de l'étranger, cette voix n'a cessé de

me parler. Je suis souvent tourmenté par ses reproches; il me semble qu'un bien mal acquis est entré dans ma maison avec son argent. Sans doute aujourd'hui je puis me fortifier plus souvent par un bon plat, par un coup de vin généreux ; mais crois-moi, ma chère Giorgina, si nous avions eu une bonne vente, et qu'il nous fût venu quelques gros de plus, bien gagnés, je trouverais un meilleur goût à notre pauvre bière qu'au bon vin que nous apporte l'étranger. Je ne puis absolument pas me familiariser avec ce singulier marchand, et souvent en sa présence j'éprouve un malaise involontaire. As-tu remarqué, chère Giorgina, qu'il ne regarde jamais personne en face ; et souvent ses regards étincèlent si fort du fond de ces petits yeux creux, et il rit d'un air si rusé, que le frisson s'empare de moi. Ah! puissent mes soupçons ne pas se réaliser!

Giorgina chercha à détourner son mari de ces sombres pensées, en assurant qu'elle avait souvent vu dans son pays, et surtout dans l'auberge de ses parens adoptifs, des gens d'un extérieur repoussant, en qui elle avait reconnu par la suite d'excellentes qualités. Andrès parut rassuré; mais, dans le fond de son âme, il se promettait d'être sur ses gardes.

CHAPITRE V.

L'ÉTRANGER revint chez Andrès, lorsque le fils de celui-ci, fort bel enfant et l'image de sa mère, eut atteint l'âge de neuf mois. C'était le jour de la fête de Giorgina; elle avait paré avec soin son enfant, s'était habillée elle-même dans son cher costume napolitain, et avait préparé un meilleur repas que de coutume, auquel l'étranger ajouta une bouteille tirée de sa valise. Lorsqu'ils furent à table, l'étranger, regardant l'enfant qui lui souriait d'un air intelligent, dit : — Votre fils promet en vérité beaucoup, et c'est dommage que vous ne puissiez lui donner une éducation convenable. J'aurais bien une proposition à vous faire; mais vous la rejetterez, quoique je n'aie en vue, en vous la faisant, que votre avantage et votre bonheur. Vous savez que je suis riche et sans héritiers; je me sens une tendresse et un penchant tout particuliers

pour cet enfant. Donnez-le moi ; je l'emporterai à Strasbourg, où il sera fort bien élevé par une vieille et honorable dame qui est mon amie : vous serez ainsi débarrassés d'une lourde charge ; mais il faut que vous preniez promptement votre résolution, car je suis forcé de partir ce soir même. J'emporterai sur mes bras votre enfant jusqu'au prochain village, et là je prendrai une voiture.

A ces paroles de l'étranger, Giorgina lui arracha avec violence l'enfant qu'il avait pris sur ses genoux, et le serra sur son sein en l'arrosant de larmes.

— Voyez, monsieur, dit Andrès, comme ma femme répond à votre proposition ! J'ai les mêmes sentimens qu'elle. Il se peut que votre intention soit bonne ; mais comment avez-vous pu songer à nous enlever ce que nous avons de plus cher au monde ? comment pouvez-vous nommer un fardeau ce qui doit charmer notre vie, fussions-nous encore dans la misère profonde d'où votre bonté nous a tirés ? Vous nous avez dit que vous êtes sans femme et sans enfans ; alors vous ignorez la félicité qui descend du ciel sur une femme et un mari à la naissance d'un fils. C'est de l'amour le plus céleste dont ils sont remplis, en con-

templant cette créature muette étendue sur le sein de sa mère, et qui dit cependant avec éloquence toute leur joie et leur bonheur. Non, mon cher monsieur! quelque grands que soient vos bienfaits, ils ne sont pas d'un aussi grand prix pour nous, que la possession de notre enfant; car tous les trésors du monde ne nous le remplaceraient pas. Ne nous traitez pas d'ingrats, mon cher monsieur, parce que nous refusons de céder à vos demandes. Si vous étiez père vous-même, nous n'aurions pas besoin de nous excuser auprès de vous.

— Allons, allons, dit l'étranger en regardant de côté d'un air sombre, je croyais bien faire en rendant votre fils riche et heureux. Si vous n'êtes pas contens, n'en parlons plus.

Giorgina baisa et caressa son enfant, comme s'il eût été sauvé d'un grand danger. L'étranger sembla reprendre sa sérénité; il était toutefois facile de s'apercevoir que le refus de son hôte l'avait chagriné. Au lieu de partir le soir même, comme il l'avait annoncé, il resta trois jours encore, durant lesquels, au lieu de passer comme d'ordinaire son temps auprès de Giorgina, il s'en alla à la chasse avec Andrès, et se fit conter beaucoup de choses sur le comte Aloys de Fach. Lorsque dans la suite

Ignace Denner revint chez son ami Andrès, il ne parla plus de son projet d'élever l'enfant. Il se montra amical comme devant, et continua de faire de riches cadeaux à Giorgina, à qui il permit de se parer des diamans qu'il lui avait confiés. Souvent Denner voulait jouer avec l'enfant, mais celui-ci le repoussait et se mettait à pleurer; il se refusait absolument à se laisser prendre par l'étranger, comme s'il eût eu connaissance de la proposition que celui-ci avait faite à ses parens.

CHAPITRE VI.

L'ÉTRANGER avait continué de visiter Andrès depuis deux ans, et le temps ainsi que l'habitude avaient enfin triomphé de la défiance de celui-ci contre Denner. Au printemps de la troisième année, lorsque le temps où Denner avait coutume de se montrer était déjà passé, on frappa par une nuit orageuse à la porte d'Andrès, et plusieurs voix rauques se firent entendre. Il se leva tout effrayé; mais lorsqu'il se mit à la fenêtre en demandant qui venait le troubler de la sorte, et en menaçant de lâcher ses dogues, on lui répondit qu'il pouvait ouvrir à un ami, et il reconnut la voix de Denner. Il alla ouvrir la porte de la maison avec une lumière à la main, et Denner se présenta en effet devant lui. Andrès lui dit qu'il croyait avoir entendu plusieurs voix, mais Denner lui répondit que le bruit du vent l'avait trompé. Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre,

Andrès ne fut pas peu étonné en s'apercevant que l'extérieur de Denner avait entièrement changé : au lieu de son costume gris uni, il portait un juste-au-corps d'une couleur rouge foncée, et un large ceinturon de cuir qui soutenait un stylet et des pistolets ; il était en outre armé d'un sabre, et son visage n'avait pas non plus le même aspect, car il portait de longues et épaisses moustaches.

— Andrès ! dit Denner en lui lançant des regards étincelans ; Andrès, lorsqu'il y a trois ans j'enlevai ta femme à la mort, tu désiras que Dieu voulût bien t'accorder l'occasion de payer ce bienfait de ta vie et de ton song! Ton désir est rempli, et le moment de me prouver ta reconnaissance est venu. Habille-toi; prends ton fusil et viens avec moi : à quelques pas de ta maison, tu apprendras le reste.

Andrès ne savait que penser des discours de son hôte ; il lui répondit cependant qu'il était prêt à tout entreprendre pour lui, à moins que cela ne fût quelque chose contre la vertu et la religion.

—Tu peux être tranquille là-dessus, lui dit Denner en riant et en lui frappant sur l'épaule; et voyant que Giorgina, qui s'était levée toute tremblante, s'attachait à son mari, il la prit

dans ses bras et lui dit en la repoussant doucement : — Laissez aller votre mari avec moi ; dans peu d'heures il sera de retour sain et sauf, et il vous rapportera quelque bonne chose. Vous ai-je jamais fait de mal ? Vous êtes des gens singulièrement défians !

Andrès hésitait encore à le suivre ; Denner se tourna vers lui avec colère :

— J'espère que tu tiendras ta parole, dit-il ; il s'agit de voir si l'on peut se fier à tes promesses !

Andrès fut alors bientôt habillé et suivit Denner qui le précédaït d'un pas rapide. Ils avaient traversé les taillis jusqu'à une petite pelouse assez spacieuse ; là, Denner siffla trois fois si fortement, que tous les halliers en retentirent, et de toutes parts se montrèrent des feux dans les broussailles, jusqu'à ce qu'un grand nombre de figures sinistres pénétrât jusqu'à eux et vînt les environner. Un des nouveaux-venus sortit du cercle et s'approcha d'Andrès en disant :

— C'est-là notre nouveau compagnon, sans doute ?

— Oui, répondit Denner. Je viens de le faire sortir de son lit. Il va faire son coup d'essai, et nous pouvons commencer sur-le-champ.

A ces mots, Andrès se réveilla comme d'une lourde ivresse ; une sueur froide découlait de son front, mais il se remit aussitôt et s'écria :

— Quoi ! misérable trompeur, tu te donnais pour un marchand, et tu n'es qu'un indigne bandit ! Jamais je ne serai ton compagnon ; jamais je ne prendrai part à tes actions infernales, toi qui as voulu me séduire avec l'adresse de Satan lui-même ! Laisse-moi m'éloigner, scélérat, et quitte cette contrée ; autrement je te dénoncerai à l'autorité, et tu recevras le prix de tes crimes ; car je sais maintenant, tu es ce fameux Ignace qui a désolé le pays avec sa bande, par ses excursions et ses brigandages.

Denner se mit à rire.

—Quoi ! misérable lâche, dit-il, tu oses me braver et tu veux te soustraire à mon pouvoir !... N'es-tu pas depuis long-temps notre compagnon ? ne vis-tu pas déjà, depuis trois années, de notre argent ? ta femme ne se pare-t-elle pas de notre butin ?.... et tu ne veux pas travailler pour payer ta part ? Si tu ne nous suis pas volontairement, je te fais garotter et j'envoie mes camarades brûler ta maison, égorger ta femme et ton enfant. Allons, choisis : il est temps ; il faut partir !

Andrès vit bien que la moindre hésitation coûterait la vie à sa chère Giorgina et à son enfant ; et, tout en maudissant ce traître, il résolut de céder en apparence à sa volonté, mais de se conserver pur et de profiter de son affiliation à la bande pour faire découvrir ses traces. Andrès déclara donc que la reconnaissance l'obligeait à risquer sa vie pour son bienfaiteur, et qu'il était prêt à faire l'expédition, demandant seulement qu'en sa qualité de novice on n'exigeât pas qu'il y prît une part trop active. Denner loua sa résolution et lui répondit qu'il n'exigeait de lui que le service d'éclaireur, parce qu'il pouvait se rendre ainsi d'une grande utilité à sa troupe.

CHAPITRE VII.

Il ne s'agissait pas de moins que d'attaquer et de piller la métairie d'un riche fermier, située non loin de la forêt. On savait que ce dernier venait de recevoir une somme d'argent pour le grain qu'il avait vendu à la dernière foire, et les bandits se promettaient une ample récolte. Les lanternes furent éteintes, et ils se mirent en marche vers le bâtiment, que quelques-uns d'entre eux entourèrent. Les autres escaladèrent les murs et s'élancèrent dans la cour; d'autres furent chargés de faire sentinelle, et Andrès resta avec ces derniers. Bientôt il entendit les brigands qui brisaient les portes, les malédictions des assaillans, les cris, les plaintes de ceux qu'on maltraitait. Il y eut un coup de feu; le fermier, homme de cœur, s'était défendu. Puis tout devint calme. Les serrures qu'on arrachait, les caisses que traînaient les bandits, causaient

seules quelque rumeur. Sans doute un des gens de la ferme s'était enfui vers le village ; car tout-à-coup le tocsin retentit dans les ténèbres, et bientôt on vit une grande multitude accourir, avec des flambeaux, du côté de la métairie. Les coups de feu se succédèrent alors sans interruption ; les voleurs s'assemblèrent dans la cour et abattirent indistinctement tout ce qui se présentait aux portes. Ils avaient aussi allumé leurs torches. Andrès, placé sur une hauteur, pouvait tout voir distinctement. Il aperçut avec épouvante, parmi les paysans, des chasseurs à la livrée de son maître, le comte de Fach ! Que devait-il faire ? Se rendre auprès d'eux, cela était impossible : la fuite la plus rapide pouvait seule le sauver ; mais il était là comme enchaîné, regardant fixement dans la cour de la ferme, où le combat devenait de plus en plus meurtrier ; car les chasseurs du comte avaient pénétré dans l'intérieur par une petite porte, et ils en étaient venus aux mains avec les brigands. Ceux-ci, forcés de battre en retraite, se retirèrent du côté où se trouvait Andrès. Il vit Denner, qui rechargeait sans cesse son arme et tirait toujours sans manquer son coup. Un jeune homme richement vêtu, environné par

les chasseurs, semblait les commander. Denner l'ajusta; mais avant qu'il eût fait feu, il fut atteint lui-même par une balle et tomba. Les bandits s'enfuirent. Déjà les chasseurs accouraient lorsque Andrès, poussé par une force irrésistible, s'élança vers Denner, le souleva avec vigueur, le prit sur ses épaules et s'enfuit en l'emportant. Il atteignit lentement la forêt, sans être poursuivi. Quelques coups de feu se firent encore entendre, et bientôt un profond silence leur succéda.

— Mets-moi à terre, Andrès, dit Denner; je suis blessé au pied. Malédiction! pourquoi faut-il que je sois tombé! Cependant je ne crois pas que ma blessure soit grave.

Andrès obéit; Denner tira une petite fiole de phosphore de sa poche, et à cette clarté, Andrès put visiter la blessure. Une balle avait touché le pied du bandit, d'où le sang s'échappait en abondance. Andrès pansa la blessure avec son mouchoir, et Denner donna un léger coup de sifflet, auquel on répondit de loin. Alors il pria Andrès de le conduire vers une partie de la forêt qu'il désigna. Là ils ne tardèrent pas à apercevoir une faible clarté, vers laquelle ils se dirigèrent. Le reste des bandits s'était rassemblé dans ce lieu. Tous exprimè-

rent la joie à la vue de Denner, et ils félicitèrent Andrès qui resta muet et renfermé en lui-même. On reconnut que la moitié de la bande à peu près avait été tuée ou blessée ou prisonnière ; cependant quelques-uns des bandits étaient parvenus à emporter quelques caisses et une grosse somme d'argent.

— J'ai sauvé ta femme, dit Denner à Andrès; mais toi, dans cette nuit, tu m'as arraché à une mort certaine : nous sommes quittes! Tu peux retourner dans ta demeure. Dans peu de jours, demain peut-être, nous quittons le pays. Tu n'as donc pas à craindre qu'il t'arrive quelque chose de semblable à ce qui s'est passé aujourd'hui. Tu es un sot qui craint Dieu, par conséquent bon à rien. Cependant il est juste que tu aies ta part du butin que nous avons fait aujourd'hui, et que tu sois récompensé de ma délivrance. Prends ce sac plein d'or en souvenir de moi; dans un an, j'espère te revoir.

— Que Dieu me préserve de toucher un seul pfenning de tout cet argent! s'écria Andrès. Ne m'avez-vous pas forcé, par les plus horribles menaces, de marcher avec vous? Il se peut que ce soit un péché que de t'avoir sauvé la vie, misérable coquin; le Seigneur

me le pardonnera dans sa clémence. Mais sois assuré que si tu ne quittes pas au plus tôt le pays; que si j'entends parler d'un seul vol, d'un seul meurtre, je cours sur-le-champ à Fulda pour dénoncer ton repaire à l'autorité.

Les brigands voulurent se jeter sur Andrès, mais Denner les arrêta en disant : « Laissez donc parler ce drôle, qu'importe? » Et il ajouta: « Andrès, tu es en mon pouvoir, ainsi que ta femme et ton enfant; mais vous n'avez rien à craindre, si tu me promets de garder un éternel silence sur les événemens de cette nuit. Je te le conseille d'autant plus que ma vengeance t'atteindrait partout, et que l'autorité t'absoudrait difficilement, toi qui vis depuis si long-temps de mes dons. De mon côté, je te promets de quitter le pays, et de ne plus faire d'entreprise ici avec ma bande. »

Après qu'Andrès eût forcément accepté ces conditions, il fut emmené par deux des bandits hors du bois, et il était déjà grand jour lorsqu'il revint chez lui embrasser sa Giorgina à demi-morte d'inquiétude et d'effroi. Il lui dit vaguement que Denner s'était montré à ses yeux comme un scélérat, et qu'il avait rompu tout commerce avec lui.

— Mais la boite de bijoux? lui dit Giorgina.

Ces paroles tombèrent sur le cœur d'Andrès, comme un fardeau pesant. Il n'avait pas songé aux joyaux que Denner avait laissés chez lui, et il se mit à délibérer en lui-même sur ce qu'il fallait faire. Il pensait, il est vrai, à les porter à Fulda, et à les remettre aux magistrats; mais comment eût-il pu découvrir l'origine de ce dépôt, sans rompre le serment qu'il avait fait à Denner? Il résolut enfin de conserver ce dépôt avec soin, jusqu'à ce que le hasard lui fournît l'occasion de le remettre à Denner ou à l'autorité, sans se compromettre.

L'attaque de la métairie avait répandu une terreur extrême dans le pays, car c'était l'entreprise la plus hardie que les voleurs eussent tentée depuis plusieurs années, et un sûr témoignage que la bande s'était considérablement augmentée. La présence fortuite du neveu du comte de Fach et de ses chasseurs dans le village avait seule sauvé la vie du fermier. Trois des voleurs restés sur la place vivaient encore le lendemain, et on espérait les guérir de leurs blessures. On les avait soigneusement renfermés dans la prison du village; mais lorsqu'on vint les chercher pour les transférer à la ville, on les trouva percés de mille coups. Tout espoir d'obtenir quelques renseignemens sur la

bande s'évanouit de la sorte. Des patrouilles de cavaliers parcouraient incessamment la forêt, et Andrès tremblait sans cesse qu'on n'arrêtât quelque bandit ou Denner lui-même, qui eussent pu l'accuser. Pour la première fois, il éprouvait les tourmens d'une mauvaise conscience, et cependant il ne se sentait coupable que d'un excès d'amour pour sa femme et son enfant.



CHAPITRE VIII.

—

Toutes les recherches furent inutiles, il fut impossible de découvrir la trace des bandits, et Andrès se convainquit bientôt que Denner avait tenu parole, et qu'il avait quitté le pays avec sa bande. L'argent qu'il avait reçu de Denner, ainsi que l'épingle d'or, furent déposés dans la cassette où se trouvaient les autres bijoux, car Andrès ne voulait pas se souiller en touchant à des présens dont la source était si impure. Il arriva ainsi qu'il ne tarda pas à retomber dans sa première misère; mais peu à peu son âme devint plus calme et plus tranquille. Après deux ans, sa femme mit au monde un second fils, sans toutefois devenir malade comme la première fois. Un soir, Andrès était assis auprès de sa femme, qui tenait sur son sein le nouveau né, tandis que l'aîné jouait avec un gros chien qui, en

sa qualité de favori du maître, avait le privilége de rester dans sa chambre, lorsque le valet entra et annonça qu'un homme, qui lui semblait fort suspect, rodait depuis une heure autour de la maison. Andrès se disposait à sortir avec son fusil, lorsqu'il entendit prononcer son nom. Il ouvrit la fenêtre et reconnut, au premier coup-d'œil, l'odieux Ignace Denner, qui avait repris son habit de marchand et qui portait une valise sous son bras.

—Andrès! s'écria Denner, il faut que tu me donnes un asile pour cette nuit..... Demain je continuerai ma route.

— Quoi! scélérat, s'écria Andrès hors de lui, tu oses te montrer ici?.... Ne t'ai-je pas tenu parole? Mais toi, remplis-tu la promesse que tu as faite de ne jamais reparaître en ce pays? Je ne souffrirai pas que tu franchisses le seuil de ma porte. Éloigne-toi bien vite, ou je te tue! Mais non; attends, je vais te jeter ton or et tes bijoux avec lesquels tu voulais séduire ma femme; puis, tu te retireras. Je t'accorde un délai de trois jours, après lequel, si je retrouve la moindre trace de ton passage ou de celui de ta bande, je cours à Fulda et je découvre à l'autorité tout ce que je sais. Exécute les menaces que tu m'as fai-

tes, si tu l'oses; moi je me fie en l'assistance de Dieu, et je saurai me défendre!

A ces mots, Andrès chercha la cassette pour la jeter; mais lorsqu'il revint près de la fenêtre, Denner avait disparu. Andrès vit bien que le retour de Denner le mettait en danger : il passa plusieurs nuits à veiller; mais le calme de la maison ne fut pas troublé, et il pensa que Denner n'avait fait que passer par la forêt. Pour mettre fin à son inquiétude, et pour apaiser sa conscience, qui lui faisait d'amers reproches, il résolut de ne pas garder le silence et d'aller remettre la cassette entre les mains des magistrats de Fulda. Andrès n'ignorait pas qu'il n'échapperait pas à un châtiment; il comptait toutefois en le mérite d'un aveu sincère, ainsi qu'en la protection de son maître le comte de Fach, qui avait toujours eu à se louer de lui. Mais le matin, au moment où il se disposait à partir, il lui vint un message du comte qui lui recommandait de se rendre à l'heure même au château. Au lieu de prendre le chemin de Fulda, il suivit donc le messager, non sans que le cœur lui battît d'inquiétude.

En entrant au château, on l'introduisit aussitôt chez le comte.

— Réjouis-toi, Andrès, lui dit celui-ci; il vient de t'arriver un bonheur inespéré. Tu te souviens sans doute de notre vieil hôte grondeur de Naples, le père adoptif de ta Giorgina. Il est mort; mais avant de quitter ce monde, le souvenir des mauvais traitemens qu'il a fait subir à cette pauvre orpheline l'a tourmenté, et il lui a laissé deux mille ducats qui se trouvent déjà en lettres de change, à Francfort, et que tu pourras recevoir chez mon banquier. Si tu veux partir dès cet instant pour Francfort, je te ferai expédier les certificats dont tu as besoin.



CHAPITRE IX.

La joie privait Andrès de la parole, et le comte paraissait prendre du plaisir à la satisfaction de son fidèle serviteur. Celui-ci résolut de procurer à sa femme une douce surprise, et le jour même il se dirigea vers Francfort, après avoir fait dire à Giorgina que le comte l'avait chargé d'une dépêche qui le retiendrait durant quelques jours loin de sa maison.

A Francfort, le banquier du comte, à qui il s'adressa, le renvoya à un autre marchand, qui était chargé d'acquitter le legs; et Andrès reçut en effet cette somme qu'on lui avait annoncée. Songeant toujours à Giorgina, rêvant au moyen de lui causer une plus vive joie, il acheta pour elle une foule de jolis objets, et entr'autres une épingle d'or toute semblable à celle que Denner lui avait donnée; et comme sa valise était devenue trop lourde pour un piéton, il se procura un che-

val. C'est ainsi qu'il se remit en route, après six jours d'absence, le cœur joyeux et l'esprit en repos.

Il eut bientôt atteint la foresterie et sa demeure. La maison était soigneusement fermée. Il appela à haute voix son valet, Giorgina : personne ne répondit. Les chiens, renfermés dans le chenil, hurlaient avec fureur; alors il soupçonna quelque grand malheur, frappa avec violence et répéta mille fois le nom de Giorgina.

Un léger bruit se fit entendre à une fenêtre du toit, et Giorgina s'y montra.

— Ah Dieu! Andrès, est-ce toi? Que le ciel soit loué, puisque te voilà de retour!

— La porte s'ouvrit, et Giorgina, pâle, abattue, tomba dans les bras de son mari, en poussant des gémissemens. Pour lui, il resta long-temps immobile; enfin il la prit dans ses bras, car elle tombait en faiblesse, et la porta dans sa chambre. Mais une horreur profonde s'empara de lui en entrant.

Les murs, le pavé, étaient couverts de larges taches de sang, et son plus jeune fils était étendu sur son berceau, la poitrine ouverte et déchirée.

— Où est George? où est George? s'écria

enfin Andrès dans un affreux désespoir; mais au même moment il vit l'enfant accourir du haut de l'escalier, en appelant son père. Des ustensiles brisés, des meubles renversés se trouvaient dans tous les coins. La lourde et énorme table, qui d'ordinaire était placée près de la muraille, avait été traînée au milieu de la chambre; une pince de forme singulière, plusieurs fioles et une clef tachées de sang y avaient été jetées pêle-mêle. Andrès tira son pauvre enfant du berceau; Giorgina le comprit, apporta un drap dans lequel ils l'enveloppèrent; puis ils allèrent l'ensevelir dans le jardin. Andrès fit une petite croix en bois de chêne, et la plaça sur le tombeau. Pas une parole, pas un son ne s'échappa des lèvres de ces malheureux époux. Ils avaient achevé leur tâche dans un profond et morne silence; ils s'assirent alors devant la maison, à la clarté du crépuscule, et restèrent l'un près de l'autre, leurs regards fixés sur l'horizon. Ce ne fut que le jour suivant que Giorgina pût raconter à Andrès la catastrophe qui avait eu lieu pendant son absence. Quatre jours s'étaient écoulés depuis qu'Andrès avait quitté sa maison; vers le milieu du jour, le valet aperçut beaucoup de figures sus-

pectes qui rôdaient dans le bois ; et Giorgina, qu'il en avertit, soupira ardemment pour le retour de son mari. Au milieu de la nuit ils furent éveillés par un grand tumulte et par les cris qui se faisaient entendre de toutes parts autour de la maison. Le valet vint trouver Giorgina, plein d'effroi, et lui annonça que la maison était entourée de brigands dont le nombre rendait toute défense inutile. Les dogues aboyèrent bruyamment, mais bientôt ils furent apaisés, et une voix cria : « Andrès ! Andrès ! » Le valet prit un peu de courage, ouvrit la fenêtre et répondit que le garde-chasse Andrès n'était pas chez lui. « N'importe, reprit la voix, ouvre-nous la porte; Andrès ne tardera pas à rentrer. » Que restait-il à faire au valet ? Il obéit. Une foule de brigands entra en tumulte et ils saluèrent Giorgina comme la femme d'un camarade qui avait sauvé la vie au capitaine. Ils exigèrent que Giorgina leur préparât un copieux repas, parce qu'ils avaient enduré beaucoup de fatigues pendant la nuit, dans une expédition qui, disaient-ils, avait complètement réussi. Giorgina tremblante, éplorée, fit un grand feu dans la cuisine et prépara le repas pour lequel un des brigands, qui semblait être le cellerier et le maître d'hô-

tel de la troupe, lui remit du gibier, du vin et d'autres sortes d'ingrédiens. Le valet fut obligé de couvrir la table et de servir. Il saisit un moment favorable, et dit à sa maîtresse qui était restée dans la cuisine : « Savez-vous ce que les brigands ont fait cette nuit? Après une longue absence et de grands préparatifs, ils ont attaqué le château de monseigneur le comte de Fach; et après une vigoureuse défense de la part de ses gens, ils l'ont tué et ont mis le feu au château. » Giorgina ne cessait de crier : « Ah! mon mari! mon mari qui était peut-être au château! Ah! le pauvre seigneur! » Pendant ce temps, les brigands chantaient et buvaient dans la chambre voisine, en attendant le repas. Le matin commençait déjà à paraître, lorsque l'odieux Denner arriva; alors on se mit à ouvrir les ballots et les caisses qu'on avait apportés sur des chevaux. Giorgina entendit le bruit de l'argent qu'on comptait, et le retentissement de la vaisselle d'argent. Enfin, lorsque le jour arriva, les brigands se mirent en route, et Denner resta seul. Il prit un air riant et amical, et dit à Giorgina : « Vous êtes sans doute fort affrayée, ma chère femme, car il paraît que votre mari ne vous a pas dit qu'il est déjà

depuis quelque temps notre camarade. Je suis extrêmement fâché qu'il ne soit pas de retour à la maison; il faut qu'il ait pris une autre route. Il s'était rendu avec nous au château du coquin, du comte de Fach, qui nous poursuit depuis deux ans de toutes les façons imaginables, et dont nous avons tiré vengence dans la nuit dernière. Il est mort de la main de votre mari. Mais tranquillisez-vous, ma chère femme; dites à Andrès qu'il ne me verra pas de sitôt, car la bande se sépare; je vous quitterai ce soir. Vous avez toujours des enfans bien jolis, ma chère femme; voilà encore un garçon charmant.» A ces mots, il prit le petit des mains de Giorgina, et s'entendit si bien à jouer avec lui, que l'enfant semblait y prendre plaisir. Le soir était venu lorsque Denner dit à Giorgina : « Vous voyez que, bien que je n'aie ni femme ni enfant (ce dont je suis souvent très-fâché), je joue volontiers avez les petits enfans, et je les aime fort. Laissez-moi votre fils pour le peu d'instans que j'ai à passer encore avec vous. N'est-ce pas, il n'est pas âgé de plus de neuf semaines?» Giorgina répondit affirmativement et laissa, non sans hésitation, l'enfant dans les mains de Denner, qui se plaça paisiblement devant la

porte, et pria la mère de lui apprêter à souper, attendu qu'il devait partir dans une heure. A peine Giorgina était-elle entrée dans la cuisine, qu'elle vit Denner passer dans la chambre voisine avec l'enfant dans ses bras. Bientôt après, une singulière odeur se répandit dans la maison ; elle semblait s'échapper de cette chambre. Giorgina fut saisie d'un effroi sans égal ; elle courut vers la chambre et trouva la porte fermée au verrou. Il lui sembla qu'elle entendait son enfant gémir. « Sauvez, sauvez mon enfant des mains de ce misérable, cria-t-elle au valet qui accourut dans ce moment. Celui-ci saisit une pince et brisa la porte. Une vapeur épaisse et étouffante s'échappa ; d'un bond Giorgina s'élança dans la chambre ; l'enfant, complètement nu, était étendu sur une cuvette dans laquelle dégouttait son sang. Elle vit seulement encore le valet lever sa pince pour en frapper Denner, et celui-ci éviter le coup et lutter avec le valet. Il lui sembla alors qu'elle entendait plusieurs voix près de la fenêtre, mais au même instant elle tomba évanouie sur le plancher. Lorsqu'elle revint à elle, il était nuit sombre ; ses membres étaient raidis et elle ne pouvait se lever. Enfin le jour vint, et elle se trouva dans une

chambre baignée de sang. Des morceaux de l'habillement de Denner étaient épars autour d'elle, plus loin une touffe de cheveux arrachés au valet, là et au pied de la table l'enfant assassiné. Giorgina perdit de nouveau ses sens, elle crut qu'elle allait mourir; mais elle ouvrit les yeux, comme après un long sommeil, vers le milieu de la journée. Elle se releva avec peine, elle appela Georges; mais comme personne ne lui répondait, elle crut que Georges avait aussi été égorgé. Le désespoir lui donna des forces, elle s'élança dans la cour en criant : « Georges! Georges! » Alors une voix faible et plaintive lui répondit d'une mansarde : « Maman; ah! chère maman, est-ce toi? Viens auprès de moi; j'ai grand' faim! » Giorgina monta en toute hâte et trouva le petit, que l'effroi avait fait enfuir le premier et qui n'avait pas eu le courage de descendre. Elle prit avec ravissement son enfant sur son sein, ferma la porte et attendit d'heure en heure, réfugiée dans le grenier, le retour d'Andrés qu'elle croyait aussi perdu. L'enfant avait vu du haut plusieurs hommes entrer dans la maison, et en sortir emportant Denner et un homme mort.

Enfin, après ce récit, Giorgina remarqua les objets qu'Andrés avait apportés. «Ah ciel!

s'écria-t-elle, il est donc vrai, tu es un... »

Andrès lui raconta le bonheur qui lui était arrivé au milieu de tant de maux, et il n'eut pas de peine à la convaincre de son innocence.

CHAPITRE X.

Le neveu du comte assassiné était devenu héritier de ses biens; Andrès résolut de se rendre auprès de lui, pour lui raconter tout ce qui s'était passé, révéler la retraite de Denner, et puis quitter un service qui lui causait tant d'embarras et d'ennui. Giorgina ne pouvait rester seule au logis avec son enfant. Andrès prit donc le parti de placer tout ce qu'il possédait dans une charrette, et de quitter pour toujours ce pays, qui lui rappelait les plus affreux souvenirs. Le départ était fixé à trois jours, et le troisième Andrès était occupé à faire son bagage, lorsqu'un grand bruit de chevaux se fit entendre en s'approchant toujours davantage. Andrès reconnut le forestier du domaine de Fach, qui habitait le château; derrière lui galopait un détachement des dragons de Fulda.

« Nous trouvons justement ce scélérat oc-

cupé à mettre son butin en sûreté», s'écria le commissaire du tribunal qui accompagnait le détachement. Andrès frémit de surprise et d'effroi; Giorgina avait peine à se soutenir. Les dragons les entourèrent; on garotta Andrès et sa femme, et on les jeta sur la charrette qui se trouvait déjà devant la porte. Giorgina se lamantait et demandait à grands cris qu'on ne la séparât point de son enfant.

«Veux-tu donc entraîner ta progéniture dans ta corruption infernale?» lui dit le commissaire, et il enleva l'enfant de ses bras. On se disposait déjà à se mettre en route, lorsque le vieux forestier, homme rude et loyal, s'approcha de la charrette et dit : «Andrès, Andrès, comment as-tu pu te laisser entraîner, par le démon, à de semblables crimes, toi qui étais si probe et si pieux?

— Ah! mon cher monsieur, dit Andrès en proie à la plus vive douleur, aussi vrai que Dieu est au ciel, aussi vrai que j'espère me sauver, je suis innocent. Vous me connaissez depuis ma plus tendre jeunesse; comment aurais-je pu, moi qui n'ai jamais fait de mal, devenir un abominable scélérat? car je sais bien que vous me tenez pour un maudit brigand, et que vous m'accusez d'avoir pris part

à l'attaque du château, qui a coûté la vie à notre cher et malheureux seigneur. Mais je suis innocent, par ma vie et par mon salut !

— Eh bien ! dit le vieux forestier, si tu es innocent, cela paraîtra au grand jour, quelque terribles que soient les apparences contre toi. Je me charge d'avoir soin de ton garçon et de ce que tu laisses ici ; afin que, s'il est prouvé que tu n'es pas coupable, tu retrouves tout fidèlement dans mes mains. »

Le commissaire prit l'argent sous sa responsabilité. En chemin, Andrès demanda à Giorgina où elle avait caché la cassette qu'il voulait remettre à l'autorité ; mais elle lui avoua qu'à son grand regret elle l'avait rendue à Denner. A Fulda, on sépara Andrès de sa femme, et on le plongea dans un sombre et profond cachot. Quelques jours après, on procéda à son interrogatoire. On l'accusait d'avoir pris part au pillage du château de Fach, et on le somma de dire la vérité. Andrès raconta fidèlement tout ce qui s'était passé depuis la première apparition de l'odieux Denner dans sa maison, jusqu'au moment de son arrestation. Il s'accusa lui-même, avec un profond repentir, d'avoir assisté à l'attaque de la métairie, pour sauver sa femme et son enfant,

et protesta de son innocence quant au pillage du château, car il se trouvait alors à Francfort. En ce moment, les portes de la salle d'audience s'ouvrirent, et Ignace Denner fut introduit. En apercevant Andrès, il se mit à rire et lui cria : « Eh! camarade, tu t'es donc laissé happer? les prières de ta femme ne t'ont donc pas tiré d'affaire?

Les juges sommèrent Denner de répéter ses accusations, et il déclara que le garde-chasse Andrès, qui était devant lui, appartenait déjà depuis cinq ans à la bande, et que la maison de chasse était son meilleur et son plus sûr réfuge. Il ajouta qu'Andrès avait toujours reçu sa part du butin, bien qu'il n'eût agi que deux fois activement avec la bande : une fois à l'attaque de la ferme, où il avait sauvé Denner d'un grand danger; puis à l'affaire contre le comte Aloys de Fach, qui avait été tué par un coup heureux d'Andrès.

Andrès ne put contenir sa fureur en entendant cet horrible mensonge. « Quoi! misérable, s'écria-t-il, oses-tu bien m'accuser du meurtre de mon cher maître, que tu as commis toi-même? Ta vengeance me poursuit parce que j'ai renoncé à toute communauté avec toi, parce que j'ai résolu de te tuer

comme une bête féroce si tu franchissais le seuil de ma porte. Voilà pourquoi tu as attaqué ma demeure, avec toute ta bande, tandis que j'étais éloigné; voilà pourquoi tu as assassiné mon pauvre enfant innocent et mon brave serviteur! Mais tu n'échapperas pas à la juste vengeance de Dieu, alors même que je deviendrais victime de ta méchanceté. »

Andrès répéta encore sa déposition en l'accompagnant des sermens les plus solennels; mais Denner se mit à rire ironiquement, et l'accusa de se parjurer par lâcheté et dans la crainte de l'échafaud.

Les juges ne savaient que penser; tant l'air franc et sincère d'Andrès, et le calme imperturbable de Denner, les tenaient en suspens.

On amena Giorgina, qui se jeta en gémissant dans les bras de son mari. Elle ne put répondre aux juges que d'une manière incohérente; et bien qu'elle accusât Denner du meurtre de son enfant, celui-ci n'en persista pas moins à dire, comme il l'avait déjà fait, que Giorgina n'avait jamais rien su des méfaits de son mari, et qu'elle était entièrement innocente. Andrès fut reconduit dans son cachot. Quelques jours après, son gardien lui dit que d'après le témoignage des brigands en faveur

de Giorgina, elle avait été mise en liberté sous la caution fournie par le jeune comte de Fach, et que le vieux forestier était venu la chercher dans un beau carrosse. Giorgina avait en vain sollicité la faveur de voir son mari; elle lui avait été refusée par le tribunal. Cette nouvelle donna quelques consolations au pauvre Andrès, que son malheur touchait moins que celui de sa pauvre femme. Son procès prit chaque jour une tournure plus fâcheuse. Il fut prouvé que, depuis cinq ans environ, Andrès vivait dans une sorte d'aisance dont la source ne pouvait provenir que de la part qu'il prenait aux brigandages de la bande de Denner.

Andrès lui-même convint de son absence durant l'attaque du château, et l'histoire de son héritage et de son voyage à Francfort sembla suspecte, car il lui fut impossible de dire le nom du banquier qui lui avait compté l'argent. Le banquier du comte de Fach ne se souvenait nullement du garde-chasse, et le régisseur du comte, qui avait fait le certificat d'Andrès, venait de mourir. La déposition de deux hommes, qui prétendaient avoir reconnu Andrès à la lueur des flammes pendant le sac du château, compliqua encore les difficultés de sa situation: Andrès fut regardé comme un

et de la mort. Alors il lui sembla que des pierres se détachaient du mur et tombaient sur le pavé de la prison. Une lueur rougeâtre pénétra à travers cette ouverture, et cette vapeur semblait prendre les traits de Denner ; mais ses yeux étaient plus ardens, ses cheveux noirs et crépus se dressaient davantage sur son front, et ses sourcils sombres s'abaissaient plus profondément sur le muscle épais qui s'étendait au-dessus de son nez recourbé. Denner ne s'était non plus jamais montré à lui avec ce visage défait et sous ce singulier costume. Un vaste manteau rouge chamarré d'or couvrait ses épaules; un large chapeau espagnol cachait une partie de ses traits; à son côté pendait une longue rapière, et il portait sous son bras une petite cassette.

Cette singulière figure s'avança vers Andrès et lui dit d'une voix sourde : « Eh bien! camarade, quel goût as-tu trouvé à la torture? Tu ne dois en accuser que ton opiniâtreté; si tu avais déclaré que tu étais de la bande, déjà tu serais sauvé. Mais promets-moi maintenant de t'abandonner entièrement à moi. Si tu consens à boire quelques gouttes de cette liqueur composée avec le sang de ton enfant, tu retrouveras aussitôt toutes tes forces, et je me chargerai de ton salut. »

Andrés demeura immobile d'horreur et d'effroi, en voyant la fiole que lui tendait Denner; et il se mït à prier Dieu et tous ses saints de le sauver des mains du démon qui le poursuivait sous toutes les formes. Tout-à-coup Denner fit un grand éclat de rire et disparut au milieu d'une épaisse fumée. Andrés se réveilla enfin de l'évanouissement dans lequel il était tombé, et eut peine à se relever de sa couche. Mais que devint-il en s'apercevant que la paille sur laquelle sa tête était étendue se remuait sans cesse davantage, et qu'enfin elle se souleva? Une pierre avait été enlevée du sol, et il entendit plusieurs fois prononcer son nom. Il reconnut la voix de Denner et dit : Que veux-tu de moi? Laisse moi; je n'ai rien de commun avec toi.

— Andrés, dit Denner, j'ai traversé plusieurs souterrains pour venir te sauver; car si tu vas jusqu'à la place où s'élève l'échafaud d'où je me suis sauvé moi-même, tu es perdu. Ce n'est qu'en faveur de ta femme, qui m'appartient plus que tu ne penses, que je viens à ton secours. A quoi t'ont servi tes misérables dénégations? Prends cette lime et cette scie; débarrasse-toi de tes chaînes dans la nuit prochaine, et lime la serrure de cette porte. Tu traverseras

la voûte ; la porte extérieure à gauche se trouvera ouverte, et quelqu'un se présentera pour te guider. Adieu !

Andrès prit la lime et la scie, et replaça la pierre sur l'ouverture. Lorsque le jour fut venu, le geolier entra. Il lui dit qu'il voulait être conduit devant les juges, parce qu'il avait quelque chose d'important à leur révéler. Son désir fut bientôt exaucé ; alors il présenta au tribunal les instrumens qu'il avait reçus de Denner, et raconta l'événement de la nuit passée. Les juges se sentirent émus de pitié pour cet infortuné, et sa conduite eut pour résultat de le faire tirer de son cachot et placer dans une prison éclairée, près de la demeure du geolier.

CHAPITRE XI.

Un an s'écoula encore avant que le procès de Denner et de ses complices fût terminé. On avait reconnu que la bande avait des ramifications jusqu'aux frontières de l'Italie. Denner fut condamné à être pendu ; puis son corps devait être brûlé. Le malheureux Andrès fut aussi condamné à la corde ; mais, en faveur de l'aveu qu'il avait fait en dernier lieu, on lui fit grâce du supplice du feu.

Le matin du jour où Andrès et Denner devaient être exécutés, était venu. La porte de la prison d'Andrès s'ouvrit, et le comte de Fach s'approcha du prisonnier, qui était à genoux et priait en silence.

— Andrès, dit le comte, tu vas mourir. Apaise ta conscience par un aveu sincère! Dis-le moi, as-tu tué ton maître? Es-tu réellement l'assassin de mon oncle?

Un torrent de larmes jaillit des yeux d'An-

drès; il appela Dieu et tous ses saints en témoignage de son innocence.

— Il règne ici un mystère inexplicable, dit le comte; moi-même j'étais convaincu de ton innocence, car je savais que depuis ton enfance tu avais été un fidèle serviteur de mon oncle, et qu'à Naples tu lui avais sauvé la vie. Mais hier les deux plus vieux serviteurs de de mon oncle, Frantz et Nicolas, m'ont juré qu'ils t'avaient vu parmi les brigands, et qu'ils avaient bien remarqué que c'était par tes mains qu'il avait péri!

Andrès fut frappé d'un coup terrible: il crut que le démon lui-même avait pris sa figure pour le perdre; il le dit au comte, en exprimant la conviction qu'un jour son innocence serait reconnue. Celui-ci était profondément ému, et trouva à peine la force de dire à Andrès qu'il n'abandonnerait pas sa femme et son enfant.

L'horloge sonna l'heure fatable; on vint habiller Andrès, et le cortége se mit en marche dans l'ordre accoutumé, à travers les flots d'un peuple innombrable accouru à ce spectacle. Andrès priait à haute voix et édifiait tous ceux qui le voyaient. Denner avait la mine du coquin le plus insouciant et le plus déterminé:

il regardait gaîment autour de lui, et riait souvent en regardant le pauvre Andrès. Celui-ci devait être exécuté le premier; il monta l'échelle avec fermeté, accompagné du bourreau. Alors une femme poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras d'un vieillard. Andrès jeta les yeux de ce côté : c'était Giorgina.

— Ma femme, ma pauvre femme, je meurs innocent! s'écria-t-il.

Le magistrat fit dire au bourreau qu'il eût à se dépêcher, car il s'élevait un murmure dans le peuple, et des pierres volaient vers Denner, qui avait paru à son tour sur l'échelle, et qui se moquait des spectateurs. Le bourreau attachait déjà la corde au cou d'Andrès, lorsqu'on entendit au loin une voix qui criait : « Arrêtez! arrêtez! Au nom du Christ, arrêtez! Vous exécutez un innocent! »

« Arrêtez! arrêtez! » s'écrièrent mille voix, et les soldats eurent peine à repousser le peuple qui se pressait déjà pour faire descendre Andrès de l'échelle. L'homme qui avait prononcé le premier cri approchait à cheval, et Andrès reconnut en lui, au premier coup-d'œil, le marchand de Francfort qui lui avait compté l'héritage de Giorgina. Le marchand déposa devant le magistrat, qu'Andrès se trou-

vait à Francfort le jour de l'attaque du château, et il appuya son témoignage par des pièces irrécusables. Le magistrat ordonna alors que l'on reconduisît Andrès dans son cachot.

Denner avait tout écouté avec beaucoup de calme, du haut de son échelle ; mais lorsqu'il entendit les paroles du juge, ses yeux étincelèrent, il grinça des dents et poussa des cris de désespoir.

— Satan! satan! s'écriait-il, tu m'as trompé! malheur à moi! Il échappe...; tout est perdu...

On le fit descendre de l'échelle ; il se laissa tomber à terre et murmura sourdement : « Je veux tout avouer, je veux tout avouer! »

Son exécution fut aussi retardée, et on le conduisit dans un cachot où tout espoir d'échapper lui fut ravi. Quelques momens après le retour d'Andrès dans la prison, Giorgina vint tomber dans ses bras.

— Ah! Andrès, Andrès, s'écria-t-elle, maintenant que je te sais innocent, je te retrouve tout entier ; car moi aussi j'ai douté de ton honneur et de ta loyauté!

Bien qu'on eût caché à Giorgina le jour de l'exécution, elle était accourue à Fulda, poussée par une inquiétude inexprimable, et elle était arrivée sur la place au moment même où

son mari gravissait la fatale échelle. Le marchand avait été long-temps en voyage, en France et en Italie; le hasard ou plutôt la volonté du ciel voulut qu'il vînt à temps pour arracher le pauvre Andrès à une mort infamante. Dans l'auberge il apprit toute cette histoire, et l'idée lui vint que ce pouvait être le même garde-chasse qui était venu recevoir cher lui, deux années auparavant, un legs venu de Naples. Denner lui-même convint de la vérité de ce fait, et prétendit qu'il fallait que le diable l'eût aveuglé; car il se croyait bien certain d'avoir vu Andrès combattre à son côté, au château de Fach. Andrès fut acquitté en faveur de la longue détention qu'il avait subie, et il alla s'établir avec sa femme au château où le généraux comte le reçut.

Le procès contre Ignace Denner prit alors une toute autre tournure. Ses dispositions avaient entièrement changé depuis l'élargissement d'Andrès. Son orgueil était tombé, et il fit à ses juges des aveux qui les firent frémir d'horreur. Denner s'accusa lui-même, avec toutes les marques d'un profond repentir, d'avoir fait un pacte avec le diable, pacte qu'il suivait depuis son enfance; et l'instruction continua avec le secours de l'autorité ecclésiasti-

que. Les récits de Denner renfermaient tant de circonstances extraordinaires, qu'on les eût regardés comme les rêves d'un cerveau malade, si les informations qu'on prit à Naples, qu'il désigna comme sa patrie, n'en eussent fait reconnaître l'exactitude.

Un extrait des actes du tribunal ecclésiastique de Naples livra les documens suivans sur l'origine d'Ignace Denner.



CHAPITRE XII.

Il y a longues années, vivait à Naples un vieux docteur singulier, nommé Trabacchio, que l'on nommait le docteur merveilleux, à cause des cures mystérieuses et inespérées qu'il faisait. Il semblait que l'âge n'eût point d'influence sur sa personne; car son pas était rapide et sa tournure juvénile, bien que quelques-uns de ses compatriotes eussent supputé qu'il pouvait bien avoir quatre-vingts ans. Son visage était ridé d'une manière bizarre, et l'on avait peine à supporter son regard, quoique l'on prétendît qu'un coup-d'œil de lui guérissait souvent le mal le plus endurci. Il portait ordinairement, par-dessus son costume noir, un grand manteau rouge, orné de galons et de tresses d'or, et il parcourait ainsi les rues de Naples, allant visiter ses malades, avec une caisse remplie de ses médicamens sous le bras. On ne s'adressait

jamais à lui que dans la plus extrême nécessité ; mais il ne refusait jamais à se rendre auprès d'un malade, quelque mince que fût le salaire. Il eut plusieurs femmes qu'il perdit successivement ; elles étaient toutes admirablement belles, et pour la plupart des filles de la campagne. Il les enfermait et ne leur permettait d'aller à la messe qu'accompagnées par une vieille femme d'un aspect dégoûtant. Cette vieille était incorruptible ; et toutes les tentatives des jeunes gens, pour s'approcher des jolies femmes du docteur Trabacchio furent inutiles. Bien que le docteur se fît largement payer par les gens riches, ses revenus n'étaient nullement d'accord avec le luxe qui régnait dans sa maison. En outre, il était quelquefois généreux à l'excès ; et chaque fois qu'une femme lui mourait, il avait coutume de donner un grand repas, qui lui coûtait assurément au-delà des recettes d'une année. Il avait eu de sa dernière femme un fils qu'il enfermait également : personne ne parvint à le voir ; seulement, au repas qu'il donna à la mort de cette femme, l'enfant, âgé de trois ans, fut placé auprès de lui, et tous les convives furent émerveillés de sa beauté et de son intelligence précoce. Dans ce repas, le

docteur annonça que le désir qu'il avait toujours eu d'avoir un fils étant rempli, il ne se marierait plus à l'avenir. Ses richesses excessives, mais plus encore sa vie mystérieuse, les cures inouies qu'il obtenait par quelques gouttes d'élixir, et souvent par un simple attouchement, par un regard, donnèrent lieu à des bruits de toute espèce, qui se répandirent dans Naples. On tenait le docteur Trabacchio pour un alchymiste, pour un allié du diable, avec lequel on l'accusait d'avoir fait un pacte. Cette rumeur donna même lieu à une aventure singulière. Quelques gentilshommes qui venaient de faire un festin aux environs de Naples, troublés par les fumées du vin, avaient perdu leur route et se trouvaient dans un lieu isolé. Un grand bruit se fit entendre devant eux, et ils virent avec effroi un grand coq, portant sur sa tête une ramure de cerf, qui s'avançait vers eux et les regardait avec des yeux humains. Ils se rangèrent près d'une haie; le coq passa devant eux, et un homme en manteau brodé d'or passa aussi devant eux.

— C'est le docteur Trabacchio! dit à voix basse l'un des gentilshommes.

Cette vision avait dissipé leur enivrement;

ils prirent courage et suivirent le docteur avec son coq, qui laissait après lui une trace lumineuse sur laquelle ils se guidèrent. Ils virent les deux figures se diriger, en effet, vers la maison du docteur, qui était située dans un lieu fort désert. Arrivé devant la maison, le coq s'éleva dans les airs et alla battre des ailes devant la fenêtre du balcon, qui s'ouvrit. La voix de la vielle femme se fit entendre.

— Viens, viens au logis; le lit est chaud, et ta bien-aimée attend depuis long-temps, depuis long-temps!

Alors il sembla que le docteur montât le long d'une échelle invisible, et qu'il passât avec le coq par la fenêtre, qui se referma avec tant de fracas que toute la rue déserte en retentit. Puis tout s'effaça dans la nuit noire, et les gentilshommes restèrent pétrifiés d'horreur et d'étonnement. Cette apparition fut un motif suffisant, pour le tribunal ecclésiastique qui n'ignorait rien, de surveiller le docteur dans le silence. On en vint enfin à savoir qu'il se trouvait en effet un coq rouge dans la maison du docteur, et qu'on l'entendait souvent causer et disputer avec lui, comme le font les savans sur les matières ardues.

Le tribunal ecclésiastique se disposait à faire

arrêter le docteur comme sorcier; mais le tribunal civil le prévint et fit saisir Trabacchio au moment où il venait de visiter un malade. La vieille femme avait déjà été arrêtée, mais on ne put trouver l'enfant. Les portes de l'appartement du docteur furent scellées et fermées, et des gardes placés à toutes les issues.

Voici les motifs qui avaient dicté cette mesure. Depuis quelque temps, plusieurs personnes considérées étaient mortes dans Naples, et au dire des médecins elles avaient péri par le poison. Ces événemens avaient nécessité beaucoup de recherches qui étaient restées inutiles jusqu'à ce qu'enfin un jeune homme connu pour un libertin et un dissipateur, dont l'oncle était mort de la sorte, avoua qu'il avait reçu le poison des mains de la vieille gouvernante du docteur Trabacchio. On épia la vieille femme, et on la surprit au moment où elle se disposait à emporter une petite cassette remplie de fioles étiquetées qui contenaient des matières vénéneuses. La vieille ne voulut rien avouer; mais, lorsqu'on la menaça de la torture, elle avoua que le docteur préparait, déjà depuis quelques années, le fameux poison connu sous le nom d'*aquatofanna,* et que la

vente secrète de cette eau avait été la source de sa richesse. Puis il n'était que trop certain qu'il était en commerce avec le diable, qui venait chez lui sous différentes formes. Chacune de ses femmes lui avait donné un enfant, sans que personne eût jamais pu le savoir : chaque fois il avait tué l'enfant dès qu'il était parvenu à l'âge de neuf semaines ou de neuf mois, et il lui avait ouvert la poitrine pour en tirer le cœur. A chacune de ces opérations, Satan était venu, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, mais le plus souvent sous celle d'une chauve-souris à figure humaine, allumant le feu par le battement de ses ailes, tandis que Trabacchio tirait du sang un spécifique qui guérissait presque tous les maux. Les femmes du docteur avaient été assassinées par lui avec tant d'art, que l'œil le plus exercé n'eût pu découvrir, sur leurs cadavres, la trace d'un meurtre. La dernière seulement était morte d'une façon naturelle.

Le docteur avoua tout sans difficulté, et sembla se faire une joie de dérouler devant le tribunal l'horrible tableau de ses méfaits, et de l'épouvanter par le récit de son alliance avec le diable. Les prêtres dont se composait le tribunal s'efforcèrent de ramener le doc-

teur au repentir de ses péchés, mais celui-ci ne cessa de tourner leurs efforts en dérision. Trabacchio et la vieille furent condamnés à être brûlés.

Pendant ce temps on avait visité la maison du docteur et mis à part toutes ses richesses, qui furent employées à grossir le fonds des hôpitaux, déduction faite des frais du procès. On ne trouva dans la bibliothèque du docteur qu'un seul livre suspect, et fort peu d'ustensiles qui pussent faire soupçonner sa profession. Un souterrain qui, par les ouvertures et les tuyaux qui en sortaient, annonça un laboratoire, résista à tous les efforts que l'on fit pour y pénétrer; et lorsque des maçons et des serruriers vinrent, par ordre des magistrats, pour briser les serrures, on entendit dans l'intérieur du souterrain un bruit de voix extraordinaire; des ailes glacées froissèrent les visages des travailleurs, et un vent si violent vint les frapper, qu'ils s'enfuirent pleins d'épouvante; les ecclésiastiques qui s'approchèrent n'en furent pas mieux traités, et il ne resta d'autre ressource que d'attendre l'arrivée d'un vieux dominicain de Palerme, qui avait une grande réputation pour les exorcismes. Il arriva enfin et se rendit au logis de Trabac-

chio, avec la croix et l'eau bénite, suivi de prêtres et de magistrats; mais ceux-ci restèrent à quelque distance de la porte. Le vieux dominicain s'avança en psalmodiant; mais tout-à-coup il s'éleva un grand mugissement, et les esprits du souterrain se mirent à rire aux éclats. Le moine ne se laissa pas intimider; il continua de prier, en élevant le crucifix et en aspergeant la porte d'eau bénite.

— Qu'on me donne une pince! s'écria-t-il. Un maçon lui en présenta une en tremblant; mais à peine le vieux moine l'eut-il posée sur la porte, qu'elle s'ouvrit avec fracas. Une flamme bleue s'élevait le long des murs du caveau, et une chaleur étouffante s'en exhalait. Toutefois le dominicain voulut entrer: mais toute la maison trembla; les flammes s'élevèrent de toute part, et il fut obligé de prendre la fuite pour conserver ses jours. En un moment, toute la maison du docteur Trabacchio fut en feu, et le peuple accourut plein de joie pour la voir se consumer sans y porter le moindre secours. Le toit s'était déjà écroulé; les charpentes tombaient embrâsées, lorsque le peuple poussa de grands cris en voyant le fils de Trabacchio, âgé de douze ans, paraître, une cassette sous le bras, sur une poutre de

l'étage supérieur. Cette apparition ne dura qu'un instant; il disparut presque aussitôt dans les flammes.

Le docteur se réjouit fort en apprenant cette nouvelle, et marcha à la mort avec beaucoup d'audace. Lorsqu'on l'attacha au poteau, il se mit à rire et dit au bourreau, qui le garrottait avec cruauté : « Prends garde, mon garçon, que ces cordes ne brûlent à tes bras. » Il cria au moine qui venait l'assister : « Va-t'en loin de moi! crois-tu que je sois assez sot pour mourir ici selon votre plaisir ? Mon heure n'est pas venue. »

Le bois qu'on venait d'allumer commença à pétiller; mais à peine la flamme se fut-elle élevée jusqu'à Trabacchio, qu'elle s'abattit comme un feu de paille, et qu'un grand éclat de rire se fit entendre. Quel fut l'effroi du peuple en apercevant le docteur Trabacchio vêtu de son habit noir, son manteau à galons d'or sur l'épaule, sa rapière au côté, son chapeau espagnol sur l'oreille, et sa cassette sous le bras, absolument tel qu'il avait coutume de se montrer dans les rues de Naples ! Les cavaliers, les sbires coururent vers lui; mais il disparut. La vieille rendit son âme dans les plus horribles tourmens, en maudissant son maître, dont elle avait partagé les crimes.

Le prétendu Ignace Denner n'était autre que le fils du docteur, qui s'était jadis sauvé, par l'art infernal de son père, avec une cassette remplie de choses précieuses. Dès sa plus tendre enfance, son père l'avait instruit dans les sciences occultes, et son âme avait été vouée au diable, avant même qu'il eût atteint l'âge de raison. Lorsqu'on plongea le docteur dans un cachot, l'enfant était resté dans le caveau avec les esprits maudits que son père y avait confinés, et d'où il s'était échappé avec eux. Le docteur ne tarda pas à s'enfuir avec son fils dans une vieille ruine romaine, à trois journées de Naples, où il s'associa avec une bande de voleurs, et où son art lui acquit une telle influence, qu'on voulut le couronner roi de toutes les bandes qui s'étendaient en Italie et dans l'Allemagne méridionale. Il refusa cet honneur qui fut déféré à son fils, et celui-ci se trouva, à l'âge de quinze ans, chef de tous les bandits italiens et allemands. Toute sa vie fut une suite de cruautés et d'abominations auxquelles il se livra souvent en commun avec son père, qui apparaissait de temps en temps auprès de lui. Les mesures rigoureuses du roi de Naples jetèrent enfin la division dans la bande, et Trabacchio fut obligé de s'enfuir en Suisse pour se soustraire à la vengeance des

siens. Là il se donna le nom d'Ignace Denner, se fit passer pour un marchand, et visita les foires et les marchés de l'Allemagne, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé une nouvelle bande. Trabacchio avait assuré que son père vivait encore, qu'il l'avait visité dans sa prison et lui avait promis de le sauver. La délivrance divine d'Andrès le mettait au désespoir et lui faisait douter du pouvoir du démon ; aussi promettait-il de se repentir et de mourir en bon chrétien.



CHAPITRE XIII.

Andrès, qui apprit toutes ces choses de la bouche du comte de Fach, ne doutait pas que ce fût la bande de Trabacchio qui avait autrefois attaqué son maître dans le royaume de Naples, et que le vieux docteur lui-même ne lui eût apparu dans sa prison. Il se trouvait alors dans une situation calme et tranquille, mais ses malheurs avaient profondément ébranlé sa vie. Lui, jadis si fort et si vigoureux, était devenu par ses chagrins, par sa longue détention et par les souffrances de la torture, malade et languissant; et Giorgina, dont la nature méridionale se consumait par la tristesse, se flétrissait aussi chaque jour. Elle mourut quelques mois après le retour de son mari. Andrès fut près de succomber à son désespoir; mais l'enfant que lui laissait Giorgina, qui était l'image de sa mère, l'attacha à la vie. Il résolut de la conserver pour lui, et fit tous ses efforts pour prendre des forces, si bien

que, deux années après, il fut en état de se livrer à la chasse et à ses exercices ordinaires.

Le procès contre Trabacchio était arrivé à son terme, et il était condamné, ainsi que son père, à la peine du feu, qu'il devait subir prochainement.

Andrès revenait un soir de la forêt avec son fils; il était déjà près du château, lorsqu'il entendit un cri plaintif qui semblait sortir du fossé voisin. Il y courut et aperçut un homme couvert de misérables haillons, couché dans le fossé, et qui paraissait sur le point de rendre son âme au milieu des plus affreuses douleurs. Andrès jeta son fusil et sa gibecière, et tira avec peine cet infortuné du fossé où il était plongé; mais lorsqu'il aperçut son visage, il recula avec horreur; c'était Trabacchio. Il le laissa tomber en frémissant; mais celui-ci s'écria d'une voix sourde : « Andrès, Andrès, est-ce toi? Par la miséricorde de Dieu, à qui j'ai recommandé mon âme, aie pitié de moi! si tu me sauves, tu sauveras une âme de la damnation éternelle; car la mort va me saisir, et je n'ai pas encore achevé ma pénitence.

— Maudit trompeur! s'écria Andrès, meurtrier de mon enfant, de ma femme, le démon t'a-t-il encore conduit ici pour me perdre? Je

n'ai rien de commun avec toi ; meurs et pourris comme une charogne, infâme que tu es ! »

Andrès voulut le repousser dans le fossé, mais Trabacchio se mit à gémir : « Andrès! veux-tu faire périr le père de ta femme, de ta Giorgina, qui prie là-haut pour moi, près du trône de Dieu ? »

Andrès frissonna ; le nom de Giorgina exerça sur lui un effet magique : il prit Trabacchio, le chargea avec peine sur ses épaules et l'emporta dans sa demeure, où il le ranima par des fortifians. Bientôt Trabacchio revint de l'évanouissement dans lequel il était tombé.

Dans la nuit qui avait précédé son exécution, Trabacchio avait été saisi d'un effroi épouvantable, convaincu qu'il était que rien ne pouvait le sauver du supplice. Dans son désespoir, il avait secoué avec rage les barreaux de fer de sa croisée, qui s'étaient brisés dans sa main. Un rayon d'espoir pénétra dans son âme. On l'avait enfermé dans une tour, près des fossés de la ville, qui étaient desséchés ; il prit la résolution de s'y précipiter, convaincu qu'il se sauverait ou qu'il périrait dans sa chute. Il parvint à se débarrasser de ses chaînes et exécuta son projet. Trabacchio perdit ses sens dans sa chute et ne revint à lui qu'a-

près le lever du soleil. Il vit alors qu'il était tombé sur un gazon fort épais, au milieu des broussailles ; mais il était entièrement brisé, et il ne put faire le moindre mouvement ; des insectes de toute espèce s'établirent sur son corps à demi nu, et se nourrirent de son sang sans qu'il eût la force de les éloigner. Ainsi se passa une journée pleine d'angoisses ; ce ne fut qu'au commencement de la nuit qu'il parvint à se traîner plus loin, et il fut assez heureux pour venir jusqu'à un endroit où les eaux de la pluie avaient formé une petite mare, dans laquelle il put se désaltérer. Il se sentit moins faible et gagna à grand' peine la forêt : c'est ainsi qu'il était venu jusqu'au lieu où Andrès l'avait trouvé. Ses derniers efforts avaient épuisé le reste de sa vie ; et, quelques minutes plus tard, Andrès l'eût trouvé mort. Sans songer à ce qu'il adviendrait si Trabacchio était découvert dans sa demeure, il eut de lui les plus grands soins, mais avec tant de précaution que personne ne pût soupçonner la présence d'un étranger ; son fils lui-même, accoutumé à obéir aveuglément à son père, garda fidèlement le silence. Enfin, après quelques jours, Andrès demanda à Trabacchio s'il était effectivement le père de Giorgina.

— Sans doute, je le suis, répondit Trabacchio. J'enlevai un jour, dans les environs de Naples, une charmante fille qui me donna un enfant. Tu sais maintenant qu'un des grands talens de mon père consistait à composer une liqueur merveilleuse dans laquelle entrait, comme ingrédient principal, le sang pris au cœur d'un enfant âgé de neuf semaines, de neuf mois ou de neuf ans, et qui devait lui avoir été confié volontairement par ses parens. Plus les enfans sont proches parens de l'opérateur, plus cette liqueur, qui rajeunit, est efficace. C'est pourquoi mon père tua tous les siens, et je n'hésitai pas à lui abandonner la fille que j'avais eue de ma femme; mais je ne sais comment celle-ci soupçonna mon dessein : elle s'enfuit, et j'appris, quelques années plus tard, qu'elle était morte après avoir fait élever sa fille Giorgina chez un hôtelier. J'eus connaissance de ton mariage avec Giorgina et du lieu de votre retraite. Tu peux maintenant t'expliquer tous les motifs de ma conduite. Mais je te dois tout, Andrès : tu peux garder pour ton fils la cassette que je t'ai confiée; c'est celle de mon père, que je sauvai des flammes.

— Cette cassette, dit Andrès, vous a été remise par Giorgina, le jour où vous commîtes votre plus horrible meurtre.

— Sans doute, répondit Trabacchio; mais, sans que Giorgina le sût elle-même, cette cassette est revenue dans vos mains. Cherche seulement dans l'huis qui est placé au vestibule de la maison; tu la trouveras.

Andrès se rendit au lieu désigné et trouva en effet la cassette.

Andrès éprouvait une terreur secrète, et il ne pouvait se défendre de regretter que Trabacchio n'eût pas été mort lorsqu'il s'était trouvé dans le fossé. Sans doute le repentir et la pénitence de Trabacchio semblaient sincères; car il passait tout son temps à lire des livres de piété, et sa seule distraction était la conversation qu'il avait de temps en temps avec le petit Georges, qu'il aimait par-dessus tout. Andrès résolut cependant d'être sur ses gardes, et découvrit à la première occasion tout le mystère au comte de Fach, qui consentit à se taire. Ainsi se passèrent plusieurs mois. L'automne était venu, et Andrès allait plus souvent à la chasse. L'enfant restait d'ordinaire auprès de son grand-père, ainsi qu'un vieux garde qui était au courant de tout. Un soir, Andrès revenait de la chasse, lorsque le garde s'approcha de lui et lui dit : « Maître, vous avez un méchant compagnon dans la mai-

son. Je crois, Dieu me pardonne, que le diable le vient visiter par la fenêtre, et qu'il s'en va en vapeur et en fumée. »

Andrès fut comme frappé d'un coup de foudre. Le vieux chasseur ajouta que, depuis quelques jours, on entendait le soir des voix singulières dans la chambre de Trabacchio, et que ce jour-là même, la porte s'étant ouverte subitement, il avait cru voir une figure couverte d'un manteau rouge galonné. Andrès courut plein de colère trouver Trabacchio, et lui déclara qu'il allait le faire renfermer dans sa prison du château, s'il ne renonçait à ses manœuvres diaboliques. Trabacchio se montra fort calme et répondit d'un ton douloureux : « Ah ! cher Andrès, il n'est que trop vrai que mon père, dont l'heure n'est pas encore arrivée, me tourmente d'une manière inouïe : il veut que je me joigne de nouveau à lui et que je renonce au salut de mon âme ; mais je suis resté ferme, et j'espère qu'il ne reviendra plus. Je veux mourir en bon chrétien, réconcilié avec Dieu ! »

En effet, le bruit cessa ; mais les yeux de Trabacchio étaient souvent étincelans, et il riait quelquefois comme jadis. A la prière du soir qu'Andrès faisait avec lui, il tremblait de

tous ses membres; de temps en temps un grand vent sifflait dans la chambre, faisait rapidement tourner les feuillets du livre de piété, et le faisait même tomber de ses mains; puis un grand éclat de rire se faisait entendre au dehors, et des ailes noires venaient battre la croisée; et cependant ce n'était que le vent et la pluie d'automne, ainsi que le prétendait Trabacchio, un jour que Georges pleurait d'effroi.

— Non, s'écria Andrès, votre père maudit n'a pas cessé de communiquer avec vous. Il faut que vous partiez d'ici. Votre logement est dès long-temps préparé dans la prison du château. Là vous ferez vos conjurations à loisir.

Trabacchio pleura amèrement et pria Andrès, au nom de tous les saints, de le souffrir dans sa maison. Georges se joignit à lui sans savoir de quoi il s'agissait.

— Restez donc encore demain, dit Andrès; je veux voir comment se passera l'heure de la prière du soir, à mon retour de la chasse.

Le lendemain le temps fut magnifique, et Andrès se promit une belle chasse. En revenant, il eut des idées sombres : le souvenir de Giorgina et de son enfant égorgé se montra à lui sous des couleurs si vives, qu'il quitta

les autres chasseurs et s'égara dans une des routes les moins fréquentées. Il se disposait à regagner la grande avenue, lorsqu'il aperçut une lumière éclatante dans les broussailles. Il s'approcha, saisi d'un singulier pressentiment, et aperçut le vieux docteur Trabacchio, couvert de son manteau galonné, sa rapière au côté, son chapeau espagnol sur l'oreille, et sa cassette sous le bras. Devant un grand feu était étendu le petit Georges, nu et attaché sur un gril, et le fils maudit du docteur tenait le couteau levé pour l'éventrer. Andrès poussa un grand cri; mais au moment où le meurtrier se retournait, une balle partie de son fusil l'avait déjà frappé, et il tomba le crâne brisé sur le feu, qui s'éteignit aussitôt. Le docteur avait disparu. Andrès courut à son fils, le détacha et courut en l'emportant vers sa maison. L'enfant n'était qu'évanoui. Andrès voulut se convaincre de la mort de Trabacchio; il réveilla le vieux chasseur du sommeil léthargique dans lequel ce misérable l'avait sans doute plongé, et tous deux se rendirent au lieu désigné, avec une lanterne, des pioches et des cordes. Le corps de Trabacchio s'y trouvait; mais dès qu'Andrès s'approcha, il se releva à demi et lui dit d'une voix sourde : « Meurtrier du père de ta femme, les démons te poursuivront! » Et il rendit son âme.

Le lendemain, Andrès se rendit chez le comte et l'instruisit de ce qui s'était passé. Le comte approuva sa conduite et fit écrire toute cette aventure dans les archives du château. Cet effroyable événement avait tellement frappé Andrès, qu'il ne pouvait plus dormir. La nuit, il entendait dans sa chambre de singulières rumeurs, et une lueur rougeâtre lui apparaissait de temps en temps, et une voix sourde murmurait : « Te voilà maître; tu as le trésor, il est à toi ! »

Il semblait à Andrès qu'un sentiment de bien-être inconnu et une volupté singulière s'emparaient de lui à ces paroles; mais dès que l'aurore paraissait, il se mettait à prier Dieu et à le supplier d'éclairer son âme.

Un jour, après sa prière, il s'écria : « Je sais maintenant comment bannir le tentateur et gagner mon salut ! »

A ces mots, il alla chercher la cassette de Trabacchio et courut la jeter, sans l'ouvrir, dans un gouffre profond.

Dès ce moment, Andrès jouit d'un calme que nul esprit malin ne vint plus troubler.

FIN D'IGNACE DENNER.

LE VŒU.

LE VOEU.

CHAPITRE PREMIER.

Le jour de Saint-Michel, à l'heure où l'on sonnait vêpres chez les carmelites, une belle voiture, attelée de quatre chevaux de poste, roula à grand bruit à travers les rues de la petite ville de L*, sur la frontière de la Pologne; et s'arrêta devant la porte du vieux bourguemestre allemand. Les enfans passaient leur tête à la fenêtre, d'un air curieux; mais la maîtresse de la maison se leva de son siége, et, jetant avec humeur son point de couture sur la table, cria au vieux magistrat qui accourait de la chambre voisine : « Encore des étrangers qui prennent notre maison pour une auberge; aussi, pourquoi as-tu fait redorer la colombe de pierre qui est au-dessus de la porte ? »

Le vieillard sourit finement sans répondre;

en un moment il se fut débarrassé de sa robe de chambre, et il eut endossé son habit de galas qui était étendu sur une chaise; avant que sa femme étonnée eût pu ajouter un seul mot, il se trouvait déjà à la portière de la voiture, son bonnet de velours à la main, laissant voir sa tête blanche qui brillait comme de l'argent à la clarté du crépuscule. Une femme d'un certain âge, enveloppée d'un manteau de voyage, descendit de la voiture; une autre femme, d'une tournure élégante et le visage voilé, en descendit à son tour et entra dans la maison, appuyée sur le bras du bourguemestre. A peine fut-elle entrée dans la salle, qu'elle se laissa tomber sur un fauteuil que la vieille maîtresse de la maison lui présenta, à un signe de son mari.

— La pauvre enfant! dit la plus âgée des deux dames au bourguemestre; il faut que je reste encore quelques instans auprès d'elle. En même temps elle se débarrassa, à l'aide de la fille aînée de la maison, du manteau de voyage qui la couvrait entièrement, et l'on aperçut alors qu'elle portait un habit de nonne, avec une brillante croix sur la poitrine, qui la fit reconnaître pour l'abbesse d'un couvent de religieuses de l'ordre de Citeaux. Pendant ce temps,

la jeune dame ne donna d'autres signes de vie qu'un profond soupir. On apporta des essences dont la femme du bourguemestre vanta fort les effets, en suppliant la dame de permettre qu'on la débarrassât du voile épais qui l'empêchait de respirer; mais la malade, baissant la tête avec tous les signes de l'effroi, repoussa de la main l'hôtesse, et ne consentit à respirer un flacon que sous son voile sans en lever un seul pli.

— Vous avez, je l'espère, tout préparé, mon cher monsieur, dit l'abbesse au bourguemestre.

— Sans doute, répondit le vieillard; j'espère que mon gracieux prince sera content de moi, ainsi que la dame pour qui j'ai tout préparé aussi bien que j'ai pu le faire.

— Laissez-moi donc encore quelques momens seule avec ma pauvre enfant, dit l'abbesse.

La famille quitta la chambre, et l'on entendit l'abbesse parler avec onction à la dame, qui répondit d'un ton qui pénétrait au fond du cœur. Sans précisément écouter, la femme du bourguemestre était restée à la porte de la chambre. Les deux dames parlaient italien, et cette circonstance augmentait encore le mystère de toute cette aventure. Le bourguemestre vint ordonner à la mère et à la fille de donner des rafraîchissemens aux deux étrangères. La jeune dame, age-

nouillée, les mains jointes, devant l'abbesse, semblait un peu raffermie; celle-ci ne dédaigna pas d'accepter les rafraîchissemens qu'on lui offrit, puis elle dit: Allons, il est temps! La dame voilée retomba à genoux; l'abbesse mit ses mains au-dessus d'elle et pria à voix basse; puis elle serra la jeune femme dans ses bras, en versant des larmes qui témoignaient une douleur profonde; donna avec dignité sa bénédiction à la famille, et, accompagnée du vieillard, regagna rapidement sa voiture, à laquelle on avait attelé des chevaux frais. Le postillon repartit comme un trait, en poussant des houras et en faisant retentir son cor dans les rues de la ville.

CHAPITRE II.

—

Lorsque la femme du bourguemestre vit que la dame voilée, pour qui on avait apporté de la voiture deux grands coffres, se disposait à faire un long séjour dans sa maison, elle ne put dissimuler son impatiente curiosité et son ennui. Elle s'avança dans le vestibule et barra le passage au vieillard, qui se disposait à rentrer dans la chambre.

—Au nom du Christ, lui dit-elle à voix basse, quel hôte nous as-tu amené dans la maison? car enfin tu savais tout, et tu ne m'as rien dit.

— Tu sauras tout ce que je sais moi-même, répondit tranquillement le vieillard.

— Ah! ah! reprit la femme d'un air plus inquiet; mais tu ne sais peut-être pas tout toi-même? que n'étais-tu tout à l'heure dans la chambre? Dès que l'abbesse fût partie, la dame se trouva peut-être trop à l'étroit sous son grand voile. Elle ôta le long crêpe noir qui la

couvrait depuis la tête jusques aux pieds, et que vis-je ?

— Eh bien ! que vis-tu ? dit le vieil homme à sa femme qui regardait autour d'elle en tremblant, comme si elle eût craint d'apercevoir un spectre.

— Non, dit la femme, je ne pus reconnaître ses traits sous ce voile ; mais c'était la couleur d'un mort. Remarque aussi qu'il est bien facile de voir que la dame est sur le point de..... dans peu de semaines tout au plus.....

— Je le sais, femme, dit le vieillard d'un ton grondeur ; et afin que tu ne périsses pas d'inquiétude et de curiosité, je te dirai tout en deux mots. Sache donc que le prince Z***, notre protecteur, m'écrivit, il y a quelque temps, que l'abbesse du couvent de Citeaux à O*** m'amènerait une dame qu'il me priait de recueillir dans ma maison. La dame, qui ne veut être connue que sous le nom de sœur Célestine, doit attendre chez moi le terme de son accouchement ; puis on reviendra la chercher avec l'enfant qu'elle aura mis au monde. Si j'ajoute à cela que le prince m'a recommandé d'avoir les plus grands égards pour la dame, et qu'il m'a envoyé un grand sac de ducats que tu trouveras dans ma commode, je pense que toutes tes craintes se dissiperont.

— Il faut ainsi que nous prêtions la main aux péchés que commettent les grands! dit la vieille; mais avant que son mari pût lui répondre, la fille aînée sortit de la chambre et vint dire que la dame demandait à être conduite dans l'appartement qu'on lui destinait, afin d'y prendre du repos.

Le vieux bourguemestre avait fait disposer, aussi bien qu'il avait été possible, deux chambres de l'étage supérieur, et il ne fut pas peu embarrassé lorsque sœur Célestine lui demanda si, outre les deux chambres, il n'en avait pas une dont les fenêtres donnassent sur la partie postérieure de la maison. Il répondit négativement, et ajouta cependant qu'il se trouvait à la vérite une petite chambre sur le jardin, mais qu'à peine elle méritait ce nom, car ce n'était qu'un réduit, une cellule, où se trouvait tout au plus la place d'un lit, d'une table et d'une chaise. Célestine demanda à voir sur-le-champ cette chambre; et dès qu'elle l'eût visitée, elle déclara qu'elle était parfaitement conforme à ses désirs et à ses besoins, et que, jusqu'à ce que son état en exigeât une plus spacieuse, elle n'en voulait pas d'autre. Le vieillard avait comparé cette chambre à une cellule, mais le lendemain elle avait déjà cet aspect.

Célestine avait attaché une image de la Vierge à la muraille, et placé un crucifix sur la table vermoulue qui était près du lit. Ce lit consistait en un sac de paille et une couverture de laine, et Célestine ne permit pas qu'on lui donnât d'autres meubles qu'un escabeau en bois. La vieille maîtresse de la maison, réconciliée avec l'étrangère à cause de la douleur profonde qui se peignait dans toute sa manière d'être, crut devoir lui tenir société pour la distraire; mais celle-ci la supplia de ne point troubler sa solitude.

Chaque matin, dès que le jour commençait à grisonner, Célestine se rendait au couvent des carmélites pour entendre la première messe; et le reste du jour, elle le passait sans doute en occupations pieuses, car on la trouvait en prières ou en méditations chaque fois qu'il était nécessaire de monter dans sa chambre. Elle refusait tout autre mets que des légumes, d'autre boisson que l'eau, et les instances de la vieille, qui lui représenta que son état exigeait une nourriture plus succulente, la décidèrent seulement à adoucir la rigueur de ce régime. Tout le monde dans la maison regardait cette conduite comme la pénitence d'une faute grave; mais elle excitait

en même temps la commisération et un respect qu'augmentaient la noblesse des manières de la dame, et la grâce qui régnait dans ses moindres mouvemens. Mais l'obstination qu'elle mettait à ne jamais déposer son voile mêlait à ces sentimens quelque chose de terrible. Personne n'approchait d'elle que le vieillard et les femmes ; et celles-ci, qui n'étaient jamais sorties de leur petite ville, n'auraient pu reconnaître les traits d'une personne étrangère : à quoi servait donc ce voile qu'elle portait sans cesse? L'imagination occupée des femmes leur fit bientôt trouver une histoire effroyable. Un signe terrible (ainsi le disait le bruit qui se répandait), la marque des griffes du diable, avait défiguré les traits de l'étrangère, et c'était pour ce motif qu'elle se tenait rigoureusement voilée ; le vieux bourguemestre eut peine à maîtriser les bavardages, et à empêcher qu'ils ne se répandissent dans la ville, où l'on connaissait déjà l'arrivée de l'étrangère. On avait aussi remarqué ses courses au couvent des carmélites, et bientôt on ne la désigna plus que sous le nom de la femme noire, sobriquet auquel on attachait quelque idée d'apparition. Le hasard voulut qu'un jour, au moment où la fille du bourguemestre apportait le repas de

l'étrangère, une bouffée de vent soulevât le voile mystérieux; la dame se retourna rapidement pour échapper aux regards de la jeune fille, et celle-ci devint pâle et tremblante de tous ses membres, en disant qu'elle avait vu un masque blafard et des yeux étincelans. Le bourguemestre traita cette vision de folie de jeune fille; mais il ne laissa pas que d'en être frappé, et de désirer l'éloignement de cette personne, dont la piété ne le rassurait pas. Bientôt après, il réveilla sa femme dans la nuit, et lui dit qu'il entendait déjà depuis quelque temps des gémissemens et des coups redoublés qui venaient de la chambre de Célestine. La femme se leva et courut auprès d'elle. Elle trouva la dame habillée et couverte de son voile, à demi évanouie sur son lit, et se convainquit bientôt que son accouchement était proche. Bientôt, en effet, naquit un bel et charmant garçon. Cet événement rapprocha l'étrangère de ses hôtes; l'état de Célestine ne lui permit pas de se livrer à ses occupations ascétiques, et les soins dont elle avait sans cesse besoin l'accoutumèrent peu à peu à voir les personnes de la famille. La femme du bourguemestre oubliait aussi, au milieu des occupations que lui donnait la malade, toutes les

pensées fâcheuses qu'elle avait conçues contre elle; le vieillard semblait rajeuni et jouait avec l'enfant comme s'il eût été son petit-fils; et tous s'étaient tellement accoutumés à voir Célestine voilée, qu'ils n'y songeaient plus. Elle avait fait jurer à la sage-femme qui l'avait assistée, de ne pas lever ce voile, quelque chose qui arrivât, excepté en cas de mort. Il était bien certain que la femme du bourguemestre avait vu les traits de Célestine, mais elle ne disait rien et s'écriait seulement quelquefois : « La pauvre jeune dame ! il faut bien qu'elle se voile. »

Quelques jours après, le moine carmélite qui avait baptisé l'enfant reparut. On l'entendit parler avec chaleur et prier. Lorsqu'il fut parti, on trouva Célestine assise dans son fauteuil, l'enfant sur ses genoux; il avait un scapulaire sur ses petites épaules, et un Agnus Dei sur la poitrine. Des semaines, des mois s'écoulèrent sans qu'on vînt chercher Célestine et son enfant, comme le prince l'avait annoncé au bourguemestre. Elle eut entièrement vécu comme une personne de la famille, sans le voile fatal qui empêchait toujours les dernières effusions de l'amitié. Le bourguemestre prit un jour sur lui d'en parler à la jeune dame;

mais lorsque celle-ci lui répondit d'une voix sourde, que ce voile ne tomberait qu'à sa mort, il garda le silence et désira de nouveau que l'abbesse revint avec son carrosse.

Le printems était arrivé, et la famille du bourguemestre revenait de la promenade avec des bouquets dont les plus beaux étaient destinés à la pieuse Célestine. Au moment où ils se disposaient à rentrer dans la maison, un cavalier accourut à toute bride et demanda le bourguemestre. Le vieillard répondit que c'était lui-même, et qu'il se trouvait devant sa demeure. L'étranger sauta à bas de son cheval, qu'il attacha à un poteau, et se précipita dans la maison en s'écriant : « Elle est ici! elle est ici! » On entendit une porte s'ouvrir et Célestine pousser un cri. Le vieillard, plein d'effroi, courut à elle. Le cavalier était un officier des chasseurs français de la garde, décoré de plusieurs ordres. Il avait arraché l'enfant de son berceau; il le tenait de son bras gauche enveloppé de son manteau, et de la main droite il repoussait Célestine, qui voulait le lui reprendre. Dans la lutte, l'officier arracha le voile : un visage pâle comme le marbre, ombragé de boucles noires, s'offrit aux yeux du bourguemestre, qui reconnut

que Célestine portait un masque très-mince, adhérent à la peau.

— Femme effroyable! veux-tu donc que je partage ta folie? s'écria l'officier en repoussant Célestine qui tomba sur le parquet. Alors elle embrassa ses genoux et lui dit d'une voix déchirante : « Laisse-moi cet enfant! Au nom de la Sainte-Vierge, du Christ, laisse-moi cet enfant! »

Et, au milieu de ces douloureuses supplications, aucun muscle ne se mouvait, les lèvres de ce visage mort ne bougaient pas, et cet aspect glaçait le sang du vieillard, de sa femme et de tous ceux qui l'avaient suivi.

— Non, s'écriait l'officier dans un violent désespoir, non, femme inhumaine et impitoyable; tu as pu arracher mon cœur de mon sein, mais tu ne perdras pas cette innocente créature. A ces mots, l'officier pressait plus fortement l'enfant contre sa poitrine, et Célestine s'écria hors d'elle : « Vengeance! vengeance du ciel sur toi, meurtrier!

— Loin de moi, apparition infernale! s'écriait l'officier; et, repoussant Célestine d'un mouvement convulsif du pied, il essaya de gagner la porte. Le vieillard voulut lui barrer le chemin, mais il tira rapidement un pis-

tolet de sa poche et lui en présenta l'embouchure en s'écriant : « Une balle dans la cervelle à qui essaiera d'arracher l'enfant à son père ! » Puis, s'élançant au bas de l'escalier, il se jeta en selle avec l'enfant, et partit en plein galop.

La femme du bourguemestre, pleine d'effroi, s'efforça de courir auprès de Célestine ; mais quel fut son étonnement en la trouvant immobile au milieu de la chambre, les bras pendans et les yeux fixes ! Elle lui parla ; point de réponse. Ne pouvant supporter les regards de ce masque, elle lui remit son voile qui était tombé sur le parquet ; point de mouvement, point de geste. Célestine était tombée dans un état d'insensibilité totale, qui effraya tellement la bonne femme qu'elle souhaita de toute son âme de la voir loin de sa maison. Son désir fut exaucé, car on entendit s'arrêter la même voiture qui avait amené Célestine. L'abbesse en descendit, et avec elle le prince Z***, le protecteur du bourguemestre. Lorsque le prince apprit ce qui s'était passé, il dit avec douceur : « Ainsi nous arrivons trop tard, et il faut bien nous conformer à la volonté de Dieu. »

On descendit Célestine, toujours immobile,

sans signe de volonté ; on la plaça dans la voiture et on l'emporta. Le vieillard et toute la famille semblaient sortir d'un mauvais rêve qui les avait long-temps tourmentés.



CHAPITRE III.

Bientôt après ce qui s'était passé dans la maison du bourguemestre de L., on enterra en grande solennité une religieuse dans le couvent de Citeaux, et le bruit courut que cette sœur était la comtesse Hermenegilde de C., qu'on croyait en Italie avec la princesse de Z*, sa tante. A la même époque, le père d'Hermenegilde, le comte Népomucène de C., vint à Varsovie et fit donation de tous ses biens aux deux fils du prince de Z*, ses neveux, ne se réservant qu'un petit domaine dans l'Ukraine. On l'avertit de pourvoir à sa fille ; il leva les yeux au ciel et dit d'une voix sourde : « Elle est pourvue ! »

Il ne fit aucune disposition pour confirmer la mort d'Hermenegilde dans le couvent de O., et pour dissiper les bruits mystérieux qui la représentaient comme une victime prématurément descendue au tombeau. Quelques pa-

triotes, courbés mais non pas brisés sous la chute humiliante de la Pologne, songèrent à faire entrer le comte dans un complot qui avait pour but la délivrance du sol; ils ne trouvèrent plus en lui l'homme ardent et épris de la liberté tel qu'il était jadis, mais un vieillard impuissant, consumé par la douleur, devenu étranger à toutes les affaires du monde, et qui ne songeait plus qu'à s'ensevelir dans la solitude. Autrefois, à l'époque où l'insurrection se propagea après le premier partage de la Pologne, le domaine héréditaire du comte de C. avait été le lieu secret de réunion des patriotes. Là, les esprits s'enflammaient dans des repas animés où l'on jurait de délivrer la patrie. Hermenegilde apparaissait comme un ange céleste au milieu des jeunes guerriers dont elle animait le courage. Selon le caractère des femmes de sa nation, elle prenait part à tout, même aux délibérations politiques, et souvent elle, qui avait à peine dix-sept ans, émettait une opinion contraire à celle de tous les autres, et à laquelle s'attachaient tous les suffrages; tant elle portait l'empreinte d'une sagacité profonde et d'une vue étendue. Après elle, personne ne montrait un sens plus droit et plus rapide, une connaissance plus appro-

fondie de l'état des choses, que le comte Stanislaws de R., jeune homme de vingt ans, plein de feu, et d'une grande beauté. Il arriva souvent qu'Hermenegilde et Stanislaws traitaient seuls les questions dans les vives discussions qui avaient lieu; qu'ils examinaient les propositions, les accueillaient, les rejetaient, en émettaient d'autres, et que les résultats de ces conférences entre un jeune homme et une jeune fille étaient souvent reconnues, par les hommes les plus prudens, comme des décisions de la plûs haute sagesse. Était-il rien de plus naturel que de songer à marier deux personnes qui semblaient réunir tous les talens nécessaires pour sauver la patrie? D'ailleurs, l'alliance des deux familles semblait nécessaire sous le point de vue politique; car elles étaient divisées d'intérêts comme la plupart des maisons polonaises. Hermenegilde, pénétrée de ces vues, accepta son époux comme un présent du pays, et les réunions politiques qui avaient lieu au château de son père, se terminèrent par leurs fiançailles. On sait que les Polonais succombèrent, et qu'avec Kosziusko s'écroula une entreprise trop uniquement basée sur la confiance et une fidélité chevaleresque. Le comte Stanislaws, à qui sa précédente carrière

assignait une place distinguée dans l'armée, combattit avec le courage d'un lion. Il revint grièvement blessé, ayant échappé avec peine à la captivité. Hermenegilde seule l'attachait à la vie. Il espérait trouver quelque consolation dans ses bras. Dès qu'il fut un peu rétabli de ses blessures, il courut au château du comte Népomucène, où il devait recevoir des blessures plus graves. Hermenegilde le reçut avec froideur, et presque avec mépris.

« Vois-je le héros qui voulait mourir pour la patrie? » lui dit-elle en le relevant. Il lui semblait dans son exaltation que son fiancé dût être un de ces paladins des temps fabuleux, dont l'épée anéantissait des armées entières. Toutes les protestations, toutes les prières d'un amour ardent furent inutiles : Hermenegilde jura qu'elle ne donnerait sa main au comte que lorsque les étrangers auraient été chassés du pays. Le comte vit trop tard que Hermenegilde ne l'avait jamais aimé, et il se convainquit aussi bientôt que la condition qu'elle lui imposait ne pouvait s'accomplir avant longues années. Il lui jura de l'aimer jusqu'à sa mort, et prit du service dans l'armée française, avec laquelle il passa en Italie.

On dit, des femmes polonaises, qu'une hu-

meur toute particulière les distingue : un sentiment profond, une étourderie sans égale, un dévouement stoïque, une froideur glaciale, une passion ardente, tous ces sentimens divers se mêlent dans leur âme sans paraître à la surface, comme le jeu des ondes au fond d'un ruisseau dont elles ne troublent pas le paisible cours. — Hermenegilde vit avec froideur son fiancé s'éloigner ; mais à peine quelques jours se furent-ils écoulés qu'elle se sentit dévorée de désirs inexprimables, tels que les produit la passion la plus ardente. — Les désordres de la guerre ayant cessé, une amnistie fut proclamée ; les officiers polonais qui étaient prisonniers furent mis en liberté, et bientôt quelques-uns des frères d'armes de Stanislaws reparurent au château du comte. On rappela avec une profonde douleur le souvenir de ce jour malheureux, et l'on parla avec enthousiasme du courage de ceux qui avaient combattu, et surtout de la conduite du jeune comte. Il avait ramené sur le champ de bataille les bataillons qui pliaient, et il avait réussi à enfoncer avec sa cavalerie la ligne ennemie. Le sort de la bataille était indécis, lorsqu'une balle l'atteignit ; il tomba de cheval, baigné dans son sang, en prononçant le nom d'Hermenegilde.

« Non ; j'ignorais que je l'aimais inexprimablement ! Quel aveuglement a été le mien ! comment ai-je pu songer à vivre sans lui, qui est ma vie !... Je l'ai envoyé à la mort. Il ne reviendra pas ! » Ainsi gémissait Hermenegilde en donnant cours aux pensées qui oppressaient son âme. Sans sommeil, inquiète, tourmentée, elle parcourait le parc pendant la nuit ; et, comme si le vent eût pu porter ses paroles à son ami éloigné, elle s'écriait dans les airs : « Stanislaws ! Stanislaws ! reviens. C'est moi, c'est Hermenegilde qui t'appelle ; ne m'entends-tu pas ? Reviens, ou je mourrai de désespoir ! »

L'état d'exaltation d'Hermenegilde touchait à la folie, et elle commit mille extravagances. Le comte Népomucène, rempli de soucis et d'inquiétudes pour sa chère enfant, crut que les soins de l'art lui étaient nécessaires, et il trouva un médecin qui consentit à passer quelque temps au château pour traiter la jeune comtesse. Quelque judicieuse que fût sa méthode, quelques bons effets qu'elle amenât, il resta douteux qu'Hermenegilde pût retrouver tout l'usage de sa raison. Elle éprouvait les paroxismes les plus extraordinaires, et une circonstance singulière vint changer sa

position. Hermenegilde, dans ses accès, avait jeté au feu une petite poupée qu'elle avait habillée en uhlan, et à laquelle elle avait donné le nom de Stanislaws, parce qu'elle avait refusé de chanter la chanson polonaise : *Podrosz twoia nam n'iemila milsza przyaszn'w kraiwbyla*, etc. Au moment où elle revenait de faire cette exécution, elle entendit dans le vestibule des pas retentissans, et aperçut un officier vêtu de l'uniforme des chasseurs français de la garde, le bras en écharpe. Aussitôt elle s'élança vers lui en s'écriant : « Stanislaws, mon Stanislaws! » et tomba évanouie dans ses bras. L'officier, pétrifié de surprise, d'étonnement, eut peine à soutenir Hermenegilde avec le seul bras qu'il eût de libre. Il la pressa involontairement sur son sein, et il dut s'avouer que le moment où il sentit le cœur d'Hermenegilde battre sur le sien, était un des plus doux momens de sa vie. Les instans s'écoulaient dans cette position ; l'officier sentait son sang s'allumer, et il ne put se défendre de couvrir de baisers ces deux lèvres qui se pressaient sur les siennes. C'est dans cette situation que le trouva le comte, qui sortait de ses appartemens ; celui-ci s'écria aussi avec joie : « Stanislaws! » En ce moment, Her-

menegilde revint à elle et serra plus ardemment l'officier dans ses bras, en s'écriant de nouveau : « Stanislaws! mon bien-aimé! mon époux! » L'officier, le visage brûlant, tremblant, hors de lui-même, recula d'un pas en cherchant à se soustraire aux embrassemens d'Hermenegilde.

« C'est le plus beau moment de ma vie, mais je ne veux pas jouir plus long-temps d'une félicité que me vaut une erreur; je ne suis pas Stanislaws! Hélas! je ne le suis pas.... »

Ainsi parla l'officier d'une voix altérée; Hermenegilde recula avec effroi en le regardant fixement dans les yeux; et, reconnaissant qu'une ressemblance singulière l'avait abusée, elle s'enfuit en pleurant et en gémissant. Le comte Népomucène pouvait à peine croire que l'officier, qui s'annonça comme le comte Xavier de R., cousin du comte Stanislaws, eût grandi en si peu de temps. Les fatigues et les exercices de la guerre avaient ainsi développé ses traits, et lui avaient donné si rapidement l'air mâle qu'il avait alors. Le comte Xavier avait quitté la Pologne avec son cousin, et combattu avec lui en Italie. A peine âgé de dixhuit ans alors, il s'était si bien distingué que le général en chef l'avait nommé son aide-de-

camp; et, âgé de vingt ans qu'il était, il avait déjà le grade de colonel. Les blessures qu'il avait reçues le forçaient de se reposer pendant quelque temps. Il était revenu dans son pays, et un message de Stanislaws à sa bien-aimée l'amenait au château du comte. Le comte Népomucène et le médecin s'efforcèrent vainement de décider Hermenegilde à quitter sa chambre, où la retenaient la honte et la confusion; elle jura de ne pas se montrer tant que le comte Xavier serait au château.

Il lui écrivit qu'il expiait bien rudement une ressemblance dont il n'était pas coupable; mais que cette rigueur ne l'atteignait pas seul, qu'elle frappait aussi Stanislaws dont il apportait une lettre, et un message qu'elle l'empêchait de lui communiquer. La femme de chambre d'Hermenegilde, que Xavier avait mise dans ses intérêts, promit de remettre ce billet, qui opéra ce que n'avaient pu faire le père et le médecin; Hermenegilde consentit à voir Xavier. Elle le reçut dans sa chambre, les yeux baissés, et dans un profond silence. Xavier s'approcha d'un pas chancelant, prit place près du sopha sur lequel elle était assise; mais, en se baissant sur sa chaise, il s'agenouilla plutôt qu'il ne s'assit devant Herme-

negilde, et la supplia en cette posture, dans les termes les plus touchans et comme s'il eût commis le plus grand crime, de ne point le charger d'une faute involontaire qui lui avait fait connaître tout le bonheur de son ami. Ce n'était pas lui, non, c'était Stanislaws lui-même qui avait reçu ses baisers dans l'ivresse du revoir. Il lui remit la lettre et lui parla longuement de Stanislaws, qu'il peignit comme la fidélité même, comme un véritable chevalier qui pensait sans cesse à sa dame au milieu des combats, et dont le cœur battait toujours pour la liberté de son pays. Xavier contait avec un feu entraînant; il captiva l'attention d'Hermenegilde, qui, surmontant bientôt sa honte, fixa sur lui ses regards célestes avec tant de douceur, que le jeune officier put à peine continuer son récit. Comme Calaf lorsque le regardait la princesse Turandot *, sans le savoir lui-même, entraîné par sa distraction, il se perdit dans quelques descriptions de bataille; il parla d'attaques de cavalerie, de masses entamées, de batteries enlevées.... Enfin Hermenegilde l'interrompit avec impatience : « Cessez de me peindre ces scènes de carnage;

* Personnage d'une pièce italienne du Vénitien Gozzi. Tr.

dites, dites-moi plutôt qu'il m'aime, que Stanislaws m'aime.»

Xavier prit la main d'Hermenegilde, qu'il pressa avec ardeur contre son sein.

«Écoute-le donc lui-même, ton Stanislaws!» s'écria-t-il, et il s'abandonna aux protestations de l'amour le plus brûlant, que lui inspirait le délire de la passion. Il était tombé aux pieds d'Hermenegilde, il l'avait entourée de ses deux bras; mais, au moment où il voulut la presser sur son cœur, il se sentit violemment repoussé. Hermenegilde le regardait avec égarement, et lui dit d'une voix sourde: «Vaine poupée, quand même je t'animerais de toute la chaleur de mon sein, tu n'es pas mon Stanislaws, et tu ne le seras jamais!»

A ces mots, elle quitta la chambre à pas lents. Xavier vit trop tard quelle inconséquence il avait commise. Il ne sentait que trop vivement qu'il était épris jusqu'à la folie de la fiancée de son parent, de son ami, et que chaque pas qu'il ferait serait une affreuse trahison. Partir rapidement sans revoir Hermenegilde, ce fut l'héroïque résolution qu'il exécuta à l'heure même jusqu'à faire atteler sa voiture. Le comte Népomucène fut fort étonné lorsque Xavier vint prendre congé de lui; il

fit tous ses efforts pour le retenir, mais celui-ci allégua des affaires qui le forçaient de s'éloigner, et se défendit de rester avec une sorte de chaleur nerveuse qui venait au secours de sa fermeté. Le sabre au côté, le bonnet de campagne en tête, il était au milieu du salon; son domestique au dehors tenait son manteau; au pied de l'escalier, les chevaux frappaient du pied avec impatience. Tout-à-coup la porte s'ouvrit; Hermenegilde entra, s'avança vers le comte avec une grâce indicible, et lui dit en souriant: «Vous voulez partir, cher Xavier? et moi qui espérais vous entendre conter encore tant de choses de mon Stanislaws! Savez-vous bien que vos récits me consolent merveilleusement?»

Xavier baissa les yeux en rougissant extrêmement; on prit place. Le comte Népomucène assure que, depuis plusieurs mois, il n'avait pas vu Hermenegilde dans une disposition aussi sereine. Sur un signe qu'il fit, on servit le souper dans le salon, car l'heure était venue de prendre ce repas. Le plus noble vin de Hongrie brillait dans le cristal, et Hermenegilde porta un verre à ses lèvres en l'honneur de son bien-aimé, de la patrie

et de la liberté. « Cette nuit, je partirai », se disait Xavier; et en effet, lorsque le repas toucha à sa fin, il demanda à son domestique si sa voiture attendait. Celui-ci lui répondit qu'il l'avait dételée et conduite sous la remise par ordre du comte Népomucène; que les chevaux étaient dans l'écurie, et que Woyciech, le cocher, dormait à leurs pieds, sur la litière. Xavier accepta cet ordre de choses. L'opposition inopinée d'Hermenegilde l'avait convaincu qu'il était à la fois doux et convenable de rester, et de cette conviction il en vint à cette autre qu'il ne s'agissait que de se vaincre, c'est-à-dire de se défendre des explosions de tendresse qui excitaient l'esprit d'Hermenegilde et pouvaient lui nuire. Le lendemain, en revoyant Hermenegilde, Xavier réussit enfin à réprimer tout mouvement qui pût agiter son sang; restant dans les limites étroites des convenances, et même d'un cérémonial glacé, il ne donna à sa conversation que le cachet de ces galanteries dont la douceur couvre un venin dangereux. Xavier, jeune homme de vingt ans, inexpérimenté en amour, déploya toute la tactique d'un maître consommé. Il ne parla que de Stanislaws, que de son amour pour sa fiancée; mais, dans

le feu qu'il alluma, il sut adroitement faire briller sa propre image, si bien qu'Hermenegilde, malicieusement égarée, ne savait plus comment séparer ces deux figures, celle de Stanislaws absent, et celle de Xavier qui se trouvait là.

La société du jeune comte devint bientôt un besoin pour Hermenegilde, et bientôt on les vit sans cesse ensemble, causant intimement. Cette habitude effaça de plus en plus la timidité d'Hermenegilde, et de plus en plus aussi Xavier se mit à se soustraire aux façons cérémonieuses qu'il avait prudemment adoptées. Hermenegilde se promenait dans le parc, appuyée sur le bras de Xavier, et laissait sans inquiétude sa main dans la sienne, lorsqu'assis dans sa chambre avec elle, il lui parlait de Stanislaws. Quand il n'était pas question d'affaires d'état, de la cause de la patrie, le comte Népomucène n'était pas en état de pénétrer dans la pensée des autres; son âme, morte au monde et abattue, ne réfléchissait alors les objets que comme un miroir, un moment d'une manière fugitive, puis ils s'effaçaient sans laisser de traces. Sans soupçonner les sentimens d'Hermenegilde, il trouva bon qu'elle eût échangé contre cet adolescent vivant la poupée que, dans son égarement, elle avait prise pour représenter

son époux, et il crut voir avec beaucoup de plaisir que Xavier, qu'il aimait autant pour gendre que Stanislaws, prendrait la place de celui-ci. En effet, Xavier concevait de vives espérances. Un matin, on vint dire qu'Hermenegilde s'était enfermée dans son appartement avec sa femme de chambre, et qu'elle ne voulait voir personne. Le comte Népomucène pensait que c'était un nouveau paroxisme de la maladie qui cesserait bientôt, et il pria Xavier de se servir de l'influence qu'il avait acquise sur elle pour la guérir; mais quel fut son étonnement lorsque Xavier se refusa non-seulement à voir Hermenegilde, mais se montra entièrement changé! Au lieu de se montrer hardi et assuré selon sa coutume, sa voix était tremblante comme s'il eût aperçu son spectre, sa parole faible et incohérente : il dit qu'il fallait qu'il retournât à Varsovie sans revoir Hermenegilde; que, dans ces derniers jours, elle lui avait causé un effroi sans égal; qu'il renonçait à tout espoir d'amour; que la fidélité d'Hermenegilde lui avait rappelé celle qu'il devait lui-même à son ami; enfin, qu'il n'avait de ressource que dans la fuite. Le comte pensa que la folie d'Hermenegilde avait gagné Xavier. Il chercha à le calmer, mais ce fut en vain : Xavier résista d'autant plus violemment,

que le comte le priait plus vivement de voir sa fille; et il termina la discussion en se jetant dans sa voiture, comme poussé par une force irrésistible. Les chevaux partirent rapidement et l'entraînèrent.



CHAPITRE IV.

Le comte Népomucène, irrité de la conduite d'Hermenegilde, ne s'occupa plus d'elle, et elle passa plusieurs jours enfermée dans sa chambre, n'ayant d'autre société que celle de sa camariste.

Un jour, le comte était plongé dans des réflexions profondes, tout rempli de la pensée de cet homme que les Polonais adoraient alors comme une idole, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit, et Hermenegilde, couverte de longs habits de deuil, entra lentement. Elle vint s'agenouiller devant le comte, et lui dit d'une voix tremblante : « O mon père!... le comte Stanislaws, mon époux chéri, n'est plus.... Il est mort en héros sur le champ de bataille.... Sa veuve plaintive est à genoux devant toi ! »

Le comte fut d'autant plus disposé à regarder cette scène comme un nouvel accès de la maladie mentale d'Hermenegilde, qu'il avait reçu la veille des nouvelles touchant le comte Sta-

nislaws. Il releva Hermenegilde et lui dit : « Calme-toi, ma chère fille ; Stanislaws est bien portant, il ne tardera pas à revenir dans tes bras. »

A ces mots, Hermenegilde poussa un profond soupir et tomba accablée de douleur auprès de son père ; mais, quelques momens après, elle se remit et dit avec calme : « Mon père, laisse-moi te raconter comme tout s'est passé ; car il faut que tu le saches, afin que tu me reconnaisses pour la veuve du comte Stanislaws. Sache qu'il y a six jours, je me trouvai un soir dans le pavillon qui est à l'extrémité du parc. Toutes mes pensées se portaient vers celui que j'aime ; je sentis mes yeux se fermer involontairement, mais ce n'était pas de sommeil, et je conservai l'usage de mes sens. Bientôt tout s'obscurcit autour de moi ; j'entendis un grand tumulte et des coups de feu qui se succédaient sans interruption. Je me levai, et je ne fus pas peu étonnée de me trouver sous une tente. Il était agenouillé devant moi, mon Stanislaws! Je le serrai dans mes bras, je le pressai sur mon cœur. « Dieu soit loué! s'écria-t-il; tu vis, tu es à moi! » Il me dit que j'étais tombée dans un profond évanouissement, aussitôt après la cérémonie des fiançailles ; et moi, folle créature, je ne me souvins qu'alors que

le père Cyprien, que je vis en ce moment dans la tente, nous avait unis dans une chapelle voisine, au moment de la bataille. L'anneau nuptial brillait à mon doigt. Le bonheur que j'éprouvai en embrassant mon époux ne peut se décrire; l'enivrement sans nom d'une femme au comble de ses vœux agita tout mon être. Je perdis mes sens, et tout-à-coup un froid glacial me saisit. J'ouvris les yeux. Ciel! que vis-je? Stanislaws attaqué par des cavaliers ennemis, et secouru, mais trop tard, par ses compagnons. Trop tard! D'un coup de sabre, un ennemi l'abattit de son cheval.... »

Ici Hermenegilde retomba sans mouvement. Le comte s'empressa de la ranimer. « La volonté du ciel soit faite! dit-elle en reprenant ses sens : il ne me convient pas de me plaindre; mais je serai fidèle à mon mari jusqu'à la mort, et le reste de mes jours se passera en priant pour lui. »

Le comte pensa avec raison que cette vision était le résultat du dérangement des idées de sa fille, et il se résigna en pensant que le retour de Stanislaws mettrait fin à sa douleur. Quelquefois cependant il lui arrivait de rire un moment au sujet des rêves et des visions dangereuses; mais alors Hermenegilde se mettait à

sourire, puis elle portait à sa bouche l'anneau d'or qu'elle avait au doigt, et l'arrosait de larmes. Le comte remarqua avec une surprise extrême que cet anneau ne s'était jamais trouvé au doigt de sa fille ; mais il n'attacha pas une grande importance à cette circonstance. La nouvelle qu'il reçut de la captivité du comte Stanislaws le frappa plus vivement. La santé d'Hermenegilde s'affaiblit à cette époque ; elle se plaignit d'éprouver un malaise singulier qu'elle ne pouvait regarder comme un état de maladie, mais qui changeait tout son être. Bientôt le prince de Z*** vint au château avec sa femme. La mère d'Hermenegilde était morte jeune, et la princesse lui en tenait lieu. Hermenegilde ouvrit son cœur à cette respectable dame, et se plaignit qu'on la traitât de folle et de visionnaire, bien qu'elle eût des preuves certaines de son union avec Stanislaws. La princesse, instruite de l'affection mentale de la jeune comtesse, se garda de la contredire, et se contenta de l'assurer que le temps éclaircirait tout ce mystère ; mais elle devint plus attentive lorsque Hermenegilde lui décrivit son état physique et les symptômes qui la troublaient. On vit la princesse la surveiller avec une sollicitude constante, et se montrer plus inquiète à mesure que Hermenegilde semblait se calmer. En effet,

les joues pâles de la jeune comtesse reprirent leurs couleurs, ses yeux perdirent leur éclair sombre, son regard fut plus doux et plus sérieux, ses formes amaigries s'arrondirent de plus en plus; en un mot, elle brilla de nouveau de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Et cependant la princesse sembla la regarder comme plus malade que jamais, car elle ne cessait de lui dire : « Comment te trouves-tu? Qu'éprouves-tu, mon enfant? » Et ces questions se renouvelaient avec plus d'instances, dès que Hermenegilde éprouvait le moindre malaise.

Le comte, le prince et la princesse tinrent conseil pour savoir par quel moyen on pourrait détromper Hermenegilde qui se croyait toujours veuve de Stanislaws.

« Je crois malheureusement, dit le prince, que sa folie est incurable; car elle se porte parfaitement bien, et ses forces physiques entretiennent le désordre de son cerveau. Oui, ajouta-t-il en regardant sa femme, elle est parfaitement bien portante, et cependant on la tourmente comme une malade, à son grand préjudice. »

La princesse, qui se sentit frappée par ces mots, regarda fixement le comte Népomucène et s'écria : « Non, Hermenegilde n'est pas malade; mais, s'il n'était impossible qu'elle se fût

oubliée, je serais convaincue qu'elle est.......»

La princesse hésita.

« Parlez, parlez! » s'écrièrent à la fois le comte et le prince.

« Enceinte! » reprit la princesse, et elle quitta la chambre.



CHAPITRE V.

Le prince et le comte Népomucène se regardèrent frappés d'étonnement. Le prince retrouva le premier la parole, et dit que sa femme était aussi quelquefois visitée par les plus singulières visions. Mais le comte répondit gravement que la princesse avait eu parfaitement raison de ranger une action semblable, de la part d'Hermenegilde, dans la ligne des choses impossibles; « mais, ajouta-t-il, n'est-il pas singulier qu'une semblable idée me soit venue hier en regardant ma fille? Jugez donc combien les paroles de la princesse ont dû me causer d'inquiétude et de peine. — Il faut alors, répondit le prince, que le médecin ou la sage-femme en décident, et que le jugement précipité de la princesse soit anéanti ou que notre honte à tous soit constatée. »

Plusieurs jours se passèrent en résolutions prises et abandonnées. La princesse rejeta l'in-

tervention d'un médecin peut-être indiscret, et elle prétendit qu'il ne serait que trop prochainement nécessaire d'avoir recours à lui. « Et comment? s'écria le comte hors de lui. — Oui, continua la princesse en élevant la voix, Hermenegilde est la fille la plus trompeuse et la plus perfide qui fût jamais, ou elle a été étrangement abusée, car elle est enceinte! »

Le comte Népomucène fut long-temps sans pouvoir répondre; enfin, il supplia la princesse de savoir à tout prix, d'Hermenegilde, quel était le malheureux qui avait couvert sa maison d'un opprobre éternel.

« Hermenegilde ne soupçonne pas encore que je connais son état, dit la princesse. Je me promets tout, du moment où je lui dirai ce qui en est. Le masque dont sa fourbe se couvre tombera à l'improviste, et son innocence éclatera d'une manière merveilleuse, bien que je ne puisse imaginer quelle justification elle pourra nous donner. »

Ce soir-là même, la princesse se trouva seule avec Hermenegilde, dont l'état de grossesse devint de plus en plus visible. Elle prit les deux bras de la pauvre enfant, la regarda fixement et lui dit d'une voix brève : « Ma chère fille, tu es mère! »

A ces paroles, Hermenegilde leva les yeux vers le ciel avec ivresse, et s'écria avec attendrissement : «Oui, je le suis! Oh! je le suis. Il y a long-temps que j'ai senti que mon époux chéri n'était pas tombé tout entier sous le fer ennemi. Oui ! le moment du plus grand bonheur que j'aie éprouvé sur terre s'est prolongé pour moi ; je le retrouverai, mon Stanislaws, dans le gage précieux qu'il m'a laissé de notre douce alliance ! »

La princesse sentit toutes ses idées se troubler, elle crut qu'elle allait elle-même perdre l'esprit. Le ton de vérité qui régnait dans les paroles d'Hermenegilde, son ravissement, l'enthousiasme divin qui éclatait dans ses pensées, tout éloignait l'idée d'une fourberie, et la folie la plus complète pouvait seule expliquer sa conduite. Saisie de cette dernière idée, la princesse repoussa Hermenegilde en s'écriant : «Malheureuse! un rêve t'a mise dans cet état, qui nous couvre tous d'opprobre et de honte. Crois-tu m'échapper par des contes absurdes ? Réfléchis, rassemble tes souvenirs. Ton aveu repentant et sincère peut seul te réconcilier avec nous. »

Baignée de larmes, déchirée de douleurs, Hermenegilde tomba aux pieds de la princesse

en gémissant : « Ma mère, toi aussi tu me traites de visionnaire, toi aussi tu ne veux pas croire que l'église m'a unie à mon Stanislaws, que je suis sa femme ! Mais vois donc cet anneau à mon doigt ! Que dis-je ? toi tu connais mon état ; n'est-ce pas assez pour te convaincre que je n'ai pas rêvé ? »

La princesse connut, à son grand étonnement, que l'idée d'une faute ne venait pas même à la pensée d'Hermenegilde, et qu'elle n'avait pas du tout compris les reproches qu'elle lui avait faits à ce sujet. Hermenegilde, pressant avec ardeur les mains de la princesse contre son cœur, ne cessait de la supplier de croire à son époux, maintenant que son état n'était plus douteux; et la pauvre femme, toute stupéfaite, jetée hors d'elle-même, ne savait plus que dire à cette jeune fille, et de quelle façon s'y prendre pour découvrir le mystère qui régnait sur elle. Ce ne fut que quelques jours plus tard qu'elle déclara au prince son mari et au comte Népomucène, qu'il était impossible d'apprendre autre chose d'Hermenegilde que ce qu'on avait déjà pressenti. Les deux seigneurs, pleins de colère, traitèrent cette naïveté de fourberie, et le comte jura qu'il emploierait des mesures rigoureu-

ses pour lui arracher l'aveu de sa faute. La princesse s'opposa, de toutes ses forces, à un acte de cruauté qui, dit-elle, serait inutile; car elle était convaincue de la sincérité de sa fille d'adoption.

« Il est encore dans le monde, ajouta-t-elle, maint secret que nous sommes hors d'état de comprendre. Que serait-ce, si l'union des pensées avait une influence physique, et si une relation intellectuelle entre Stanislaws et Hermenegilde avait produit cet inexplicable état? »

En dépit de toute la colère, de toute la gravité de ce fatal moment, le prince et le comte ne purent se défendre de rire hautement à ces paroles de la princesse, qu'ils déclarèrent la pensée la plus sublime et la plus éthérée qu'eût jamais produite un cerveau humain. La princesse rougit extrêmement, en disant que la grossièreté de sens des hommes les empêchait de comprendre de semblables choses; mais, quant à sa pauvre enfant, elle avait dessein d'entreprendre avec elle un voyage qui la soustrairait à la honte de sa situation. Le comte approuva cette résolution; car, comme Hermenegilde ne faisait aucun mystère de son état, il importait de la dérober aux regards des gens de la maison.

Cette convention arrêtée, chacun se sentit plus calme. Le comte Népomucène se trouva fort rassuré en voyant la possibilité de céler ce fatal secret; et le prince jugea fort sensément qu'il fallait attendre du temps l'explication de tout ce mystère. On était sur le point de se séparer après cette conférence, lorsque l'arrivée subite du comte Xavier de R. vint causer du nouveaux embarras. Il entra échauffé par une course forcée, couvert de poussière, avec toute la précipitation d'un homme hors de lui, et s'écria sans saluer, sans regarder personne : « Le comte Stanislaws est mort! Il n'a pas été fait prisonnier. Non; il a été tué par l'ennemi. En voici la preuve! »

A ces mots, il mit dans la main du comte Népomucène plusieurs lettres qu'il tira de sa poche. La princesse les parcourut; mais à peine eut-elle lu quelques lignes, qu'elle leva les yeux au ciel en s'écriant : « Hermenegilde! pauvre enfant! quel impénétrable mystère! »

Elle avait vu que le jour de la mort du comte était le même que celui de sa prétendue rencontre avec Hermenegilde.

« Il est mort, reprit Xavier avec feu. Hermenegilde est libre de me donner sa main, à moi qui l'aime plus que ma vie. Je la demande en mariage! »

Le comte Népomucène n'eut pas la force de répondre. Le prince prit la parole et déclara que certaines circonstances empêchaient absolument d'avoir égard à sa demande ; qu'il ne pouvait même voir Hermenegilde en ce moment, et que sa famille se voyait obligée de le prier de s'éloigner d'elle pour quelque temps. Xavier répondit qu'il connaissait parfaitement le dérangement d'esprit qu'éprouvait Hermenegilde, ce dont il était question sans doute; mais que c'était là d'autant moins un obstacle, qu'il pensait que son mariage avec elle amènerait infailliblement sa guérison. La princesse répliqua que sa pupille resterait fidèle jusqu'à la mort à la mémoire de Stanislaws, et que d'ailleurs elle ne se trouvait plus au château. Xavier ne fit que rire de cette réponse, et dit que le consentement du comte lui suffirait, et qu'on lui laissât le soin du reste. Ces paroles irritèrent fort le comte Népomucène, qui déclara à Xavier qu'il ne lui accorderait jamais sa fille, et il le pria en même temps de quitter le château. Xavier le regarda en silence, ouvrit la porte du salon, et cria que Woyciech apportât ses bagages et conduisît ses chevaux à l'écurie. Puis il revint, se jeta dans un fauteuil près de la fenêtre, et annonça avec tranquillité qu'il ne quitterait pas le château avant d'avoir

parlé à Hermenegilde. Le comte lui répondit avec le même sang-froid qu'il y ferait alors un long séjour, mais que pour lui il prendrait alors le parti de se retirer dans un autre de ses domaines. En même temps, le comte, le prince et sa femme quittèrent le salon et se rendirent dans l'appartement d'Hermenegilde, afin de la faire partir au plus vite. Le hasard voulut que cette nuit-là même, contre son habitude, elle fût allée se promener dans le parc. Xavier l'aperçut par la fenêtre, dans une allée éloignée, et descendit précipitamment. Il l'atteignit enfin au moment où elle allait entrer dans le pavillon mystérieux, à l'extrémité du parc.

« O puissance du ciel! » s'écria Xavier en s'apercevant de l'état d'Hermenegilde; puis il se jeta à ses genoux et la conjura, en lui faisant les sermens les plus tendres, de l'accepter pour époux. Hermenegilde, hors d'elle-même de frayeur et de surprise, lui dit qu'un démon ennemi l'envoyait pour troubler son repos; que jamais, jamais elle ne deviendrait l'épouse d'un autre, après avoir été unie à son cher Stanislaws.

Mais Xavier ne cessa pas de la supplier, et, las enfin de ne pouvoir la fléchir, il lui dit qu'elle se trompait elle-même dans sa folle pas-

sion, que c'était à lui qu'elle avait donné les momens les plus doux, et en même temps il se releva et la serra dans ses bras. Hermenegilde, la pâleur de la mort dans les traits, le repoussa avec horreur et s'écria : «Misérable! tu ne pourras pas plus me forcer à une trahison que tu ne saurais anéantir le fruit de mon union avec Stanislaws! fuis loin de moi! —Insensée! ne l'as-tu pas détruite toi-même cette union? s'écria Xavier en fureur; l'enfant que tu portes dans ton sein est le mien! c'est moi que tu as comblé de tes faveurs dans ce lieu même! Tu fus ma maîtresse, et tu la seras encore si tu ne consens à devenir ma femme!»

Hermenegilde le regarda quelques instans d'un air égaré, et tomba sans mouvement sur le sol, en proférant ce mot : «Misérable!»

*

CHAPITRE VI.

Xavier courut au château, comme s'il eût été aiguillonné par toutes les furies, et prit avec violence la main de la princesse, qu'il rencontra.

« Elle m'a repoussé avec horreur, lui dit-il, moi, le père de son enfant!

» — Toi! Xavier? Mon Dieu! parle. Est-il possible! s'écria la princesse avec effroi.

»— Me condamne qui voudra, dit Xavier plus calme; mais quiconque sentira dans ses veines un sang aussi bouillant que le mien, faillira comme moi en un semblable moment. Je trouvai Hermenegilde dans le pavillon; elle était plongée dans un singulier état que je ne saurais décrire, étendue sur le canapé, rêvant et comme endormie. A peine fus-je entré qu'elle se leva, vint à moi, me prit par la main et me fit lentement traverser le pavillon; puis elle s'agenouilla, je l'imitai; elle se mit à prier, et je remarquai bientôt qu'elle croyait voir

un prêtre devant nous. Elle tira un anneau de son doigt, qu'elle présenta au prêtre ; je le pris, et je lui substituai un anneau d'or que je portais ; alors elle se jeta dans mes bras avec tous les témoignages de l'amour le plus ardent.

. . . .

Lorsque je m'enfuis, elle était plongée dans un profond sommeil, qui ressemblait à un évanouissement.

» — Homme affreux ! misérable criminel ! » s'écria la princesse hors d'elle-même.

Le comte Népomucène et le prince, qui venaient d'entrer, entendirent en peu de mots les aveux de Xavier. Combien l'âme délicate de la princesse fut blessée, lorsqu'elle vit son mari et le comte trouver l'action de Xavier réparable par un mariage avec Hermenegilde !

« Non, dit-elle, jamais Hermenegilde ne donnera sa main à l'homme qui a empoisonné par un crime le plus beau moment de sa vie !

» — Elle le fera, dit le comte Xavier d'un ton froid et orgueilleux ; elle me donnera sa main pour sauver son honneur. Je reste ici, et tout s'arrangera. »

En ce moment, il s'éleva un sourd murmure : on apportait Hermenegilde, que le jardinier avait trouvée sans vie dans le pavillon. On la

déposa sur un sopha. Avant que la princesse pût l'empêcher, Xavier prit sa main. Tout-à-coup elle se dressa en poussant un cri horrible qui semblait ne pas venir d'une voix humaine; non, c'était celui d'une bête fauve; puis elle jeta sur le comte des regards de feu qui devaient le pétrifier. Il ne put les soutenir, chancela, recula quelques pas, et murmura d'une voix à peine intelligible : «Des chevaux!» Sur un signe de la princesse, on le conduisit dans le vestibule. « Du vin! du vin! » s'écria-t-il. Il en but quelques verres, s'élança avec vigueur sur l'étrier, et partit à bride abattue.

L'état d'Hermenegilde, qui semblait tourner en une folie furieuse, changea toutes les dispositions du comte Népomucène et du prince, qui virent toute l'horreur de l'attentat de Xavier. On voulut envoyer chercher un médecin, mais la princesse s'y opposa en assurant que sa pupille n'avait besoin que de secours spirituels. On fit donc venir le père Cyprien, ancien carmélite, confesseur de la maison, qui réussit d'une manière merveilleuse à réveiller les pensées d'Hermenegilde. Il fit plus, il lui rendit quelque calme. Elle parla avec beaucoup de raison à la princesse, et lui exprima le désir de prendre le voile dans le couvent

des religieuses de l'ordre de Citeaux, aussitôt après sa délivrance. Dès ce moment, elle se couvrit déjà le visage avec un voile noir qu'elle ne quitta plus. Pendant ce temps, le prince avait écrit au bourguemestre de L., chez qui Hermenegilde devait faire ses couches, et où devait la conduire l'abbesse de Citeaux, sa parente, tandis que la princesse irait en Italie, emmenant en apparence sa pupille avec elle.

Il était minuit; la voiture qui devait conduire Hermenegilde au couvent était devant la porte. Le comte Népomucène, accablé de douleur, le prince et la princesse attendaient le moment de prendre congé de la malheureuse enfant. Elle arriva couverte de son voile et accompagnée du moine.

« La sœur Célestine a grièvement péché dans ce monde, dit celui-ci d'une voix solennelle, car le démon a souillé sa pureté; mais un vœu éternel sauvera son âme. Paix et repos éternel! Jamais le monde ne reverra ces traits, dont la beauté a tenté le démon. Voyez! ainsi Célestine accomplira sa pénitence! »

A ces mots, le moine souleva le voile d'Hermenegilde, et un cri douloureux s'échappa de toutes les bouches, lorsqu'on vit un masque blafard sous lequel Hermenegilde avait caché

pour toujours sa céleste figure. — Elle se sépara, sans pouvoir prononcer une parole, de son vieux père qui espérait mourir de sa douleur. Le prince, homme ferme, était baigné de larmes ; la princesse seule, combattant avec toute la force que lui prêtait la religion l'horreur que lui causait cet effroyable vœu, conserva un maintien résigné.

On ignore comment le comte Xavier découvrit le lieu du séjour d'Hermenegilde, et apprit que son enfant devait être consacré à l'église. L'enlèvement de son fils eut de funestes suites ; car, arrivé à P***, lorsqu'il voulut le remettre aux soins d'une femme de confiance, l'enfant, qu'il croyait évanoui par le froid, était mort. Le comte Xavier disparut alors, et l'on crut qu'il s'était tué volontairement. Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque le jeune prince Boleslaws de Z*** vint, durant son voyage, aux environs de Naples. Il monta un jour jusqu'au cloître des Camaldules, d'où l'on découvrait une vue ravissante. Au moment de gravir le rocher qu'on lui avait désigné comme le lieu le plus favorable pour contempler cet aspect, il aperçut un moine assis sur une grande roche, un livre de prières ouvert sur ses genoux, et les yeux tournés

vers la mer qui se déployait à ses pieds. Ses traits, encore empreints de jeunesse, étaient profondément sillonnés. Un souvenir confus s'empara de l'esprit du prince à la vue de ce moine. Il s'approcha davantage et s'aperçut que son livre de prières était écrit en polonais. Aussitôt il s'adressa au moine dans cette langue. Celui-ci se retourna avec frayeur; à peine eut-il aperçu le visage du prince, qu'il se couvrit de son capuchon et s'enfuit à travers les broussailles. Le prince Boleslaws assurait que le moine n'était autre que le comte Xavier.

FIN DU VŒU.

LES BRIGANDS.

AVENTURES

DE DEUX AMIS DANS UN CHATEAU DE BOHÊME.

LES BRIGANDS.

Deux jeunes gens, Hartmann et Willibald, étaient unis depuis l'enfance par les liens de l'amitié. Tous deux, établis à Berlin, avaient l'habitude, chaque année, de secouer pour quelque temps le joug des affaires, et, obéissant à l'attrait du plaisir, ils fuyaient, abandonnant leurs travaux pour faire ensemble un petit voyage. Habitant le nord de l'Allemagne, ils se dirigeaient plus volontiers vers le midi, et déjà ils avaient parcouru l'Allemagne méridionale en plusieurs sens, fait le beau voyage du Rhin, et vu les villes les plus importantes de cette contrée. Ils résolurent alors de quitter leurs affaires pour un temps un peu plus long, et de mettre à exécution un plan que depuis fort long-temps ils avaient formé. Ils voulaient respirer l'air de l'Italie, en s'avançant au moins jusqu'à Milan. Ils choisirent la route de Dresde, Prague et Vienne pour se rendre dans ce pays merveilleux, dont les prodiges remuent si puissamment l'âme dans ses songes, comme

les fantastiques apparitions d'une légende romantique.

Leurs cœurs battirent plus librement, lorsque, sortis des portes de la résidence, ils se trouvèrent en rase campagne. C'est ainsi que le but d'un voyage apparaît déjà riant à nos yeux, aussitôt que la voiture roule sur la grande route; toutes les petites inquiétudes de la vie restent derrière nous; c'est en avant que s'élancent nos pensées; de brillantes espérances remplissent notre cœur et le jettent bien loin dans l'avenir, lorsque le cor du postillon se fait entendre.

Les deux amis arrivèrent à Prague sans accident, et continuèrent leur route d'une seule course en voyageant jour et nuit, jusqu'à Vérone, où ils comptaient s'arrêter quelques jours. A peu de distance de Prague, ils entendirent circuler de méchans bruits sur le peu de sûreté des routes, et on leur assura qu'une bande de brigands était répandue dans les environs. Ces bruits ne leur paraissant pas fondés le moins du monde, ils n'y pensèrent bientôt plus. Le soir commençait déjà à répandre ses ombres, lorsqu'ils arrivèrent à Sudonieschitz. Là, le maître de poste leur conseilla de ne pas aller plus loin, du moins pour

le moment, parce que depuis deux jours il était arrivé des choses telles qu'on n'en avait point vu de semblables depuis bien des années. Entre Wessali et Wittingau, la voiture de poste avait été arrêtée par des brigands, le postillon tué, deux voyageurs grièvement blessés, et entièrement dépouillés. Les soldats chargés de parcourir la contrée étaient déjà en mouvement, et le maître de poste, devant recevoir des nouvelles le lendemain, les invita à les attendre, avant de se mettre en route. Willibald était fort tenté de suivre le conseil du maître de poste; Hartmann, au contraire, qui paraissait plein de courage et ne redoutait point de pareils dangers, fut d'avis de suivre leur route, d'autant plus qu'ils pouvaient encore, avant la nuit, atteindre le Tabor, éloigné seulement de quatre lieues, et qu'il n'était pas probable que les brigands, déjà poursuivis par les soldats, s'aventurassent jusque dans cette contrée. Au contraire, la crainte devait les tenir renfermés dans leurs repaires. Willibald prit alors ses pistolets, les mit en état et les amorça. Hartmann riait en le voyant faire de tels préparatifs.

« Ne songe pas, lui dit-il, à te mettre en route pour l'Italie, si de semblables aventures

t'effraient ; car elles sont absolument nécessaires au voyageur qui veut ajouter à ses récits tout l'intérêt qu'il faut pour les faire valoir.

» — Sans doute, répartit Willibald, il est très-bien d'aller au-devant des aventures ; mais il est sage aussi de se préparer d'avance à les rencontrer. » Et il continua ses préparatifs en prenant et chargeant les pistolets de son ami, que celui-ci avait négligemment jetés dans le coffre de la chaise de poste.

Les ombres de la nuit s'épaississaient de plus en plus, et les deux amis, engagés dans un vif entretien, ne songeaient à aucun danger, lorsqu'un coup de fusil se fit entendre, et que quelques hommes de mauvaise apparence, sortant de l'épaisseur du bois, se jetèrent sur les chevaux, saisirent les guides et s'efforcèrent de renverser le postillon. Tandis que celui-ci se défendait en déchirant à grands coups de fouet le visage des assaillans, Willibald, avec son fusil à deux coups, en étendit un sur la terre où il resta sans mouvement. Hartmann, au moment où il chargeait son pistolet, se sentit blessé d'un coup de feu. Willibald ayant tiré son second coup, le postillon excita ses chevaux, et ils partirent au galop. Les voyageurs entendirent tirer plu-

sieurs coups derrière eux, et des cris sauvages retentirent dans les airs.

« Ho! ho! s'écria le postillon, lorsqu'ils furent à une assez grande distance; ho! ho! c'est bon maintenant, les chasseurs de M. le comte les attaquent à leur tour. »

Tout cela fut l'affaire d'un instant, et chacun était encore ému du péril passé, et inquiet de le voir se renouveler, lorsque le postillon s'arrêta devant la nouvelle station.

La blessure qu'Hartmann avait reçue au bras droit saignait abondamment, et le faisait trop souffrir pour que l'on pût songer à continuer le voyage. Une misérable auberge qui n'offrait pas même les premières commodités de la vie, aucun habile chirurgien dans le voisinage, tout causa aux deux amis une inquiétude qui se changea bientôt pour Willibald en un cruel souci, lorsque Hartmann, après avoir été pansé par un pauvre barbier, fut saisi d'une fièvre ardente. Willibald maudissait la témérité de son ami ou plutôt sa légèreté, qui non-seulement les condamnait à s'arrêter dans ce détestable séjour, après avoir heureusement échappé aux assassins, mais encore mettait en danger la vie d'Hartmann et risquait de donner une triste issue à leur voyage.

Le lendemain matin, Hartmann déclara qu'au besoin il serait en état de poursuivre la route; Willibald indécis ne savait s'il valait mieux rester ou partir, lorsqu'un événement inattendu vint tout changer.

C'était près de là, sur les bords de la Moldau, qu'étaient situées les vastes propriétés du comte Maximilien de C. Un domestique envoyé par lui vint prier les deux amis de se rendre au château.

« Mon maître, ajouta-t-il, vient d'apprendre que des voleurs vous ont attaqués sur ses terres, et que l'un de vous a été blessé. Ses chasseurs sont arrivés trop tard pour vous sauver; mais M. le comte regarde comme un devoir de vous inviter à venir habiter son château, jusqu'à ce que celui de vous que les brigands ont blessé soit entièrement guéri et en état de continuer son voyage. »

Les deux amis regardèrent cette invitation comme une grande faveur du destin, et s'empressèrent de s'y rendre sans faire aucune objection.

Le domestique à cheval était suivi d'une énorme voiture remplie de moelleux coussins et traînée par quatre beaux chevaux. Hartmann y fut transporté avec autant de précau-

tions que s'il eût été blessé à mort et que la moindre secousse eût pu lui coûter la vie.

Le comte, comme s'il était impatient de l'arrivée des deux amis, vint au devant d'eux jusqu'en dehors de son château. C'était un homme de soixante-dix ans au moins, à en juger par ses cheveux blancs et son visage sillonné de rides profondes. Malgré cet âge, cependant, la vivacité de la jeunesse régnait dans ses mouvemens, dans les accens de sa voix mâle et harmonieuse, et dans le feu de ses yeux pleins d'expression. Un seul de ses regards suffisait pour lui gagner les cœurs; car ils exprimaient toute l'aimable bienveillance d'un jeune homme content de la vie.

Le comte reçut les deux amis avec un empressement qui leur parut tout à fait extraordinaire. Il offrit son bras à Hartmann pour l'aider à monter l'escalier, et il voulut que sa blessure fût aussitôt sondée devant lui par le médecin du château.

Celui-ci s'en acquitta d'une main habile, et assura que la blessure n'était nullement dangereuse; qu'il suffirait d'une nuit de repos pour guérir la fièvre causée seulement par l'application du premier appareil, et que dans peu de temps la guérison serait complète.

Tandis que les deux amis prenaient les rafraîchissemens que le comte leur avait fait apporter, Willibald se livra à toute la joie que lui causaient le changement subit qui s'était opéré dans leur situation, la réception bienveillante du comte, et la certitude de passer d'une manière fort agréable les jours que réclamait la guérison de son ami.

Hartmann fit de même, autant du moins que ses douleurs le lui permirent ; car il assura qu'il commençait à ressentir beaucoup plus vivement le mal de sa blessure. Ce mal, cependant, n'était que moral, et consistait plutôt dans le profond dépit de ne pouvoir se livrer au plaisir de boire le vin de Tokay qui brillait si noblement dans les verres.

Le vieux comte pensa que ce chagrin aussi devait être chassé, et il demanda au médecin si, en conscience, Hartmann ne pouvait pas se permettre un demi-verre de ce vin généreux. Le médecin consentit à tout en hochant la tête, et le vieux seigneur, élevant son verre plein, s'écria en riant : « En vérité, vivent les brigands! si du moins ils ne sont pas déjà tués et massacrés par mes chasseurs et les hussards ; car, je leur dois une grande reconnaissance. Oui, dignes et braves sei-

gneurs!... Mais, non, je veux dire, chers et braves amis; car, vos personnes m'ont tellement plu tout de suite, qu'il me semble que je vous connais depuis long-temps. C'est un vrai bonheur pour moi d'avoir trouvé une occasion de vous recevoir dans mon château.»

Après maints joyeux propos, après maintes saillies, qui furent dites par l'un ou l'autre, par le vieux comte lui-même, et que les éclats de rire des jeunes gens accueillirent, le médecin remarqua qu'il était temps pour le malade d'aller se reposer. Willebald exprima le désir de demeurer auprès de son ami, en sorte que le vieux seigneur fut obligé de se contenter de leur promesse de paraître le lendemain tous les deux au dîner. Il leur jura que le temps lui semblerait bien long jusqu'à ce moment-là, et qu'il enverrait des ordres à la cuisine pour que la table fût bien servie.

Les deux amis ne pouvaient se lasser d'admirer la vivacité et la verdeur du vieux comte, ainsi que l'aimable hospitalité avec laquelle, quoiqu'entièrement étrangers, ils se voyaient reçus dans ce château. Ils exprimaient leur étonnement devant le jeune homme qui les servait : « Hélas! dit celui-ci avec un ton mélancolique; hélas! mes dignes seigneurs, il n'en

est pas toujours de même ! Monsieur le comte est volontiers gai et content, et il a de la bienveillance pour les hôtes étrangers ; mais il en vient rarement, presque jamais, car nul ne peut..... Du moins, je ne me souviens pas d'y avoir vu des hôtes aussi gais et aussi aimables pour notre digne seigneur. Hélas ! pourvu seulement que.....»

Le jeune homme s'arrêta ; les deux amis le regardèrent en silence, inquiets par le mystère qui régnait dans ce discours entrecoupé.

Le jeune homme continua : « Eh bien, pourquoi ne le dirais-je pas ? tout ne va point dans ce château comme les choses devraient aller ; bien des larmes y ont coulé. Et, autant que nous pouvons le comprendre avec notre faible entendement, il y a de bonnes raisons pour cela.... Vous resterez probablement longtemps ici, mes dignes messieurs ; notre noble seigneur le comte ne laissera pas partir de sitôt des hôtes aussi aimables; vous pourrez alors remarquer vous-mêmes où le bât le blesse.

» — Je gage, dit Hartmann, lorsque le domestique se fut éloigné, je gage que ce bât doit être bien lourd et bien gênant. »

Le lendemain, tandis que les deux amis se plaçaient à table, le comte leur présenta un

très-beau jeune homme d'une noble figure, en disant :

« Mon fils Franz ! »

Il était de retour depuis peu d'un voyage lointain, et les deux amis attribuèrent à un long séjour dans Paris la pâleur de son visage et ses yeux caves. Il avait sans doute joui de la vie. On paraissait attendre encore une personne; bientôt les portes s'ouvrirent, et une jeune femme d'une beauté extraordinaire entra dans la salle. C'était la nièce du comte, la comtesse Amélie de F. Outre ces personnes, le médecin et le chapelain du château, ecclésiastique respectable, prirent aussi place à la table.

Le vieux comte, toujours animé d'une vive gaîté, renouvela aux deux amis ses remerciemens pour l'heureux accident qui les avait amenés chez lui, et ceux-ci ne mirent comme la veille aucun frein à leur bonne humeur; l'ecclésiastique était aussi un bon vivant joyeux et aimable, en sorte que la conversation ne languit point entre ces quatre personnages. Pour le médecin, il était de ces gens qu'on égaie aisément, mais qui n'égaient point : sans parler beaucoup, il riait de tout ce qu'on disait de plaisant, et, quand il avait ri de tout son cœur, il avançait son long nez jusqu'au

milieu de la table, pour demander pardon d'être trop sensible à l'enjouement de la conversation et de s'être permis de rire à la table du comte; au contraire, le comte Franz persistait à conserver un air sérieux et sinistre sans changer sa figure, et seulement de temps en temps quelques mots inintelligibles voltigeaient sur ses lèvres. La comtesse Amélie semblait n'être pas même à table; comme si l'on eût parlé un langage qui lui fût inconnu, elle ne faisait pas la moindre attention à la conversation, et ne prononçait pas le plus petit mot. Willibald, qui était placé près de la comtesse, possédait un talent particulier pour forcer les dames silencieuses à parler, ou du moins à écouter. Il voulut faire briller son talent en s'adressant à la comtesse, et faire retentir à son oreille cette cloche dont les sons savent toujours aller au cœur d'une femme. Mais tout fut inutile : la comtesse le regarda fixement avec ses grands yeux, qui sans doute étaient très-beaux, mais paraissaient un peu morts; puis se retourna sans l'honorer d'une réponse, pour les fixer dans l'espace.

Willibald crut lire distinctement sur la figure d'Hartmann : Tu es un fou; ne te donne pas tant de peine avec une beauté si nulle et si hautaine.

On but à la santé de la maison impériale, et la comtesse, qui n'avait pas encore humecté ses lèvres d'une seule goutte de vin, ne put se refuser à prendre son verre, à trinquer avec son voisin, ce qu'elle fit de fort mauvaise grâce. Willibald, qui ne désespérait pas encore de réussir auprès d'elle, avait observé que l'esprit le moins saillant et le moins remarquable était cependant aussi vivement excité, chez les femmes, par la force des vapeurs d'un vin généreux, et que souvent ainsi le silence le plus absolu se convertissait en l'humeur la plus agréable. C'est pourquoi il se hasarda à prier la comtesse de lui faire honneur en vidant son verre. La comtesse le regarda, comme saisie tout à coup de ce qu'il lui disait; puis elle lui répondit tout bas, d'un ton qui décelait la plus amère douleur :

« Vous me trouvez muette? Sainte Vierge! Est-il possible qu'un instrument brisé rende quelque son!... Eh bien, continua-t-elle, vous pouvez supposer au vin le pouvoir de me ranimer; mais je ne trouve rien de plus fastidieux que ces toasts auxquels le cœur et l'esprit n'ont aucune part, et qui ne sont que le tribut d'une certaine convenance générale.

» —Alors, noble comtesse, reprit Willibald,

vidons nos verres aux sentimens qui règnent dans le sanctuaire impénétrable de notre cœur. »

Les joues de la comtesse se couvrirent subitement de la plus vive rougeur ; elle saisit son verre et le vida d'un seul trait, après avoir trinqué avec Willibald en imprimant à l'air une longue et sonore vibration. Le comte Franz, qui les observait, et n'avait pas détourné ses yeux fixés sur eux, saisit aussi son verre, le vida, et le replaça sur la table avec tant de force, qu'il le fit voler en mille pièces.

Tout le monde se tut; le vieux cômte, baissant les yeux, parut s'abandonner à de tristes pensées; tandis que les deux amis échangeaient des regards observateurs, et ne se sentaient nullement portés à réparer le désordre causé par cette indiscrétion involontaire. L'ecclésiastique, reprenant la parole, rompit le premier le silence, et sut si bien diriger la conversation qu'il amena bientôt une saillie plaisante. Le médecin, qui semblait n'avoir aucune idée de ce qui venait de se passer, et promenait de tous côtés ses regards scrutateurs, pour demander la cause de ce silence subit, partit d'un violent éclat de rire, et, s'inclinant sur la table, laissa échapper ces mots :

« Pardonnez, excellence, mais il est impossible...... Les poumons, les intestins eux-mêmes en souffriraient...... On ne peut se retenir. »

Le vieux comte se réveilla comme d'un songe, tourna ses yeux sur la face rubiconde du médecin, et s'abandonna aussi à un rire immodéré. La conversation se ranima; mais une certaine contrariété régna entre les convives, en sorte que les deux amis furent bien aises lorsque l'on desservit. La comtesse Amélie s'éloigna promptement, et alors tous les convives, à l'exception du médecin, se sentirent dégagés d'un poids énorme.

Le comte Franz était aussi devenu plus gai. Tandis que le vieux comte se rendait dans sa chambre pour se livrer, selon son habitude, au repos, il descendit au parc avec les deux amis.

Après avoir échangé quelques paroles avec Willibald, il ajouta d'un ton de gaîté, mais avec un peu de rudesse :

« Dans le fait, mon père ne m'a pas trop vanté votre esprit et votre amabilité. Vous avez réussi à faire une chose que vous ne croyiez sans doute pas si difficile, et que pour ma part j'avais crue jusqu'à présent tout à fait impossible. Je veux dire que vous avez su amener la comtesse à parler avec vous, qui lui êtes tout à fait étranger et qu'elle voit pour la première fois. Bien

plus, vous lui avez, en dépit de toute pruderie féminine, fait vider un verre plein de vin. Si vous connaissiez aussi bien que moi toutes les bizarreries de la comtesse, vous ne seriez pas surpris que je vous regardasse, pardonnez-moi le terme, comme une espèce de magicien.

» — Mais, répartit Willibald en souriant, j'espère n'exercer mon pouvoir magique sur elle que pour de semblables prodiges. »

Persuadés que, pour ne pas exciter la jalousie du jeune comte, il ne fallait pas approfondir ce chapitre, les deux amis firent tourner la conversation sur d'autres sujets, et la comtesse et ses bizarreries furent entièrement oubliées.

Après une journée passée dans la gaîté, lorsque les deux amis se trouvèrent seuls dans leur chambre : « Dis-moi, Willibald, demanda Hartmann, ne penses-tu pas qu'il y a dans ce château quelque chose d'extraordinaire ?

» — Mais non, répartit Willibald, je ne le pense pas ; tout me paraît fort ordinaire dans ce château, et les discours du jeune homme ne me semblent pas cacher un bien grand mystère. Le jeune comte est amoureux de la comtesse, qui ne peut pas le souffrir, et le vieux seigneur, désireux de les unir, est très-cha-

griné de cette aversion, et ne sait comment s'y prendre pour les accorder. Voilà tout!

» — Ho! ho! s'écria Hartmann, ce n'est pas là tout! Ne remarques-tu pas que nous sommes tout juste tombés au milieu de la pièce des brigands de Schiller? La scène représente un vieux château de Bohême, dont la décoration ressemble fort à celui-ci. Les acteurs sont : Maximilien, le comte régnant; Franz, son fils; Amélie, sa nièce. Puis, Charles peut bien être le capitaine des brigands qui nous ont attaqués. Je suis enchanté que les circonstances me fournissent enfin l'occasion d'observer, en personne, le monde représenté par Schiller dans sa pièce, et de m'assurer quelle est la fin de Charles Moor, s'il est tué par Schweizer ou s'il livre sa tête à l'échafaud. Reste seulement à savoir si le comte Franz enferme son père dans la vieille tour qui, comme tu le sais, est au bout du parc. »

Willibald rit beaucoup des folles idées de son ami; mais il pensa qu'en effet c'était un singulier jeu du hasard qui rassemblait là les personnages les plus importans de cette tragédie, du moins leurs noms, sauf Hermann et Daniel qui leur manquaient encor.

« Qui sait, reprit Hartmann, si nous ne les verrons point paraître demain? »

Les deux amis continuèrent à parodier ensemble, chacun à sa manière, les scènes de cette tragédie ; et ce joyeux entretien se prolongea long-temps encore après qu'ils se furent couchés, en sorte que le jour commençait déjà à poindre lorsqu'ils s'endormirent.

Le lendemain, la comtesse Amélie avait une violente migraine qui la retenait dans son appartement. Le comte Franz était très-gai ; il ne paraissait plus le même que la veille, et le vieux seigneur lui-même semblait soulagé d'un lourd fardeau.

La conversation fut gaie et animée durant tout le dîner, sans que rien vînt la troubler. Le repas du soir vit verser à flots un vin précieux, et le comte ayant demandé aux deux amis si l'on en buvait d'aussi bon à Berlin :

« Je crois me souvenir, répondit Hartmann, une fois, dans une fête, d'en avoir bu de semblable à celui-ci, et meilleur que tout ce que je connaissais jusqu'alors.

» — Ho ! ho ! s'écria le vieux comte dont les yeux brillaient de plaisir, nous allons voir ce que peut ma cave. Dites à Daniel, continua-t-il en s'adressant à l'un de ses domestiques, dites à Daniel d'aller chercher deux bouteilles de mon vin du Rhin séculaire, et d'apporter le vase de cristal qui lui est destiné. »

On peut s'imaginer ce qu'éprouvèrent les deux amis en entendant ce nom de Daniel. Bientôt entra un homme à cheveux gris et le dos courbé, qui apporta le vin avec le vase de cristal ; les deux amis ne pouvaient détacher leurs regards de sa personne. Hartmann lança à Willibald un coup d'œil, qui voulait dire : « Eh bien ! n'avais-je pas raison ?

» — En effet, c'est tout à fait merveilleux, murmura Willibald. »

Lorsque la table fut desservie, les deux amis demeurèrent seuls à causer avec le comte Franz, et la gaîté la plus vive régnait entre eux, quand tout à coup le comte interrompit la conversation, et, regardant fixement Willibald, lui demanda ce qu'il avait trouvé de si merveilleux dans l'apparition de Daniel.

Les deux amis gardèrent le plus profond silence.

« Sans doute, continua-t-il, le vieux serviteur de notre maison a réveillé en vous le souvenir de quelque circonstance merveilleuse de votre vie, et, si cela se peut, donnez-moi l'occasion d'admirer de nouveau votre talent pour la narration, en m'en faisant part ; je vous en prie, accordez-moi cette faveur. »

Hartmann répondit que la présence de Daniel

n'avait rapport à aucune circonstance de leur vie, et qu'elle leur avait seulement rappelé une folle ressemblance qu'il ne valait pas la peine de mentionner.

Mais le comte ne se laissa pas persuader, et il persista à vouloir connaître la cause de leur étonnement. Willibald prit alors la parole :

« Les pensées intimes d'étrangers qu'un accident a amenés chez vous, peuvent-elles donc vous intéresser si vivement?... Vous voulez savoir ce que nous avons pensé en voyant entrer le vieux Daniel; répondez d'abord à une question : Si vous participiez à la représentation d'une pièce de théâtre, ne seriez-vous point fâché de représenter un méchant caractère?

» — Si, répartit en riant le comte : si le rôle est intéressant, et offre l'occasion de déployer quelque talent, comme c'est ordinairement le cas dans les caractères vicieux, je ne voudrais ni ne pourrais m'y opposer.

» — Eh bien, continua Willibald, hier au soir, tout en plaisantant, mon ami remarquait que nous trouvions réunis, dans un vieux et riche château, tous les principaux personnages des brigands de Schiller, sauf Hermann et Daniel; lors donc qu'à table un vieux serviteur nommé Daniel.... »

Willibald se tut, car il vit qu'une pâleur mortelle couvrait le visage du comte, et qu'il pouvait à peine se soutenir.

« Pardonnez-moi, murmura Franz ; pardonnez-moi, messieurs, une espèce de vertige... je me suis senti tout à coup malade;...» et, se traînant avec peine, il quitta la chambre.

« Que signifie ceci ? dit Hartmann.

» — Hem ! répartit Willibald, des sorcelleries, des diableries ; je crois que tu avais raison de dire que le bât qui le blesse devait être lourd et gênant. Ou bien le comte Franz est vraiment coupable, ou bien la pensée du sort d'Amélie dans les brigands de Schiller, que je lui ai rappelée sans précaution, a brisé son cœur. Je n'aurais pas dû parler. Mais aussi qui pouvait savoir ?..... »

Hartmann interrompit son ami en disant :

« Cette seule circonstance de se voir subitement placé dans le rôle de cet infernal bâtard suffit pour expliquer son trouble, et certes tu aurais bien mieux fait de ne pas lui dire la vérité, et d'inventer plutôt quelque autre motif de notre étonnement. Pour moi, je ne trouve aucun plaisir à chercher à découvrir le mystère qui règne ici, et, puisque ma blessure est presque entièrement guérie, je crois

que le mieux est de prier le comte de nous laisser partir demain matin. »

Willibald pensa, au contraire, qu'il valait mieux demeurer encore deux jours, afin que la blessure d'Hartmann fût tout à fait rétablie, et que nul obstacle ne s'opposât plus à leur voyage.

Les deux amis se rendirent dans le parc. En s'approchant d'un pavillon éloigné, ils entendirent un homme parler avec colère, et en même temps le ton plaintif d'une voix de femme. Ils crurent reconnaître la voix du jeune comte, et, s'approchant très-près de la porte, ils entendirent distinctement ces mots :

« Insensé, je le suis; tu me détestes, parce que je t'aime, que je ne vis qu'en toi et que pour toi! Mais, toi, tu portes dans ton cœur l'infâme qui attire sur nous la honte et le déshonneur. Fuis, misérable femme, cours chercher le dieu de ton amour; il t'attend dans le repaire d'un brigand ou dans un sombre cachot!... Mais non, non, je ne te laisserai pas t'échapper de mes bras, pour aller consoler ce démon infernal.

» — Au secours!... au secours!.... s'écria la voix féminine. »

Willibald, sans plus tarder, poussa la porte.

La comtesse Amélie s'arracha des bras du jeune comte, et s'enfuit avec la promptitude d'un faon poursuivi par les chasseurs.

« Ah! s'écria le comte d'une voix effrayante, aux deux étrangers, tandis que ses yeux brillaient d'un éclat sauvage : Ah! vous venez fort à propos! Oui, je suis Franz! je veux l'être, je dois l'être, je.... »

Tout à coup sa voix s'éteignit, et, prononçant d'une manière inintelligible les mots : Au secours! il tomba sans connaissance.

Quelque suspecte que toute cette scène parût aux deux amis, quoique persuadés que la conduite du comte ressemblait beaucoup à une infernale méchanceté, ils reconnurent que leur devoir, dans ce moment, était de le secourir. Ils relevèrent le comte, l'assirent dans un fauteuil, et Hartmann répandit sur son front une essence spiritueuse dont il avait un flacon sur lui.

Le comte revint lentement à lui, et, prenant dans ses bras Willibald et Hartmann, il leur parla d'une voix qui décelait la plus profonde douleur.

« Vous avez raison! une tragédie, tout aussi terrible que celle dont les noms de notre maison vous ont rappelé le souvenir, se jouera

peut-être bientôt ici ! Oui, je suis Franz, détesté, méprisé par Amélie !

» Mais, j'en atteste Dieu, j'en atteste tous les saints, je ne suis pas ce misérable dont le poète semble avoir puisé l'image au milieu de l'enfer. Non, je suis un malheureux, qu'un impitoyable destin a voué à la mort la plus douloureuse, et cette fatalité s'est gravée d'une manière ineffaçable dans mon cœur. Mais allez, et attendez-moi un instant dans votre chambre. »

Les deux amis obéirent à cette invitation, et le comte Franz les rejoignit bientôt. Il paraissait s'être tout à fait remis, et commença d'un ton calme le récit suivant :

« Le hasard vous a fait contempler l'abîme dans lequel sans doute je périrai sans secours. Je ne vous parle pas sans avoir mûrement réfléchi ; mais le destin sinistre qui flotte sur ma tête vous a poussés à me faire souvenir du rapport qui existe entre les personnages de ce château et ceux de la pièce de Schiller, rapport auquel je n'avais jamais pensé auparavant. Il m'a semblé alors que vous me donniez la clé du mystère effrayant qui allait se développer pour moi, et qu'à la place du hasard ce fût la fatalité qui vous eût amenés ici pour me plonger dans l'abîme.

» Il ne vous a pas échappé combien le motif de

votre étonnement, à table, me troubla. Mais admirez encore davantage l'influence énigmatique des esprits supérieurs : j'ai un frère aîné, qui se nomme Charles, et il est, non pas un homme atroce, mais un véritable capitaine de brigands. Non..... il me sera bien pénible de vous entretenir de l'opprobre qui couvre notre maison ; mais ce qui vient de se passer sous vos yeux me force à une entière confiance, sous la condition cependant que vous garderez comme un important secret, au fond de votre cœur, tout ce que je vais vous raconter.

» Dès son jeune âge, Charles, à un extérieur remarquablement beau, joignait les plus rares facultés de l'esprit ; aussi, dans tout ce qu'il entreprenait, il montrait un génie précoce. Il parut donc d'autant plus étonnant que le plus fort penchant se développât en lui pour la dissolution et pour les infamies de toute espèce. Une pareille conduite était tellement étrangère à notre maison et à la gloire de nos aïeux, que mon père voulut y reconnaître le fruit d'une indigne perfidie ! On dit que Charles, le premier né de la famille, était le produit d'un crime affreux, auquel ma mère ne put survivre. Amélie aussi doit sa naissance à une passion illégitime.

»Permettez-moi de passer sous silence la longue

suite de méchancetés et d'infamies que mon père eut à souffrir de Charles, durant son séjour à l'université. Enfin il fut placé au service. Il parvint jusqu'au grade de capitaine, partit pour se battre; puis, ayant soustrait la caisse de son régiment, il fut dégradé et enfermé dans une forteresse.

» Il s'échappa, et nous n'en entendîmes plus parler, lorsque l'on m'écrivit, il y a quelque temps, qu'on savait de bonne source que le comte Charles de C. venait d'être arrêté en Alsace, à la tête d'une bande de voleurs, et qu'il serait incessamment jugé. J'ai fait tout ce qu'il fallait pour que mon père n'en sût rien; car ce dernier coup serait au-dessus de ses forces, il lui donnerait la mort..... Et c'est cet infâme que la comtesse adore, qu'elle aime de toute la puissance d'une passion insensée... Amélie avait douze ans lorsque Charles quitta la maison paternelle, dans laquelle fut reçue la jeune orpheline. Croyez-vous possible qu'un enfant de cet âge pût être en proie à une telle passion, et que cet amour brûlât d'une flamme éternelle? Cet amour est un mystère diabolique; et les terreurs de l'enfer s'emparent souvent de moi, lorsque je vois Amélie désespérée, versant des larmes abondantes, et soupirant pour un être dont la présence seule ternirait sa vertu et son innocence.

»Eh bien! ce même amour passionné et sans bornes qu'Amélie sent brûler dans son cœur pour ce frère indigne, je l'ai ressenti pour elle lorsque j'étais encore un enfant de douze ans. Plus âgé, me voyant détesté d'elle, je crus pouvoir vaincre une passion qui devait m'être fatale en me livrant avec ardeur à toutes les distractions du monde. Je voyageai, traversant la France, l'Italie; mais son image, son image que je croyais effacée à jamais de mon cœur, brillait toujours d'un nouvel éclat. Un poison mortel circulait dans mes veines! Nulle part je ne trouvai repos ni soulagement! De même que le papillon nocturne voltige autour de la lumière, s'approchant toujours davantage de la flamme, jusqu'à ce qu'enfin il y trouve une mort cruelle; ainsi, avec la ferme volonté de ne plus revoir Amélie, je me rapprochai toujours plus d'elle, jusqu'à ce que, sous le prétexte d'obéir à la volonté de mon père, je revins dans ce château.

»Mon père sait ma douleur; il désapprouve l'indigne penchant d'Amélie, il croit que son cœur trompé reviendra de son erreur!..... Vaine espérance!.... Et cependant, quoique je me regarde comme un insensé, je ne puis m'éloigner de celle qui bouleverse ainsi mes sens..... Et cependant, jamais je ne fus tout à la fois aussi

passionné et aussi frappé de craintes superstitieuses, incompréhensibles, que dans le moment où, après vous avoir vus dérouler devant mes yeux l'image de cet effrayant drame, j'ai trouvé seule, dans le pavillon, Amélie que je croyais enfermée dans sa chambre. Toutes les fureurs d'un violent amour s'éveillèrent en moi, et la colère du désespoir s'y joignit..... C'en est fait, je prends un parti décisif....... On parle d'une nouvelle guerre, qui, dit-on, est prête à éclater... J'entre au service.»

Après ce long et sot récit, le comte laissa les deux amis livrés à leurs réflexions. «Que dis-tu de tout cela? demanda Willibald à Hartmann.

»—Je pense, répartit celui-ci, que le comte Franz ne mérite pas du tout notre confiance. Il est sauvage et emporté dans sa passion; je plains la belle comtesse Amélie du fond de mon cœur.... Il est tout au moins fort singulier que le jeune comte, dans le seul but de se disculper de la scène du pavillon, nous dévoile tous les secrets du château, et voue, en notre présence, le nom de son frère à l'opprobre et à l'infamie.»

En ce moment un grand bruit se fit entendre dans le château. Les chasseurs du comte et

quelques hussards amenaient un bon nombre de brigands, dont plusieurs étaient blessés. Pour la plupart c'était des hommes au regard féroce et d'un extérieur tout à fait étrange. Ils répondaient à peine aux questions qu'on leur adressait, et, quand ils le faisaient, c'était dans un mauvais patois allemand ou italien. D'autres ne pouvaient cacher leur origine égyptienne, et ne parlaient que la langue bohême. On pouvait en conclure que cette bande de brigands, partie des frontières de l'Italie, s'était jointe en Bohême à quelque horde errante. Quand on leur demandait où était leur capitaine, ils riaient et disaient qu'il était parfaitement tranquille et en sûreté, et qu'on ne le prendrait pas si facilement qu'on se l'imaginait. D'après le récit des chasseurs, la troupe de brigands s'était battue avec toute la rage du désespoir, et, lorsque la nuit était venue, elle s'était réfugiée dans le centre de la forêt.

« C'est une raison de plus, dit le comte en s'adressant avec cordialité aux deux amis, pour ne pas vous laisser partir. Il faut d'abord que la route soit libre de tout danger. »

Le soir, Willibald manquait à la réunion ordinaire des deux comtes, de l'ecclésiastique

et du médecin. Amélie était aussi absente. Déjà l'on s'informait de ce qu'il pouvait être devenu, lorsqu'il entra dans le salon. Hartmann remarqua que son ami avait l'air troublé, comme si quelque chose d'extraordinaire se fût passé en lui ; en effet il ne se trompait pas.

A peine les deux amis étaient-ils retirés dans leur chambre, que Willibald, rompant le silence, s'écria :

« Il est temps que nous partions. Le mystère se complique toujours davantage, et je crains que, nous approchant trop des rouages qui font mouvoir une infernale machine, nous ne soyons entraînés malgré nous à notre perte. Tu sais que j'avais parlé au vieux seigneur de mes écrits. Me rendant auprès de lui avec le manuscrit que j'avais tiré de ma valise, j'entrai par distraction dans la grande salle à gauche, qui est ornée, comme tu le sais, de grands tableaux. Le Rubens que nous avons déjà admiré ensemble, me frappa de nouveau. Tandis que je m'étais arrêté à le contempler, une porte latérale s'ouvrit, et la comtesse Amélie entra dans la salle. Tu crois peut-être qu'elle devait être encore toute troublée et hors d'elle-même après la scène du pavillon ?

» Rien moins que cela !... La figure riante et

l'air enjoué, elle s'approcha et se mit à parler des tableaux des différens maîtres, en se suspendant familièrement à mon bras, et en parcourant la salle avec moi.

« Mais, s'écria-t-elle tout à coup, au moment où nous étions à l'extrémité de la galerie, n'est-ce pas un peu fastidieux de s'occuper si long-temps d'images mortes? La vie a-t-elle donc si peu d'attraits pour nous, que nous la laissions ainsi de côté? »

» Puis, ouvrant la porte, elle me fit traverser deux ou trois chambres, jusqu'à ce qu'enfin nous entrâmes dans un cabinet décoré avec le goût le plus exquis.

« Je vous salue dans ma demeure, me dit Amélie : » et elle me fit prendre place à côté d'elle sur le sopha.

» Tu peux te représenter ce que j'éprouvai auprès d'une femme séduisante, qui, autant elle m'avait paru froide et nulle, me semblait alors pleine d'amabilité et d'attraits irrésistibles. Je me préparais à lui adresser tous les discours les plus flatteurs que je pourrais trouver, et à faire preuve d'esprit, lorsque la comtesse, fixant ses regards sur mes yeux, me rendit muet. Elle me prit la main, et me demanda :

« Me trouvez-vous jolie ? »

» Comme j'ouvrais la bouche pour lui répondre : « Pas de flatterie, dit-elle, je ne veux pas de complimens. Dans cet instant, ils me paraîtraient de fort mauvais goût. Je désire seulement un oui ou un non.

» — Oui, répondis-je, et je ne sais pas comment ce oui résonna à son oreille, car je me sentis aussitôt fort troublé.

» — Pourriez-vous m'aimer? continua la comtesse, tandis que son regard me disait qu'elle ne demandait non plus pour toute réponse à cette question qu'un oui ou un non.

» Le sang qui coule dans mes veines n'est pas glacé.

» — Oui! m'écriai-je, et je portai à mes lèvres sa main qui serrait encore la mienne, et je la couvris de baisers avec une ardeur qui ne pouvait lui laisser aucun doute sur la sincérité de ce oui qui partait du fond de mon cœur.

» — Eh bien! alors, dit la comtesse, comme transportée de joie, arrachez-moi de ce séjour, où chaque instant me livre à des angoisses mortelles. Vous êtes étranger; vous allez en Italie; je vous y suivrai; enlevez-moi à l'objet de ma haine; sauvez-moi pour la seconde fois. »

» En cet instant, me vint avec la rapidité de

l'éclair la pensée que je m'abandonnais avec imprudence à l'impression du moment. Mais la comtesse ne parut pas du tout s'en apercevoir, et elle continua plus calme :

« Je ne veux pas vous cacher que tout mon être appartient à un autre, et par conséquent je compte sur une vertu tout à fait désintéressée, comme il est rare même d'en rencontrer. Cependant je ne nierai pas que, dans certaines circonstances, je ne cesse de vous repousser. Si, par exemple, celui que je porte dans mon cœur dès mon enfance n'était plus de ce monde, alors..... vous pouvez remarquer que, si je vous fais une pareille promesse, c'est que j'y ai mûrement réfléchi, et que ma résolution n'a pas été suscitée par les événemens qui viennent de se passer il y a quelques instans. Du reste, je sais que vous avez, avec votre ami, établi un parallèle entre ce château et l'exposition d'une certaine tragédie fort effrayante. Il y a là-dedans quelque chose de bizarre, de mystérieux. »

»Au nom du ciel, que dire à la comtesse?... Quelle réponse était-il possible de lui faire? Elle me tira elle-même d'embarras, en ajoutant d'un ton très-calme :

« Pour le moment, pas un mot de plus à

ce sujet.... Adieu, retirez-vous ; nous en parlerons plus au long en temps convenable. »

»Je lui baisai silencieusement la main, et m'éloignai.

»Alors la comtesse, courant après moi, se jeta dans mes bras, comme saisie d'un accès de désespoir amoureux, en s'écriant :

« Sauvez-moi !.... »

»Presque sans voix, tourmenté de sentimens contraires, il me fut impossible d'abord de revenir auprès de vous. Je descendis dans le parc. Il me semblait que j'eusse trouvé le bonheur ineffable de l'amour partagé, que je dusse me sacrifier sans retour et faire ce que désirerait la comtesse, jusqu'à ce que, devenu plus tranquille, j'aperçus toute la folie d'une entreprise aussi dangereuse.

»Tu as remarqué sans doute que le comte Franz me prit à part avant que nous rentrassions dans notre chambre, et m'entretint à voix basse.... Eh bien, c'était pour me dire qu'il était instruit du penchant que la comtesse ressentait pour moi.

«Toute votre personne, me dit-il, toute votre manière d'être, me remplit de la confiance la plus grande ; c'est pourquoi je vous dirai ce que je redoute plus que vous ne pensez.

» Vous parlez à la comtesse ; tenez-vous en garde contre les perfides enchantemens de cette nouvelle Armide.... De telles paroles doivent vous paraître étranges dans ma bouche; mais le malheureux sort qui me poursuit fait que, parfaitement instruit de ma folie, je ne puis sortir de ce gouffre de perdition où je cours à ma perte avec une sorte de plaisir.

» Tu vois, cher Hartmann, que je me trouve placé dans une position déplorable, qui nécessite un prompt départ. »

Hartmann ne fut pas peu surpris de ce que lui raconta son ami, et tous les deux, après avoir parlé assez long-temps de ce qui se passait dans le château, furent d'accord sur l'opinion que toute cette famille se conduisait d'après des principes très-pernicieux.

Les premiers rayons du soleil vinrent arracher nos deux amis au repos. Un parfum de fleurs s'élevait jusqu'à eux par leurs fenêtres, et tout dans la campagne était riant et animé. Les deux amis résolurent de faire un tour dans le parc avant le déjeûner. En arrivant vers un lieu retiré du parc, ils entendirent une conversation animée, et aperçurent bientôt le vieux Daniel et un grand homme mal vêtu, qui semblaient occupés de choses fort impor-

tantes. Après quelques instans l'étranger remit au vieillard un petit papier et s'en alla, accompagné de Daniel, du côté de la forêt, où à une petite distance se trouvait un chasseur avec deux chevaux. L'étranger et le chasseur montèrent à cheval et partirent au grand galop. En revenant vers le château, Daniel rencontra les deux amis. Il parut d'abord effrayé, puis il se mit à sourire et il dit :

« Ah! ah! déjà levés, messieurs?... Eh bien! c'était M. le comte qui va bientôt devenir notre voisin. Il a demandé à voir notre propriété, et j'ai dû le conduire. Maintenant qu'il va habiter son château, il veut voir notre digne seigneur, et réclamer de lui une amicale hospitalité. »

Cet étranger et l'effroi de Daniel donnèrent à penser aux deux amis.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils obtinrent du vieux comte la permission de partir le lendemain matin, et encore voulut-il les avoir auprès de lui toute cette journée. Willibald, qui craignait la présence d'Amélie, ne demandait pas mieux. La matinée se passa fort gaîment ; lorsqu'on fut sur le point de se mettre à table, la comtesse ne parut pas.

« Son mal de tête l'aura de nouveau tourmen-

tée », dit le vieux seigneur d'un ton chagrin.

Mais au même instant la porte s'ouvrit, la comtesse Amélie entra, et les deux amis en perdirent presque la respiration. Elle était vêtue avec une magnificence extraordinaire : une robe de soie rouge foncé serrait sa taille élégante; un riche collier faisait ressortir encore plus la blancheur éclatante de son cou, et de belles dentelles cachaient à peine son sein d'albâtre. Les boucles de ses cheveux étaient entremêlées de perles et de myrthe, et ses gants éclatans de blancheur complétaient cette toilette de fête. Elle brillait d'un tel éclat, que ceux mêmes qui l'avaient vue souvent dans un pareil costume restèrent stupéfaits et silencieux.

« Mon dieu! s'écria enfin le vieux comte, que signifie cela, Amélie? tu es parée comme si tu allais te présenter à l'autel.

» — Ne suis-je pas une bien heureuse fiancée?» dit Amélie avec une expression indéfinissable; puis, s'agenouillant devant le comte, elle prit sa main et la plaça sur sa tête, comme pour implorer sa bénédiction.

Le comte, transporté de joie, la releva, l'embrassa sur le front et s'écria :

« O Amélie, serait-il bien possible? Franz! heureux Franz! »

Le comte Franz s'avança d'un pas incertain. On voyait en lui l'angoisse du doute le plus cruel. Amélie frémit, puis abandonna sa main au comte, qui la couvrit de basiers brûlans.

A table, elle demeura calme et sérieuse, prenant peu de part à la conversation, mais plus attentive qu'à l'ordinaire, et surtout aux discours de Willibald, qui, placé comme de coutume à ses côtés, semblait aussi mal à l'aise que s'il eût été assis sur des charbons ardens. Le comte Franz jetait des regards curieux sur le couple, et Willibald tremblait que le but d'Amélie, en se revêtant de cette riche parure de fiancée, n'eût été que d'attirer davantage ses regards. Il craignait quelque méchant tour, et se voyait déjà entraîné dans un duel odieux. Mais il en fut tout autrement.

Au sortir de table, elle prit Willibald par le bras, et tandis que les autres convives étaient encore occupés à causer, elle l'entraîna jusque dans sa chambre. Là, elle défaillit subitement; mais Willibald la retint dans ses bras, et hors de lui, ivre d'amour, il déposa sur ses lèvres de rose des baisers brûlans.

« Oh! laisse-moi, laisse-moi, murmura la comtesse; mon sort est déjà décidé.... Tu viens trop tard.... Oh! si tu étais venu plus tôt..... Mais maintenant.... O mon Dieu!

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et elle quitta la chambre au même instant où le comte Franz y entrait.

Willibald se préparait à recevoir de violens reproches et à répondre aux insultes de la jalousie avec le courage et la fermeté qui conviennent à un homme de cœur. Mais à sa grande surprise, le comte s'approchant vivement de lui, lui demanda avec le ton et l'air du contentement, s'il était vrai qu'il dût partir le lendemain avec son ami.

« Sans doute, monsieur le comte, répondit Willibald avec calme ; nous nous sommes déjà trop long-temps arrêtés dans ce château, où un mauvais destin pouvait nous entraîner dans de grands malheurs.

» — Vous avez raison, dit le comte profondément ému, tandis que des larmes brûlantes venaient mouiller ses yeux ; vous avez raison, monsieur, et je ne dois pas plus long-temps vous laisser exposé aux enchantemens d'Armide : Renaud s'en arracha avec un mâle courage ! Vous me comprenez. Je vous ai observé avec toute la défiance de la jalousie, et je sais que vous êtes exempt de faute. Mais serait-ce bien une faute ? Silence ! n'en

parlons plus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il règne ici un horrible mystère. »

Lorsque toute la société fut rassemblée, l'ecclésiastique, appelé hors du salon, sortit pour quelques instans; rentrant aussitôt, il parla bas au vieux comte, qui lui répondit à demi-voix :

« C'est une folle extravagante : n'y faites pas attention. »

Les deux amis apprirent ensuite, de l'ecclésiastique, qu'Amélie avait demandé ses exhortations, et qu'elle lui avait exposé d'étranges doutes sur le péché, sur les tourmens éternels, etc.; qu'il l'avait tranquillisée de son mieux, mais qu'elle avait déclaré qu'elle se sentait malade et resterait enfermée dans sa chambre toute la soirée.

En considération du départ des deux amis, le vin coula plus abondamment encore que de coutume, et fit oublier la fantasque Amélie et sa maladie, que le vieux comte taxait, selon son habitude, de pure extravagance. Tout le monde était gai, particulièrement Willibald, qui, ayant fait tous les préparatifs de son départ, se sentait léger comme l'oiseau sorti de sa cage. Il se livra sans contrainte à sa bonne humeur. La plaisanterie alla jusqu'à

la licence; le chirurgien cessa d'excuser ses éclats de rire, et commençait toujours à demander si la comtesse avait été vraiment fiancée dans ce jour. L'ecclésiastique lui coupait la parole toutes les fois, et il était plaisant de le voir tout étourdi rester la bouche béante, et ne pouvant comprendre pourquoi il ne savait rien de la noce qui s'était célébrée.

Le comte Franz semblait seul en proie à l'inquiétude et aux plus tristes pressentimens: tantôt il quittait la salle du pavillon, dans laquelle on s'était réuni; tantôt il y rentrait, regardait par la fenêtre ou s'approchait de la porte. On ne se sépara que fort tard dans la nuit.

Le lendemain matin, les deux amis aperçurent dans le château un mouvement extraordinaire, entendirent des voix tumultueuses et un bruit d'armes, et s'étant approchés de la fenêtre, ils virent le comte Franz armé s'élancer à la tête des chasseurs. Le domestique, qui leur apportait chaque matin leur déjeûner, ne vint point. Les deux amis, prévoyant quelque fâcheux événement, se hâtèrent de descendre. Ils ne rencontrèrent que des visages pâles et renversés, et personne ne leur dit un mot.

Enfin, ils rejoignirent l'ecclésiastique, qui

sortait de la chambre du vieux comte, et ils apprirent de lui tout ce qui était arrivé. La comtesse Amélie avait disparu.

Le matin, sa femme de chambre, voyant qu'elle ne la sonnait pas comme de coutume, était allée à sa porte; mais la trouvant fermée, et ne recevant aucune réponse à ses coups ni à ses cris, elle était redescendue dans la plus grande anxiété, s'écriant que la comtesse était morte ou profondément évanouie, et bientôt tout le château s'était rassemblé devant la chambre de la comtesse. On avait forcé la porte, mais Amélie s'était enfuie dans les habits magnifiques qu'elle portait le jour précédent. Elle ne s'était pas fait déshabiller, et ne l'avait point fait elle-même, puisque ses vêtemens ne se trouvaient pas dans la chambre. Un petit billet, déposé sur une table de marbre, contenait ces mots écrits de sa main :

« L'épouse vole dans les bras de son époux. »

Il paraissait inconcevable qu'Amélie eût pu fuir inaperçue. Pendant le jour, elle n'aurait pu sortir dans ses brillans atours, sans être remarquée d'une foule de personnes; et, la nuit, les portes du château se trouvaient fermées. On ne pouvait croire qu'elle eût passé par sa fenêtre, vu l'élévation de l'étage qu'elle

habitait. Il faillait donc que quelqu'un du château eût aidé la comtesse dans sa fuite.

Hartmann raconta alors que le jour précédent il avait vu dans le parc le vieux Daniel causant très-vivement avec un étranger qui s'était éloigné rapidement à son approche et qu'il avait perdu de vue dans la forêt.

L'ecclésiastique parut l'écouter très-attentivement, se fit décrire la figure de l'étranger, sa tournure, sa démarche; et, tombant dans une profonde méditation, « Un noir soupçon, dit-il à voix basse, germe dans mon cœur. Cet ancien serviteur..., ce modèle de la fidélité.... Le scélérat l'aurait lui-même.... Non, c'est impossible! Et cependant la description de l'étranger, sa conversation avec Daniel dans un jour où il pouvait croire qu'il ne serait point remarqué...... Oui, maintenant tout va s'éclaircir, si le comte Franz a le bonheur de retrouver la comtesse et de la ramener......

» — Dieu veuille l'empêcher! s'écria Willibald; puisse le comte croire la comtesse morte et perdue sans retour! Le temps affaiblit le chagrin le plus cuisant, et la mort qui termine les maux insurmontables est un bienfait pour celui dont le cœur brisé ne voit dans la vie qu'un tourment sans nom. Cet horrible combat

entre l'amour le plus violent et la plus profonde horreur, ce combat auquel aurait succombé l'infortunée, ne troublerait plus l'intérieur de cette maison.

» — Hélas! dit l'ecclésiastique en levant les yeux au ciel, il n'est que trop vrai, et je n'ai rien à vous opposer. »

Les deux amis se décidèrent à partir sur-le-champ, et l'ecclésiastique leur procura des chevaux. Au bout d'une demi-heure, leur chaise de poste les attendait devant la porte.

Le vieux comte leur avait envoyé ses adieux par l'ecclésiastique, ne se trouvant pas en état de les faire lui-même.

Cependant, au moment où ils allaient monter en voiture, il parut sur le seuil de la porte. Il portait la tête haute; les traits de son visage semblaient ennoblis, sa démarche plus ferme. Il avait vaincu le chagrin, et la douleur ne faisait plus que donner de nouvelles forces à son courage.

Il embrassa tendrement les deux amis, et leur parla avec tout le sérieux d'un homme détaché de la terre :

« Votre apparition, leur dit-il, a été le dernier plaisir de ma vie; la fuite d'Amélie est le premier coup de la tempête qui va frapper

ma maison et l'anéantir. Dans l'âge avancé, lorsque le feu de l'imagination s'éteint, les pressentimens ont plus de vérité que dans la jeunesse. Recevez mes remerciemens pour les heureux instans que m'a procurés l'aimable et franche gaîté de vos esprits, et priez Dieu qu'il accomplisse bientôt ce qu'il a décidé de moi.»

Le comte s'éloigna en essuyant une larme prête à couler, et ses amis quittèrent le château, plongés dans une triste émotion.

Au milieu du bois ils rencontrèrent une troupe de chasseurs qui rapportaient au château, sur une civière faite avec des branches d'arbres, le comte Franz. Il avait été atteint d'un coup de feu dans le plus épais de la forêt, et il paraissait blessé à mort.

« Oh! fuyons ce théâtre de désolation,» s'écrièrent les deux amis, et ils continuèrent rapidement leur voyage.

DEUX LETTRES.

Plusieurs années s'étaient écoulées; Hartmann, lancé dans la carrière diplomatique, avait été envoyé en ambassade à Rome et ensuite à Naples. Ce fut de cette dernière ville que Willibald reçut la lettre suivante.

HARTMANN A WILLIBALD.

Naples, le.....

Je t'écris, mon cher Willibald, dans le plus grand trouble. Je viens d'être ramené au souvenir d'un moment de notre vie, qui laissa dans ton esprit une profonde impression que tu fus long-temps incapable de surmonter.

Hier je visitai les sites les plus romantiques de cette contrée, entre autres le couvent de Camaldules, dans le voisinage du Pausilippe. Le prieur fut assez aimable pour me présenter à un moine qui était Allemand et dispensé des vœux du silence. Plus le moine parlait, plus il me semblait retrouver dans le son de sa voix, et dans les traits de son vénérable visage, quelque chose qui ne m'était point inconnu. De son côté, il me considérait avec un regard interrogatif, qui semblait prouver que lui aussi, il me reconnaissait.

Enfin, le moine m'ayant demandé si je n'étais pas déjà venu une fois en Italie, je me souvins de notre voyage de Berlin, par Prague et Vienne, à Milan.

« Alors, s'écria-t-il, je ne me trompe pas : vous êtes celui que je crois reconnaître, et nous nous sommes déjà connus en Bohême, dans le château du comte Maximilien de C.... »

Le moine n'était pas autre que le digne ecclésiastique, le chapelain du château du comte de C., et tu peux penser que le tableau vivant des événemens mystérieux du château se représenta subitement devant mes yeux comme par enchantement.

Je m'empressai de prier le moine de m'apprendre ce qui était arrivé depuis cette époque, et j'ajoutai que j'espérais, à mon retour par la Bohême, être une seconde fois l'hôte du vieux comte s'il vivait encore.

« Hélas ! répondit le moine en levant au ciel ses yeux pleins de larmes, hélas ! tout est fini ! La lune et sa splendeur ont disparu. L'oiseau de nuit fait son nid dans les ruines du château où régnaient jadis, dans le sein de l'opulence, la liberté et l'hospitalité. »

Nous avions bien prévu la ruine de cette famille mystérieuse ; mais écoute maintenant le récit que me fit le moine.

Le comte Maximilien avait conservé toute sa fermeté à la vue de son fils blessé à mort, et son courage fut récompensé par les promes-

ses du chirurgien, qui, après avoir extirpé la balle avec la plus grande habileté, déclara que la blessure, quoique très-dangereuse, pourrait n'être pas mortelle s'il ne survenait aucun accident. Il ajouta qu'il lui semblait miraculeux que la balle n'eût pas traversé la poitrine du comte; d'où il conclut que le meurtrier devait avoir tiré d'une distance considérable. Cela expliquait aussi comment l'assassin avait eu le temps de s'enfuir et d'échapper aux minutieuses recherches des chasseurs dans la forêt. Il parut même que la troupe de voleurs, qui infestait la contrée et la rendait peu sûre, s'était de nouveau retirée sur les frontières; car on n'entendit plus parler des brigandages qui se commettaient precédemment presque chaque jour.

Le chirurgien avait parfaitement jugé la blessure du comte : bientôt il se trouva hors de tout danger; la langueur et la profonde mélancolie qui remplissaient son cœur, ayant calmé le feu dévorant de son esprit, contribuèrent beaucoup à sa prompte guérison.

Il avait, ainsi que son père, abandonné la recherche d'Amélie, dont la fuite semblait surnaturelle; ils n'osèrent pas même former une conjecture sur les moyens qu'elle avait employés.

Le silence de la tombe régnait dans le châ-

teau, et les instans fugitifs de gaîté, que l'ecclésiastique savait quelquefois faire naître, interrompaient seuls la profonde tristesse du père et du fils.

Le vieux comte ne trouvait plus la force de supporter ses maux, que dans les consolations de l'église, lorsque le plus cruel de tous les coups, celui que le comte Franz avait vainement cherché à lui épargner, vint l'accabler.

Il apprit par hasard que son fils Charles avait en effet été pris quelque temps auparavant, en Alsace, et arrêté comme le chef d'une troupe de brigands; qu'il avait été jugé, condamné, mais que ses compagnons avaient forcé la prison dans laquelle il était renfermé, et l'avaient remis en liberté. Son nom avait été suspendu à la potence; c'était le nom de sa famille, qu'il avait conservé en abandonnant seulement le titre de comte.

Une nuit, le comte Maximilien, ne pouvant jouir du sommeil, était plongé dans ses rêveries : il songeait à la tache honteuse imprimée par l'indigne conduite de son misérable fils à une famille jusque-là illustre, dont l'origine remontait à des races royales; puis son esprit, effrayé de cette image, se rappelait avec douleur comment la détestable folie de sa nièce avait

détruit le dernier espoir de bonheur qui lui fût demeuré sur la terre. Tout en faisant ces réflexions, il s'était approché à pas lents des fenêtres du château, et là il lui sembla que les portes en étaient ouvertes : tantôt on n'entendait aucun bruit; tantôt un singulier son retentissait, comme si dans le lointain l'on eût agité des fers. Le comte tira la sonnette qui donnait dans la chambre de Daniel, près de la sienne; mais il eut beau sonner, Daniel ne parut pas. Le comte mit ses habits, alluma une bougie, et descendit pour s'enquérir de la cause de ce bruit. En passant, il jeta les yeux dans la chambre de Daniel, et fut fort surpris de voir que, d'après l'état de son lit, Daniel ne paraissait pas s'être encore couché. En entrant dans le vestibule, le comte crut apercevoir un homme qui traversait rapidement sous le portail.

A droite et à gauche était une suite d'appartemens auxquels on arrivait par le vestibule. Ceux de la droite se terminaient par un petit cabinet, dont la porte était de fer massif, et dont la fenêtre était aussi garnie de fortes barres de fer. Au milieu de ce cabinet, il y avait une trappe fermée par une porte de fer, consolidée par de larges verroux. Elle conduisait dans une espèce de souterrain profond, rempli d'or mon-

nayé, de bijoux, de joyaux et autres richesses précieuses qui formaient le trésor de la famille. La porte de la première chambre à droite était ouverte : le comte y entra ; il parcourut rapidement tous les appartemens, et le cœur lui battit fortement, lorsqu'il trouva que la porte du petit cabinet cédait facilement à la pression de sa main. Le comte stupéfait entra.

« Attendez un peu. C'est un travail pénible, mais j'en viendrai à bout. » Ainsi parlait à voix basse un homme à genoux sur la trappe, qui cherchait à en forcer les verroux.

« Holà ! s'écria le comte d'une voix forte. » L'homme effrayé se retourna, c'était Daniel. Pâle comme un spectre, il fixa ses yeux sur le comte, et celui-ci le contempla immobile.

« Misérable chien ! s'écria enfin le comte, que fais-tu là ? »

Daniel, secouant la tête avec force, laissa échapper ces mots de ses lèvres tremblantes :

« Un juste héritage. »

Mais lorsque le comte voulut s'approcher, il saisit une barre de fer qui était sur le carreau, et la leva contre lui.

« Va-t'en, bête maudite que j'ai élevée et nourrie dans mon sein ! Vieillard infernal ! » s'écria le comte emporté par la colère la plus vio-

lente, tandis qu'usant des forces supérieures que l'âge avait respectées en lui, il saisissait Daniel par la gorge et le traînait à travers toutes les chambres jusqu'au milieu du vestibule, où il se mit à tirer avec violence la cloche du château.

Tous les gens de la maison, arrachés au sommeil, accoururent fort effrayés pour assister à un spectacle dont ils furent saisis d'horreur.

« Jetez-le dans les fers et enfermez-le dans la tour! » dit le comte à ses domestiques. Mais le vieillard, presque sans vie, était en quelque sorte suspendu aux mains du comte plutôt que debout à côté de lui; ils ne purent donc exécuter ses ordres sévères. Le comte parut un instant hésiter; puis, leur parlant avec plus de calme et de générosité, il dit : « Jetez ce vieux misérable hors du château; et, s'il s'y représente, lancez les chiens à sa poursuite. »

Cet ordre fut exécuté.

Les traces évidentes de ce qui s'était passé lui évitèrent la peine de faire un long récit; deux mots suffirent pour mettre tous ses gens au fait.

On trouva dans ce même instant qu'il manquait deux des plus fidèles chasseurs du comte, Paul et André.

Déjà le vieux seigneur les soupçonnait de l'avoir trompé de la manière la plus indigne,

d'avoir pris part à l'infâme action de Daniel, lorsque le matin de bonne heure ils arrivèrent à la porte du château, couverts de poussière et de sueur.

Tandis que les autres serviteurs s'emparaient du coupable Daniel, ils s'étaient promptement rendus dans la cour, parce qu'ils avaient cru entendre le galop d'un cheval. En effet, ils aperçurent dans l'ombre de la nuit une voiture vide, accompagnée de deux cavaliers, qui s'avançait à quelque distance d'un pas assez lent. Ils sellèrent promptement leurs chevaux, prirent leurs arquebuses et leurs couteaux de chasse, puis partirent au galop pour rejoindre la voiture. Aussitôt que les cavaliers qui l'accompagnaient se virent poursuivis, ils pressèrent le pas des chevaux et prirent une course rapide. Le jour commençait à poindre lorsque, derrière un épais taillis, voiture et chevaux disparurent, tandis que plusieurs coups de fusil se firent entendre. Cette attaque les força de fuir.

Il ne paraissait que trop certain que le vieux Daniel était en bonne intelligence avec ces bandits pour dépouiller le comte; et cependant, c'était une énigme inexplicable pour le comte, pour tous ceux qui le connaissaient, que ce vieux Daniel, serviteur tellement dé-

voué à la famille, du moins en apparence, eût pu se laisser entraîner à une pareille action. L'ecclésiastique seul dit avoir souvent remarqué Daniel dans les momens où il ne s'en doutait pas, et avoir trouvé en lui tous les indices d'un esprit dépravé, mécontent de lui-même et de tout ce qui l'entoure.

Il l'avait même entendu peu de temps auparavant, dans un accès de colère contre un de ses camarades, murmurer hautement contre le comte, disant qu'il ne tenait point les promesses qu'il avait faites à un vieux domestique, dont il méconnaissait les services.

« L'ingrat! s'écria le comte, ô l'ingrat! j'ai augmenté son salaire jusqu'à le doubler; je le traitais, non comme un domestique, mais comme un ami. Mais les bienfaits donnent de l'arrogance aux êtres d'une nature commune; et, loin de se les attacher plus fortement par là, on ne réussit au contraire qu'à se les aliéner davantage. Maintenant je vois bien que ce que je prenais en lui pour une simplicité bienveillante n'était que fausseté et hypocrisie pour cacher ses détestables desseins. Ce misérable aimait celui que je me vois obligé de maudire. Déjà dans l'enfance de cet indigne fils, il voyait avec plaisir sa méchanceté se déployer dans

toutes ses actions ; et, loin d'écouter mes remontrances, il encourageait ses mauvaises dispositions par une indulgence stupide. Souvent le vieillard ne pouvait cacher son mécontentement, lorsque je laissais échapper quelque malédiction contre la conduite atroce de cet élu de l'enfer ; et, au milieu du respect et de la déférence qu'il semblait alors me montrer bien plus fortement que jamais, je voyais percer les sentimens d'une âme infernale.

L'ecclésiastique lui fit observer alors combien il était probable que Daniel eût favorisé la fuite d'Amélie.

Daniel pouvait facilement lui avoir donné la clef du portail et de la porte extérieure du château. La rencontre de Daniel avec un étranger dans le parc, à une heure indue, et la singulière terreur qu'il avait laissé voir, étaient des indices assez certains de cette complicité. Il eût mieux valu alors le garder afin de l'interroger à ce sujet, et obtenir de lui l'explication de ce mystère.

« C'est justement cette explication que je redoute, reprit le comte avec une profonde tristesse; et plaise au Tout-Puissant que toute cette affaire demeure dans les ténèbres les plus épaisses! Une voix intérieure me dit que

cette lumière sera la foudre qui doit détruire ma race.

D'après ce que les deux chasseurs racontaient leur être arrivé dans leur poursuite de la voiture et des deux cavaliers, il n'était pas douteux que la forêt était de nouveau infestée par des brigands. Tous les environs étaient remplis d'étrangers, voyageant les uns avec des feuilles de route comme des soldats en congé, d'autres avec des passeports comme marchands ambulans ou des ouvriers; mais leur mauvaise mine dénotait des intentions toutes différentes et pernicieuses.

Cependant tout demeura tranquille encore pendant un assez long temps, jusqu'à ce que le bruit se répandit de nouveau que des vols se commettaient, et qu'une bande considérable de Bohémiens devait s'être répandue dans le pays.

André, l'un des chasseurs qui avaient poursuivi les brigands, confirma cette nouvelle. Il avait vu, dans le taillis où avait disparu la voiture et les cavaliers, une troupe de Bohémiens, composée d'hommes, de femmes et d'enfans.

Il était donc bien certain qu'une nouvelle bande se rassemblait, et la prudence exigeait qu'on se mît aussitôt à leur poursuite pour

les détruire. Les chasseurs de la comté furent mandés, et la nuit suivante le comte Franz en prit le commandemant et sé mit en marche avec eux pour chercher les brigands.

Bientôt dans le lointain, ils virent briller un grand feu au milieu du taillis.

Le comte Franz s'avança doucement avec ses chasseurs, et ils découvrirent une troupe de douze à quinze femmes et jeunes filles bohémiennes, avec des enfans. On faisait la cuisine; on chantait et l'on dansait, tandis que cinq ou six hommes, appuyés sur leurs mousquets, paraissaient garder la troupe.

Tout à coup les chasseurs se précipitèrent sur eux, en poussant de grands cris; mais les femmes, aussi bien que les hommes, saisirent des mousquets et firent pleuvoir une grêle de balles.

Les chasseurs, à couvert derrière le taillis, n'éprouvèrent pas le moindre mal, tandis que tous leurs coups portèrent et mirent à bas quatre hommes et plusieurs femmes. Le reste prit la fuite.

Tandis que les chasseurs parcouraient le champ de bataille pour voir s'il n'y avait pas quelques blessés qu'on pût emporter, une grande figure se leva de terre et voulut s'en-

fuir. Le comte Franz s'opposa à son passage, en poussant un cri à sa vue. La femme (c'en était une) perdit la force de se soutenir. Un chasseur la retint dans ses bras et écarta le voile qui cachait ses traits.

Le comte, à cet aspect, demeura atterré comme s'il eût contemplé un spectre. C'était Amélie. Elle s'arracha des bras du chasseur avec fureur, tira un couteau et s'élança sur le comte. Le forestier qui était auprès de lui la saisit, la désarma ; et tandis que les autres chasseurs l'aidaient à la retenir, il dit au comte :

« Que devons-nous faire ?.... »

Ces mots tirèrent le comte de l'état de stupeur où il semblait plongé ; il s'écria aussitôt d'une voix terrible :

« Enchaînez-la, conduisez-la au château. »

Puis, s'élançant sur son cheval, il reprit sa course dans la forêt.

« Misérable créature ! c'est donc pour des meurtriers et des brigands que tu fuis la maison paternelle, que tu t'arraches des bras d'un fiancé. Non, tu ne couvriras pas plus longtemps de honte cette tête grise ; les murs d'un couvent te cacheront au monde entier, toi et ta détestable folie.

Telles furent les premières exclamations du

vieux comte dans l'accès du plus violent emportement, lorsqu'Amélie parut devant lui. Mais elle semblait avoir perdu tout sentiment de vie. Son visage immobile, ses yeux glacés laissaient douter qu'elle comprît rien aux paroles qu'on lui adressait, non plus qu'à tout ce qui se passait autour d'elle. Quand on la poussait, elle marchait; quand on s'arrêtait, elle demeurait tranquille : l'on eût dit un automate. Le comte la fit conduire dans une chambre éloignée et solitaire, pensant que dans quelques jours il pourrait l'envoyer dans un couvent.

En vain l'ecclésiastique s'efforça de faire parler Amélie, elle persista dans son silence; on ne réussit pas mieux à lui faire prendre quelque nourriture. Le médecin et l'ecclésiastique furent d'accord que c'était le résultat d'une ferme volonté morale plutôt qu'une maladie physique, et qu'Amélie était décidée à se laisser mourir.

Le comte Franz était plus calme et plus mesuré que l'on ne s'y était attendu; il paraissait s'abandonner tout à fait au cours mystérieux de sa destinée, ne plus rien craindre, ne plus rien espérer. Mais la quatrième nuit après ces événemens amena enfin l'effroyable tempête qui devait anéantir la race du noble comte de C.

A minuit, tandis que tout dormait dans le château, la porte fut enfoncée, et, au milieu de cris de meurtre, la troupe des brigands se jeta dans l'intérieur par les fenêtres, les portes, brisant tout sur son passage et massacrant les domestiques.

A peine le comte Franz avait-il chargé ses pistolets qu'il entendit les voleurs dans le cabinet attenant à sa chambre à coucher, et que son nom fut prononcé. Il se regarda comme perdu. Cependant sa fenêtre donnait sur le jardin; un un escalier se trouvait contre le mur: il essaya aussitôt de descendre par là, et courut à la maison de son forestier, dont il voyait dans le lointain briller les fenêtres. La frayeur lui donnant des ailes, il arriva bientôt et trouva les chasseurs déjà réveillés par les premiers coups des brigands, et prêts à partir. Aussitôt ils se mirent en marche pour le château. Au moment où le chef des brigands, qui se distinguait par une taille majestueuse et une figure pleine de fierté, entra dans la chambre du vieux comte, celui-ci déchargea son pistolet sur lui et le manqua. Il voulut lâcher le second coup; mais Amélie s'élança dans les bras du brigand en s'écriant: « Charles, Charles, c'est moi, voici ta femme. »

Le pistolet du vieux comte lui tomba des

mains, et il s'écria aussi : « Charles!..... mon fils !..... »

Le brigand, se tournant alors vers lui avec un orgueil insultant, lui dit : « Oui..., le fils que tu haïssais et qui a dû venir chercher lui-même un héritage que tu lui avais refusé, vieux pécheur!

» — Infâme brigrand! s'écria le comte transporté de colère.

» — Tais-toi, reprit Charles ; je sais ce que je suis et comment je le suis devenu. Comment, après avoir semé des graines empoisonnées dans un sol maudit, peux-tu t'étonner de n'en pas voir sortir des fleurs et des fruits? N'as-tu pas déshonoré ma mère ? ne t'a-t-elle pas donné avec répugnance une main que tu enlevais à l'objet de son amour?

» — Misérable enfanté par l'enfer ! » s'écria le comte ; et, saisissant Amélie, il s'efforça de l'arracher des bras du brigand. Mais celui-ci reprit d'une voix formidable :

« Que ta main n'approche pas de ma femme! » Et son sabre menaçant se leva sur la tête de son père.

Dans ce moment, le comte Franz arriva à la tête des chasseurs, vit le danger que courait son père, et tira sur le brigand, qui tomba aussitôt sur la terre, la tête fracassée.

« C'est ton frère Charles ! » murmura le vieux comte, et il tomba sans vie auprès du mourant. Le comte Franz demeura comme frappé de la foudre en présence de ces deux corps.

Le sang coulait à flots dans le château. Il n'était pas un des serviteurs du comte qui ne fût ou tué ou blessé grièvement. Le brave médecin lui-même fut trouvé gisant sur le parquet, percé de plusieurs coups. Mais non loin de lui gisait aussi l'infâme Daniel ! Il ne se sauva pas un seul des brigands ; ceux qui ne tombèrent pas dans le château sous les coups des chasseurs, et qui voulurent leur échapper par la fuite, furent massacrés par les paysans qui accouraient au secours du comte.

Dans la chaleur de l'action, les bandits, se voyant perdus, avaient mis le feu au château, et il ne tarda pas à éclater sur plusieurs points à la fois.

On s'empressa de sauver du feu le vieux comte privé de sentiment, ainsi que son fils Franz, qui semblait frappé de stupeur ; ce fut là tout ce qu'on put arracher aux flammes, qui bientôt s'emparèrent de tout le bâtiment. Quant à Amélie, on ne la trouva nulle part, et l'on supposa qu'elle avait péri au milieu de l'incendie.

Le comte Maximilien mourut quelques jours

après, entre les bras de l'ecclésiastique, qui quitta alors ce théâtre d'horreurs et se rendit à Naples. Le comte Franz, après avoir fait don de sa comté à un pauvre jeune homme de belle espérance, quitta le pays avec le peu d'argent qu'il possédait, et changea probablement de nom, car on n'entendit plus parler de lui.

Le nouveau seigneur, par un sentiment qui n'est qu'honorable pour lui, ne voulut pas habiter le lieu qui avait été témoin de ces tristes événemens. Le nouveau château fut bâti sur l'autre rive de la Moldau.

Il m'est impossible, après le récit du moine, de te parler de moi ni d'autres choses; tu sentiras cela toi-même, mon cher Willibald : rien de plus pour aujourd'hui.

WILLIBALD A HARTMANN.

Tœplitz, le......

Je ne puis, je n'ose te dire quelle impression a produit sur moi la lecture de ta lettre. Ta rencontre avec cet ecclésiastique, dans un pays étranger et lointain, a vraiment quelque

chose de mystérieux ; mais la mienne l'est peut-être encore bien plus !

Je vais tout t'apprendre en peu de mots.

Hier matin, de bonne heure, je fis.....— Mais pourquoi à Tœplitz? me diras-tu.....— Ma foi, c'est ma maladie habituelle, ma fatale humeur noire, mon hypocondrie comme l'appelle le médecin, nom que je hais et qui ne saurait s'appliquer à ce qui me tourmente; ce sont toutes ces causes qui m'y ont amené. Ainsi donc, hier matin, me sentant plus fort et plus dispos qu'à l'ordinaire, j'entrepris une course plus longue que de coutume. J'étais sur une montagne assez sauvage et pittoresque, lorsqu'une jeune femme de la plus grande beauté parut à quelques pas devant moi. Elle portait des vêtemens de soie noire, à l'ancienne mode allemande, et de riches garnitures en dentelles.

L'apparition d'une dame seule, et richement vêtue dans cette sauvage retraite, avait quelque chose d'étrange. Je pensai qu'il était peut-être convenable de l'aborder, et je me hâtai de m'avancer. J'étais déjà près de l'atteindre, lorsqu'elle se retourna. Je m'arrêtai comme effrayé; elle s'enfuit en poussant de grands cris dans le taillis, et en un instant elle dis-

parut à mes yeux. Ce ne fut pas ce visage blême, sur lequel les traces de l'âge laissaient encore voir les restes d'une grande beauté, qui me fit frémir; ce fut seulement le regard de feu que lançaient ses yeux noirs. Je pensai qu'il n'était pas prudent de suivre cette étrangère, et cela pour une double raison : d'abord, je fus tenté de la prendre pour une folle; puis, d'ailleurs, je craignais de me perdre, et il me fallait encore du temps pour retrouver mon chemin. Lorsque je racontai mon aventure à la table d'hôte, mon voisin, qui déjà depuis plusieurs années visitait chaque été Tœplitz, me dit que cette femme était en effet une folle bien connue dans la ville.

Quelques années auparavant, une jeune personne se faisait voir dans les environs de Tœplitz, tantôt couverte d'habits grossiers, tantôt vêtue avec luxe, parée de bijoux assez précieux ; puis elle disparaissait bientôt dans les montagnes.

Le peuple superstitieux la prit pour une femme sauvage, pour une sorcière, et pria un prêtre de Tœplitz de chasser le mauvais esprit dont on la croyait possédée.

Le prêtre promit de le faire, mais il se proposait un autre but. Bientôt il eut l'occasion

de la rencontrer dans la solitude où elle se montrait le plus souvent. Le prêtre, qui était un homme très-raisonnable, d'un coup-d'œil fort exercé, remarqua bientôt à ses discours qu'elle était folle. Il réussit à gagner sa confiance; et, quelque peu de suite qu'elle mît dans tout ce qu'elle lui apprit de sa position dans le monde, de sa vie et de ses relations, il parvint cependant à obtenir d'elle quelques renseignemens. Elle promit de revenir le trouver à cette même place, et tint parole. Enfin, après plusieurs entrevues semblables, elle consentit à le suivre à Tœplitz, où il la plaça dans une maison recommandable.

Le prêtre avait jugé, d'après ses discours, qu'elle appartenait à une famille distinguée; et il ne s'était pas trompé, car le jeune comte Bogislas de F., étant venu passer quelque temps à Tœplitz, déclara, après l'avoir entretenue, qu'elle était parente de sa famille, et que, comme elle se trouvait très-heureuse dans sa demeure actuelle, il lui assignait une pension pour y demeurer.

Mon voisin termina son récit en m'engageant à aller voir cette folle, qui, disait-il, était très-douce et agréable.

J'y suis allé aujourd'hui même, après midi.

Les gens de la maison paraissaient être instruits d'avance de ma visite : ils me dirent que la comtesse allait revenir de sa promenade. En effet entra bientôt cette dame, dans le même costume qu'elle portait lorsqu'elle m'apparut sur la montagne. Elle me salua avec une aisance parfaite, me pria de m'asseoir comme si ma visite lui plaisait, et, sans laisser voir la moindre trace d'aliénation mentale, elle me parla de choses indifférentes jusqu'au moment où, malgré moi et je ne sais comment, je cherchai à obtenir d'elle des renseignemens de sa famille.

Elle fixa son regard sur moi, et me dit d'un ton qui annonçait la plus grande confiance :

« Comment, monsieur, ne me connaissez-vous pas ? ne vous souvient-il pas de m'avoir déjà rencontrée au milieu des effrayans replis d'un affreux mystère qui faillit alors vous enlacer? avez-vous oublié les émotions que vous occasiona l'horrible destinée qui s'acharnait sur moi ?...... Oui, je suis cette malheureuse Amélie, comtesse de Moor ; mais c'est un infâme mensonge de dire que mon Charles m'a tuée. Il n'en fit que semblant, pour satisfaire sa troupe. Ce n'était qu'un glaive de théâtre qu'il appuya sur mon sein. »

La comtesse prononça ces dernières paroles avec vivacité et presqu'en riant; puis elle continua d'un ton plus sérieux :

« Schweizer et Kosinski, ces deux nobles amis, m'ont sauvée. Vous voyez, monsieur, que je vis, et il n'y a point de vie sans espérance. L'empereur fera grâce au comte Charles Moor; il n'ose le faire avant que le comte Franz soit mort. Mais celui-ci a trois vies : il est déjà mort deux fois; moi-même (et, en disant ces mots, la comtesse baissa la voix), moi-même je l'ai une fois tué de ma propre main.

« Maintenant il en est à sa troisième vie; celle-ci une fois terminée violemment, comme cela arrivera bientôt, tout ira bien. Charles reviendra, il recevra l'héritage dont on l'a dépouillé, et ma vie ne sera plus tourmentée.

» Lorsque mon oncle mourut, je lui touchai l'œil gauche de cette main qui a tué son fils; cet œil demeura ouvert, et jamais on ne put parvenir à le fermer; il me regarde encore souvent avec cet œil gauche.....» La comtesse tomba dans une profonde méditation, puis tout à coup le feu de l'aliénation brilla dans ses regards et elle s'écria :

« Me trouvez-vous jolie? pouvez-vous m'ai-

mer? Oh! je récompenserai richement votre amour. Enlevez moi à l'objet de ma haine. Sauvez-moi, ô sauvez-moi! »

La comtesse voulut se jeter entre mes bras; mais l'hôte, se précipitant sur elle, la retint en lui disant :

» Noble comtesse, noble comtesse! le voici, il est temps...., il faut partir.

» — Tu as raison, bon Daniel, répondit-elle, tu as bien raison : allons, partons »; et, sortant de la salle, elle rentra dans sa chambre.

Je tremblais comme saisi d'un accès de fièvre; des paroles entrecoupées s'échappaient de mes lèvres. « Vous êtes effrayé, monsieur, me dit l'hôte en riant, mais vous n'avez absolument rien à craindre. Quand elle crie ainsi : Sauvez-moi! sauvez-moi! mes paroles suffisent pour arrêter sa colère; elle court empaqueter ses bijoux, puis bouleverse toute sa chambre, jusqu'à ce qu'elle tombe dans un profond sommeil dont elle se réveille tranquille et calme. »

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ta lettre!...

O Hartmann! mon tendre ami, nous nous trouvions au milieu des brigands de Schiller, disais-tu jadis; et cette pensée, que nous oubliâmes bientôt comme une folie, mit en mou-

vement l'effroyable catastrophe qui détruisit pour jamais mon bien-être, et m'ébranla jusque dans mes forces les plus intimes.

Adieu.

Lorsque Hartmann revit son ami à Berlin, il le trouva, à la vérité, rétabli du malaise physique qui menaçait sa santé; mais encore maintenant, lorsque le soir réunit les deux amis auprès d'un feu bienfaisant, ils ne peuvent penser sans frémir à cette sanglante tragédie, dont le premier acte se passa devant eux en Bohême.

FIN DES BRIGANDS ET DU CINQUIÈME VOLUME.

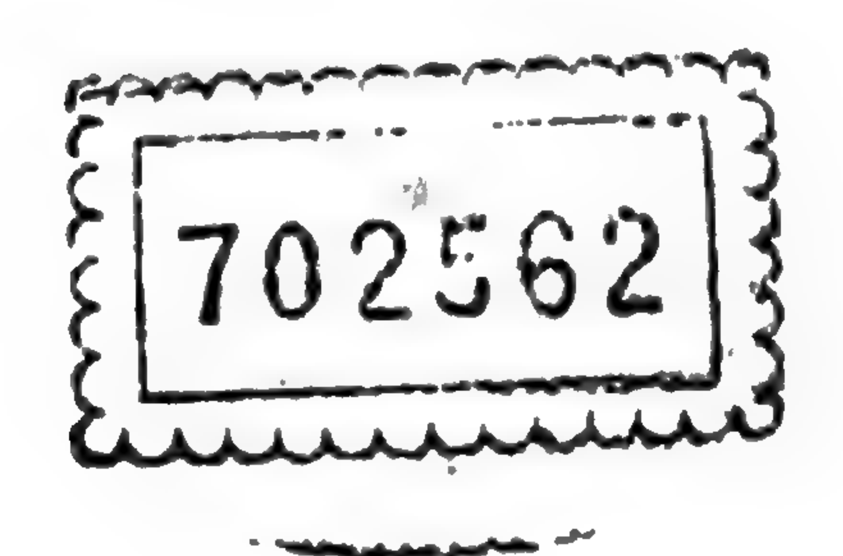


TABLE.

—

FIN DE LA TABLE.

